This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NEDL TRANSFER
HN 2RHQ Q

LIBRAIRIE
LIPSCHUTZ
28, Rue Lamartine
— PARIS —
KPD 4764

L

# LES FEMMES D'ISRAËL

*EN PRÉPARATION :*

*Pour paraître prochainement :*

RAPHAEL VIAU et FRANÇOIS BOURNAND

LES FINANCIERS D'ISRAEL

---

*SOUS PRESSE :*

CES BONS JUIFS

par

RAPHAEL VIAU

---

L'AMOUR SOUS LA RÉVOLUTION

par

FRANÇOIS BOURNAND

(Préface de Victorien SARDOU, de l'Académie Française).

---

LE DUC D'AUMALE

---

RUSSES ET FRANÇAIS

(Préface de M. FLOURENS, député, ancien ministre des Affaires Étrangères).

RAPHAEL VIAU

ET

FRANÇOIS BOURNAND

# LES FEMMES D'ISRAËL

« L'Homme peut faire de sa femme tout ce qu'il lui plaira, comme avec un morceau de chair venant du boucher et qu'on peut manger cuit ou rôti, — ou comme avec un poisson qui vient du pêcheur. »

*Talmud*, ned. F. 20 b.

PARIS

LIBRAIRIE A. PIERRET

37, rue Étienne-Marcel

1898

HPD 4764

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
DEC 19 1961

AU

CHEF DE L'ANTISÉMITISME

A

ÉDOUARD DRUMONT

Respectueux hommage.

# AUX LECTEURS

## POURQUOI CE LIVRE ?

On a tout écrit sur les mâles d'Israël, et un écrivain de génie, Edouard Drumont, leur a consacré des livres restes célèbres, véritables trésors d'observation et d'érudition.

Jusqu'à ce jour, la femme juive n'a pas eu les honneurs d'une œuvre complète.

Pourquoi ? Est-ce faute de documents, ou la monographie de la femme juive n'offrirait-

elle pas de particularités assez curieuses pour intéresser ?

Ces deux hypothèses ne peuvent être soutenues un seul instant, les documents sur la compagne du Sémite étant aussi captivants que nombreux. Pour cela, il suffit de fouiller les livres sacrés du Judaïsme.

Si le coin du voile qui cache toute la vie de la Juive a été à peine soulevé, c'est que les psychologues antisémites sont des Aryens, c'est-à-dire des hommes ayant au suprême degré le culte de la femme. Devant la crudité des choses qu'il aurait fallu dire parfois, ils ont hésité : Commençons par l'Hébreu, ont-ils pensé, la besogne est assez lourde. Plus tard, nous verrons.

Cette étude vaut la peine d'être faite cependant, car la femme, chez les Hébreux, peut se prévaloir d'une supériorité intellectuelle incontestable sur son seigneur et maître, et cela en dépit des lois successives de sa race qui, pendant des siècles, l'a traitée en animal domestique.

Constater, ainsi que nous allons le faire en

toute sincérité, que si la femme juive avait été laissée à son libre arbitre, elle serait moins dangereuse aujourd'hui pour les milieux où elle vit, c'est faire le procès complet du code religieux d'Israël, le seul, quoiqu'on en dise, devant qui s'inclinent plus que jamais les Sémites du monde entier.

C'est l'histoire du peuple juif que nous allons essayer de compléter.

Nous savons parfaitement les objections qui nous seront faites. Clair comme le jour, on nous fera voir que depuis plusieurs années, les femmes et les filles des Lévy et des Abraham se sont largement débarrassées de la cangue morale et matérielle où on les emprisonnait, et ceci sera l'exacte vérité.

Mais si cette libération a été consentie, si les rabbins eux-mêmes tolèrent ces infractions aux lois dont ils sont les dépositaires, c'est que les mâles d'Israël ont compris que l'heure était venue où la femme Juive façonnée à leur guise pendant des générations, ayant perdu tout ce qu'il y avait de bon en elle,

pouvait devenir pour eux un auxiliaire précieux.

Pour la *Conquête Juive*, la femme est devenue l'égale de l'homme; c'est ce que nous allons démontrer.

Pour commencer, et sans nous rebuter d'une tâche souvent difficile, nous allons rechercher dans le formidable fatras d'écrits et de textes du Mosaïsme et du Judaïsme, quel était autrefois le sort de la femme Juive en Israël.

L'apparition de ce livre, nous nous en doutons, soulèvera bien des colères : « Voyez ! on insulte maintenant nos femmes ! » s'écrieront en chœur les Israélites. Il se trouvera même, bonnes âmes ! des gens pour s'indigner contre nous, parmi les milliers de *goym* dépouillés par les coreligionnaires du traître Dreyfus, et peut-être les Sémites tenteront-ils de nous désigner aux foudres de Thémis.

Aux uns et aux autres, nous répondrons simplement ceci : « Pardon ! Depuis vingt ans on laisse librement imprimer et vendre sur

nos prêtres et sur nos sœurs de charité des livres qui s'appellent « *La Confession* et *les Confesseurs ; Le couvent de Gomorrhe* et *Le Capucin enflammé* » qui sont d'abominables recueils de mensonges et d'ignominies.

« Ayez donc, s'il vous plaît, la même indulgence pour *les Femmes d'Israël* dont chaque citation est extraite de livres hébreux sacrés, que nous avons pris la peine de vous énumérer, en vous indiquant, par dessus le marché, et le tome et la page. »

LES AUTEURS

*Septembre 1897.*

# PRÉFACE

## DE LA DEUXIÈME ÉDITION

Voici la deuxième édition de ce livre, paru il y a un mois à peine, et pour lequel la presse enjuivée s'est bien gardée de faire la moindre réclame.

Cette fois, la conspiration du silence n'a pas réussi comme d'habitude, et, cependant, les grands d'Israël ont fait les choses largement.

Rien n'a manqué, en effet, pour empêcher la publication des *Femmes d'Israël*. Des gens munis de pleins pouvoirs sont venus trouver notre éditeur et ami Pierret :

— Voyons ! vous feriez tant plaisir à M. Untel,

et, vous savez, M. Untel est au mieux avec MM. de Rothschild.

Pierret, à force de travail, a une jolie situation actuellement, mais enfin, il a eu des débuts difficiles, et il aurait très bien pu se dire :

— Ma foi ! voilà la fortune qui veut me sourire à la condition de me croiser les bras. Je serais joliment benêt de m'éreinter à éditer Viau et Bournand. Je vais laisser en plan leur ouvrage à moitié imprimé, et ils se débrouilleront comme ils l'entendront.

Pierret n'a pas commis cette infamie. Il a mis simplement les tentateurs à la porte, avec un beau geste.

Ayant perdu inutilement leur temps avec notre éditeur, les fondés de pouvoir des rois de l'Or se sont rattrapés sur les libraires de Paris et de la province, et, alors, en avant la collection complète des petits trucs canailles !

Exemple :

Un monsieur s'amenait chez un libraire, avec

une énorme liste de noms de livres fraîchement parus.

— Vous allez — disait-il — me faire parvenir ces ouvrages, à mon domicile, ce soir sans faute ; et, à l'avenir, tout ce qui paraîtra de nouveau, vous me l'adresserez, sans que j'aie besoin de vous le demander.

Le libraire couvrait le monsieur d'un regard attendri, en l'assurant de son dévouement le plus irréductible.

Pendant ce temps, le client faisait le tour de la boutique et, tout-à-coup, tombait en arrêt, pétrifié, devant un exemplaire des *Femmes d'Israël*:

— Comment ! — s'écriait-il les yeux hors de la tête — vous avez chez vous ce livre abominable?

— Mais oui, monsieur — déclarait le marchand — et même j'avoue que ça se vend, comme du bon pain.

Aussitôt, sévère, le monsieur se précipitait vers la porte en s'écriant :

— C'est inutile, alors, de m'envoyer la commande que je viens de vous faire. Jamais, Mon-

sieur ! jamais ! vous m'entendez, je ne donnerai ma pratique à une librairie qui se permet d'offrir à sa clientèle des œuvres semblables.

Et il partait, laissant l'infortuné marchand bouche béante.

Remarquez en passant, que le monsieur indigné n'avait pas la moindre envie de faire pour dix sous d'emplettes dans le magasin. Mais près de certains libraires, ce petit truc iagénieux a pleinement réussi. Le lendemain, les *Femmes d'Israël* n'étaient plus à leur vitrine.

Vous voyez par ceci, avec quelle facilité les Juifs qui ont leur librairie attitrée, ont pu s'opposer à la vente de notre livre.

Malheureusement pour Israël, ces moyens déloyaux n'ont réussi qu'à faire à notre ouvrage, une publicité cent fois préférable, à celle que nous aurions pu nous procurer moyennant finances.

Quand, dans une librairie, le marchand déclarait avec horreur ne plus tenir *Les Femmes d'Israël*, cela piquait la curiosité, on se disait : Tiens !

tiens ! ça doit être curieux alors ! Et on écrivait tout simplement à notre éditeur. C'est toujours l'éternelle histoire du fruit défendu.

*
* *

L'amusant pour nous, depuis l'apparition des *Femmes d'Israël*, c'est de constater la rage imbécile que ce livre a fait naître chez les Juifs de tout poil et de toute catégorie. Ce que nous avons reçu de lettres extraordinairement injurieuses, est inimaginable. Chaque jour, quinze Hébreux au moins nous avertissaient que, sous peu, nous aurions six pieds de terre sur le ventre, et quel ventre! dieu de Melchisédech! une véritable écumoire ! tant les coups de rapières des fils de Sem devaient être foudroyants.

Dans ces missives, sombres, comme un drame de Pierre Zaccone, les implacables défenseurs des *Femmes d'Israël*, oublient toujours une chose... signer leur petite ordure.

En revanche, un des deux auteurs a rencontré le 15 novembre, au cours d'une chasse

dans la forêt de Hallate, un des personnages cités au cours de ce livre : le noble comte Bertrand de Valon, qui est quelque chose comme conducteur de chasse et l'homme d'affaires des Rothschild. Mais ce monsieur ayant sur le dos la livrée de ses maîtres, déclara, qu'étant de service, il remettait à une date très éloignée le moment de se venger et de venger ses maîtres. Une heure plus tard, du reste, une troupe d'individus de ses amis, se formait, dans le but chevaleresque de mettre à mal dans un taillis de la forêt, son adversaire qui était venu seul et sans arme.

Remarquez, entre parenthèse, qu'il en est de même pour tous les membres du petit groupe de blasonnés qui vivent des grands Juifs, ou qui fréquentent chez eux.

Il y a un an environ, un confrère vint trouver celui des signataires de ce livre que les amis de ce M. de Valon voulaient réduire si violemment au silence, et lui dit ceci : M. de P... qui est un Antisémite convaincu et un Catholique fervent, a un de ses fermiers, homme bien pen-

sant qui se présente dimanche prochain, dans son village aux élections municipales, contre un Franc-maçon farouche. Très probablement, il y aura des tripatouillages, et M. de P... vous serait reconnaissant d'aller dans le pays.

Le lendemain, l'affaire fut arrangée; M. de P... la main sur le cœur, déclara que la seule vue d'un nez de Juif lui donnait des attaques de nerfs.

L'élection eut lieu, grâce à ce concours, sans le moindre tripatouillage.

. . . . . .

Et en novembre dernier, les journaux mondains enregistraient parmi les noms des invités et familiers, suivant toutes les chasses des Rothschild, le nom de ce M. de P... que la vue d'un nez de circoncis rendait, paraît-il, malade pendant vingt-quatre heures.

Nous pourrions multiplier les exemples à l'infini, et citer le cas d'un fier gentilhomme, refusant de se battre avec un homme qu'il avait

grugé et insulté. Pendant quarante-huit heures, il demeura clos chez lui, suant la peur.

Un journaliste antisémite qui ne le connaissait pas, vint vers le soir le trouver, et lui dit : Voyons, expliquez-moi le motif de votre refus. Dans le monde, vous êtes jugé sévèrement, je ne vous le cache pas.

— Monsieur, déclara l'interpellé, je suis, croyez-le, de cœur avec vous. La plus sale race que je connaisse, c'est la race juive. Vous voyez que vous auriez tort de m'être désagréable dans votre journal.

— Ces sentiments vous honorent, reprit le journaliste ; mais ce n'est pas çà qui vous justifiera aux yeux du public.

Alors le descendant des croisés pleura, raconta sur les Juifs des histoires abominables, tira des photographies où des Juifs et Juives étaient groupés dans des postures équivoques, fit lire à son interlocuteur des lettres de femmes de grands financiers...

— Mais enfin, dit le journaliste, ceci ne me

dit pas pourquoi vous refusez de donner réparation à un galant homme.

Pendant une heure, le fils de preux ne tarit pas en historiettes sur les *sales youtres*, comme il appelait certains comtes et barons Hébreux. Il raconta, dans tous ses détails, la mort mystérieuse d'une grande Juive, il dit les amours étranges d'une autre Juive, avec force détails sur le mari, à qui la dame en question disait : Tu sais, mon cher, si tu n'es pas content, ta malle est là; elle est toujours prête ta malle, avec douze chemises, autant de faux-cols et ton double costume de rechanche pour l'été et l'hiver. Tu m'as épousé pour ma « galette », moi, c'est pour vivre libre avec mes « colombes ».

— Si nous revenions à notre affaire ? insista le journaliste.

Finalement, le vitupérateur des hauts Sémites déclara qu'il ne voulait pas se battre avec M. X... parce qu'il avait été... et à l'oreille de son interviewer, il glissa un nom. Voulez-vous voir les lettres ?... ajouta-il.

On a toujours besoin d'oreilles, dans le camp de ses ennemis, et il ne faut pas trop regarder parfois, à la saleté de ses oreilles-là.

— Puisque vous avez des amis qui fréquentent chez les nobles du Golgotha; c'est bien — dit le journaliste—je tâcherai d'atténuer dans la mesure du possible votre refus singulier, dans l'article de ce soir, seulement, tâchez d'avoir des *tuyaux* sur Israël.

Est-il besoin de dire, que jamais le journaliste ne reçut d'autres renseignements, mais il apprit, huit jours après, que le monsieur en question « qui ne fréquentait pas chez les Hébreux » aurait pu cependant lui en fournir d'excellents, étant donné qu'il occupait, et qu'il occupe encore un poste de confiance chez diverses personnalités hébraïques.

Voilà, très probablement, la sorte de gens qui, à la suite d'un livre comme celui-ci, donnent un coup de main aux Juifs pour écrire des lettres injurieuses, non signées, à des écrivains qui ont

fait plusieurs fois leurs preuves, et n'ont jamais reculé devant la responsabilité de leurs actes.

*
* *

Et aussi, les deux ou trois premiers jours qui ont suivi la naissance de ce livre nous avons reçu — nous nous y attendions un peu — des épîtres où des cœurs sensibles mêlaient à l'encens de leurs éloges, un atome « de la fleur hyperboréenne et crépusculaire du regret » comme dirait si suavement, l'éburnéen comte Robert de Montesquiou-Fezensac.

Une des meilleures ficelles des Juifs, c'est la facilité admirable qu'ils ont de se transformer subitement en martyrs, sitôt qu'on a l'air de parler d'eux. Qu'un agent des mœurs surprenne dans la rue une fille publique de race aryenne, se livrant trop ostensiblement à son triste métier, elle n'essaiera pas un seul instant de poser pour l'honnête femme.

Une Juive, au contraire, poussera des cris de fouine blessée, s'évanouiera sur l'heure, et se

fera traîner au poste avec les poses crispées d'une vierge qu'on violente, et les gens qui la verront enmener ainsi, lanceront des regards chargés de haine aux agents.

Les femmes des financiers d'Israël, un peu malmenées dans ce livre, n'ont naturellement pas manqué le coche. Les yeux trempés de larmes, elles ont poussé des gémissements à émouvoir des *menhirs*, dans tous les salons des véritables grandes dames où elles sont encore tolérées.

— Mais qu'avez-vous donc, chère madame, s'informait-on inquiet.

— Vous n'avez donc pas lu ce qu'on dit de nous dans un odieux livre ?

Puis, immédiatement, ayant l'air d'oublier leur propre infortune, pour ne songer qu'aux infortunes des autres, Mme Isaac ou Jéroboam s'informait de telle ou telle œuvre philanthropique chère à la grande dame à qui elle rendait visite, et partait, en versant 100 francs en faveur

de la Société de secours mutuels des culs-de-jatte chrétiens du Raincy ou d'Asnières.

Le lendemain, la véritable grande dame, encore toute secouée d'émotion, nous écrivait des lettres dans le goût suivant :

*Messieurs,*

« *Une de mes amies, Mme Philoutgoy, dont vous parlez d'une façon si délibérée, figure désormais parmi le nombre des bienfaitrices de l'œuvre admirable, dont je suis la présidente d'honneur. Certes, je sais parfaitement, dans quelles conditions déplorables, le mari de Mme Philoutgoy, a gagné sa scandaleuse fortune. Mais dès l'instant qu'une partie de ces richesses mal acquises, profite à ceux qui souffrent, par l'entremise de sa femme, il serait de toute justice, à mon avis, d'effacer de votre excellent livre le nom de cette femme de bien,*

*qui n'y a été inscrit que par erreur, j'en suis convaincue* ».

*Agréez, etc.*

Que voulez-vous ! c'est dans le tempérament des Français, cet attendrissement bébête qui ne rime à rien, quand il s'agit du Juif, mais, nous avouons très franchement aussi, qu'il faut connaître Israël complètement à fond, pour échapper à la sorte d'envoûtement ou de fascination, qui s'empare des aryens, plus ou moins vivement aussitôt qu'ils se trouvent en relation avec les sémites. Il n'y a pas à dire, ces gens-là ont une façon de se plaindre qui leur est spéciale, et qui émeut véritablement.

Mais ceci est une raison de plus, selon nous, pour chercher à s'endurcir davantage à l'égard d'Israël.

Sur les bords des larges fleuves africains, les naturels du pays vous diront que les crocodiles

sanglottent du matin au soir à fendre l'âme, eh bien ! il n'est jamais venu à l'idée des braves moricauds de chercher à les consoler.

*
* *

Nous terminons cette longue préface en avertissant nos lecteurs que dans cette deuxième édition, sur l'avis de hautes personnalités ecclésiastiques, nous avons modifié la partie de ce livre ayant trait aux *Juives bibliques*, qui peut-être, dans certains passages, pouvait être mal interprétée.

Catholiques respectueux des enseignements de l'Eglise, cela a été pour nous une grande joie de faire ce léger sacrifice... dont les Juives, du reste ne profiteront que bien maigrement.

*8 Décembre 1897.*

RAPHAEL VIAU.

FRANÇOIS BOURNAND.

# LIVRE PREMIER

# COUP D'ŒIL GÉNÉRAL

Si on s'accorde généralement à reconnaître la supériorité intellectuelle des femmes dans le peuple d'Israël ; cet accord n'est plus aussi complet lorsqu'il s'agit de déterminer la genèse et les causes de cette supériorité.

La femme juive n'a rien gagné à tomber sous le despotisme brutal du Talmud qui a remplacé ce semble, pour le Juif contemporain, la Loi et les Prophètes. Tandis que la condition de la femme grandissait dans le foyer chrétien, jusqu'à l'égalité des droits de famille, jusqu'à l'auréole de la maternité chrétienne, jusqu'à l'idéal qu'en a fait la chevalerie, elle descendait au contraire chez le peuple juif, à une servitude familiale analogue à la servitude de la femme chez les nations païennes.

Lorsque les Juifs réclamèrent à grands cris que le sang du Juste retombât sur eux et sur leurs enfants, ils créaient pour eux un état social nou-

veau et justifiaient par avance les orageuses destinées de leur race.

Le drame divin du Golgotha détermina une cassure nette et d'une profondeur infinie dans les destinées humaines. A ce moment de l'histoire, tout finit et tout recommence ; c'est le renouveau du genre humain et disons-le une fois encore, dans cette heure décisive pour le peuple d'Israël, le beau rôle fût le partage à peu près exclusif des femmes juives sur qui tombèrent les derniers regards et les suprêmes paroles du Divin Crucifié.

Au jour radieux de Pâques, ces femmes étaient devenues chrétiennes.

Dans les siècles antérieurs à l'ère de l'Incarnation, la condition de la femme juive, malgré les prescriptions en apparence dédaigneuses, du Lévitique, était infiniment supérieure à la servitude à peine déguisée de la femme, chez les nations les plus policées.

Il faut en chercher la cause dans la constitution même de la famille et du foyer domestique.

A Rome, par exemple, le suprême idéal du foyer domestique, était sa perpétuité ; aussi la femme n'occupe-t-elle, dans la hiérarchie de ce foyer qu'une place bien secondaire.

Il n'y a dans chaque maison, qu'un élément d'autorité supérieur à l'autorité du père, c'est la religion domestique, ce dieu que les Grecs appel-

lent le foyer-maître, que les Latins nomment *Lar familiæ Pater* (1).

La femme romaine prend part au culte de cette divinité, mais non pas droit de naissance, c'est plutôt par droit d'initiation, qu'elle acquiert le jour de son mariage.

Elle ne représente pas les ancêtres, puisqu'elle est censée ne pas descendre d'eux ; elle ne deviendra pas un ancêtre ; mise au tombeau, elle n'y recevra pas un culte spécial. Dans la mort comme dans la vie, elle n'est au foyer qu'un élément inférieur.

La femme ne peut avoir un foyer à elle : elle ne peut offrir des sacrifices aux divinités domestiques, et n'a rien de ce qui donne l'autorité dans la maison. Jamais elle ne commande et n'est même jamais libre ni maîtresse d'elle-même. Elle est toujours près du foyer d'un autre, répétant les invocations rituelles qu'elle tient d'un autre : pour tous les actes de la vie religieuse, il lui faut un chef, et pour tous les actes de la vie civile, le droit grec, le droit romain, même le droit hindou réclament pour elle un tuteur (2).

Le féminisme qui, de nos jours, se donne de

---

(1) Plaute. *Mercator*, V. 1.5.

(2) Fustel de Coulanges : *La cité antique*, passim.

temps en temps, le luxe d'un congrès où l'on entend des choses parfois fort réjouissantes, n'était pas une question très compliquée au temps des lois de Lycurgue, de Solon et même des législateurs romains.

Il se trouve encore des gens pour croire sérieusement qu'un concile mit en doute la question de savoir si les femmes avaient une âme. Toute l'antiquité païenne semble ne pas leur en avoir attribué et si quelques-unes d'entre-elles, comme la mère des Gracques, ont fait figure dans l'histoire, ces rares exceptions mettent en relief la triste condition sociale des autres.

Il faut signaler aux dilettantes du bouddhisme contemporain ces quelques lignes qui ne rallieront pas le féminisme autour des pagodes, ni du culte du lotus symbolique cher à M. Clémenceau.

La femme pendant son enfance, dépend de son père : pendant sa jeunesse, de son mari : son mari mort, de ses fils : si elle n'a pas de fils, des proches parents de son mari, car une femme ne peut se gouverner seule (1). Telles étaient aussi les prescriptions législatives d'Athènes et de Rome.

Dix-neuf siècles de christianisme n'ont pu

---

(1) *Lois de Manou*. V. 147-148.

réagir totalement contre cet esprit de la jurisprudence romaine et nos codes sont encore encombrés de prescriptions prohibitives dont quelques-unes craquent sous la poussée du féminisme contemporain, quelquefois justement inspiré.

La condition de la femme Juive différait profondément de l'état social imposé par la législation à la femme grecque et romaine.

La raison d'être du peuple Juif, comportait assurément la solidité du foyer domestique, mais son idéal s'élevait bien au-dessus de la conception bornée du paganisme.

Les Juifs gardaient les espérances et l'avenir du monde. Dieu les avait tirés comme une pierre de choix, de la carrière de l'humanité et leur nationalité se maintint à travers toutes les vicissitudes, jusqu'à l'heure où leur rôle fut fini, où leur aveuglement les précipita dans les catastrophes qui les éparpillèrent comme de la cendre dans toutes les nations.

A la première page de la Bible, resplendissait la charte des droits et de la dignité de la femme. Elle n'était point sortie du cerveau de l'homme, comme Pallas Athéné, du cerveau de Jupiter; elle ne devait donc point le dominer par l'intelligence ; elle n'était point issue de ses pieds, et partant, ne devait pas être une esclave ; elle avait été plutôt tiré de son cœur, c'est pourquoi

sa domination devait plutôt revêtir un caractère sentimental.

Sans doute la vraie noblesse de la femme ne devait être comprise que par le Christianisme, mais la femme Juive nous apparaît dans tout l'ancien Testament, revêtue d'une dignité bien supérieure aux quelques femmes d'élite dont l'histoire nous a conservé le souvenir.

Le peuple d'Israël savait qu'il devait donner au monde le Rédempteur annoncé et promis. Le Messie était sa raison d'être, aussi la stérilité était-elle considérée comme un opprobre, parce qu'elle tarissait une source d'où peut-être aurait pu provenir le Messie.

Toutes les filles d'Israël pouvaient prétendre à l'honneur de la maternité divine dans leur postérité et de peur que la vigueur de ces espérances et de ces traditions ne subit quelque altération, les prophètes, interprètes de la volonté de Dieu qui était le seul maître d'Israël, surgissaient à intervalles inégaux pour préciser davantage et ajouter quelques traits nouveaux à la physionomie du Messie attendu.

Il ne faudrait pas chercher dans les prescriptions rituelles de Moïse, un caractère de mépris pour la femme Juive. Sans doute il y avait un souvenir de la déchéance primitive de l'humanité, une sorte de responsabilité qui semblait

peser particulièrement sur la femme, mais ce souvenir ne pouvait effacer cette parole divine : *erunt duo in carne una.* Ils seront deux dans une seule chair (1).

On chercherait en vain dans les annales des autres peuples, des femmes comparables à celles d'Israël, des prophétesses comme Débora, des héroïnes comme Judith, des libératrices comme Esther, des mères comme la mère des Macchabées et la douce Elisabeth qui mit au monde celui dont il fut dit que nul homme ne fut aussi grand que Jean-Baptiste (2).

Certes, le peuple Juif n'est pas toujours intéressant dans les avatars de son existence passablement orageuse. Moïse se plaignit déjà de la dureté de la cervelle (3). Son histoire n'est qu'un long tissu de révoltes et de dures expiations ; il fatigue la longanimité des meilleurs de ses chefs ; guerres, massacres, pillages, dévastations, haines fratricides, débauches, il y a de tout à foison dans ces récits, même et surtout de la bonne foi, qui jamais ne chercha à pallier, ou à excuser les pires aventures.

---

(1). *Gen.*, II, 24.
(2) *Matth.*, XI. 11.
(3) *Exode,* XXXII. q. ZXXIII. 3. etc.

Quelles luttes ne durent pas soutenir les prophètes pour retenir les Juifs sur la pente fatale de l'idolâtrie ! C'était comme une marée montante qu'il fallait à chaque instant refouler.

Connaissons-nous aujourd'hui, quelque représentant attardé des anciens peuples? Tous se sont désagrégés et leur poussière a formé d'autres nations : Mèdes, Assyriens, Perses, Egyptiens, Romains, Grecs, tous ensevelis dans les catacombes de l'histoire ; seul le vilain Juif est resté et continuera jusqu'aux derniers jours du monde la légende du Juif-Errant.

Sans patrie, sans nationalité, par la bizarre vitalité de la race et des traditions, il traverse les siècles, il essuie les persécutions souvent trop justifiées ; il se faufile, s'insinue, se cramponne, se fait tolérer par lassitude ; il travaille comme les termites, il mine le sol des nations imprévoyantes, et lorsque son œuvre de destruction lui paraît assez avancée, il jette le masque, se proclame le maître et fait payer cher les humiliations et les avanies du passé.

A-t-il gardé l'espérance messianique ? A part quelques fanatiques, cela est peu probable ; en tout cas, le Messie ne présente plus pour lui une personnalité même divine ; c'est plutôt un état social dans lequel le monde sera aux pieds d'Israël.

L'Ancien Testament n'est plus la Charte, l'Ecriture, la Parole; tout est venu se fondre dans le Talmud, monstrueuse et ignoble compilation de folies, de songes, d'empirisme, de préceptes et de rites qui régente Israël tout entier, et dont n'osent ni s'affranchir les rois de la finance, ni les prétendus libres-penseurs israélites.

Sous ce régime qui prit naissance au lendemain de la ruine de Jérusalem, la femme Juive a disparu de l'histoire ; mais dans le mal que les hommes de sa race ont essayé de faire aux peuples chrétiens, on peut être sûr que son influence n'est pas restée nulle.

Israël n'a pas suivi les nations chrétiennes dans leur marche ascendante vers la lumière, vers le progrès social, vers la civilisation; il est resté ce qu'il était il y a quarante siècles.

Naguère encore à la tête d'un régiment de dragons français se trouvait un brillant colonel algérien, Arabe naturalisé ; dès qu'il eut pris sa retraite, il redevint Arabe comme devant et la corde en poil de chameau remplaça pour lui le képi à cinq galons.

Tel est le Sémite, tel est surtout le Juif, telle est la Juive.

Depuis que la mission d'Israël dans le monde est terminée, il est devenu un élément malfaisant dans l'humanité. S'il était possible d'écrire son

histoire depuis dix-neuf siècles, il n'y aurait peut-être plus de problèmes historiques. On l'a comparé au parasite qui ronge le lion ; le roi du Désert, lorsqu'il se sent trop vivement inquiété, se débarrasse un instant par un coup de patte, ou par un coup de fouet de sa puissante queue ; c'est un palliatif, mais non un remède, et bientôt tout est à recommencer.

C'est l'éternelle histoire des peuples qui n'ont pas su fermer leurs frontières à ces nomades d'hier et qui font grand bruit aujourd'hui d'un papier quelconque qui leur attribue droit de cité. Ecoutez-les ; ils vous diront qu'ils sont trois fois Français, tandis que vous ne pourrez prétendre l'être qu'une fois, du droit que vous tenez de votre père. Comme le héros de la *Henriade*, ils règnent sur la France, sinon par droit de naissance du moins par droit de conquête.

Dans cet envahissement, les femmes d'Israël, ont une large part qu'expliqueront les pages suivantes. Elles prennent sur la société chrétienne la revanche de l'asservissement que leur imposait le Talmud. Que Jahel ait percé d'un clou de tente la tête de Sisara, l'envahisseur d'Israël, que Débora ait fait pour les siens ce que le boiteux Tyrtée devait faire plus tard pour Lacédémone, que Judith ait tranché la tête d'Holopherne, rien de mieux et je ne saurais

blâmer ces actes de patriotique énergie. Le salut d'Israël était à ce prix et le salut d'Israël importait au monde entier. Il n'en est plus de même aujourd'hui et le monde et la France en particulier ne s'en trouveraient que mieux si les femmes d'Israël prenaient moins de place dans leur histoire.

Il y a d'autres héroïnes Juives dont le nom brille dans la Bible d'un éclat fort vif. Parmi ces grandes Israëlites, la plus ou moins touchante Esther prouve une fois de plus que les femmes d'Israël n'étaient qu'un instrument dont les mâles de la race faisaient souvent usage pour les plus vilaines besognes. Les populations Assyriennes avaient probablement les raisons les plus sérieuses de vouloir se défaire des Juifs et les représailles exercées par Mardochée, grâce à l'ascendant pris par sa pseudo-nièce sur l'esprit d'Assuérus, ne furent peut-être pas aussi légitimes que le racontent les intéressés.

Coïncidence bizarre ! plusieurs siècles après, c'est une autre Esther qui devait soutirer au roi de Pologne, Casimir le Grand, son amant, les privilèges auxquels certains pays Slaves doivent d'être empoisonnés par la Juiverie.

Quand le conquérant Perse renversa la dynastie Chaldéenne, les Juifs, qui au mépris des lois les plus élémentaires de la reconnaissance, avaient salué comme une délivrance la ruine de

ce beau pays de Babylonie, obtinrent de Cyrus la permission d'aller relever le temple de Jérusalem. Nombre de Juifs ne songèrent pas à quitter la Babylonie où ils étaient retenus par des intérêts de fortune, peut-être aussi par quelque septicisme au sujet des suites que pourrait avoir cette tentative de restauration d'un état social sur les rives du Jourdain.

Ceux qui reprirent le chemin de Jérusalem étaient presque tous des déclassés, des prolétaires, des fanatiques et des visionnaires. C'étaient là tous les éléments nécessaires pour établir en Judée une anarchie politico-religieuse destinée à attirer sur ce pays de nouveaux malheurs.

La réédification du temple rencontra des difficultés et, aigris à chaque pas par des déboires inattendus, les illuminés rentrés de la Babylonie, renchérissant sur l'exclusivisme de certains prophètes, cherchèrent le salut de la nation dans le système de l'isolement complet, de la misanthropie à outrance. Aucun obstacle ne les arrêta dès lors dans la confection de leur théocratie fermée; ils allaient même jusqu'à décréter la dissolution de tous les mariages mixtes, mesure abominable par laquelle des mères et des épouses non Juives de race se virent brutalement arrachées du foyer où elles étaient entrées par la porte sainte du mariage.

## Le Talmud et la femme Juive

La femme Israélite assimilée aux idiots et aux païens. — Celui qui rencontre une femme sur un pont doit la faire aller de côté. — Les trois manières de devenir propriétaire d'une femme. — Les fiançailles. — La femme soupçonnée ou convaincue d'adultère. — La cérémonie des eaux de jalousies. — Le moment précis d'une conversation criminelle. — Vices et tares entraînant la répudiation de la femme. — Longue discussion rabbinique sur le viol. — Distractions de bons vieillards. — Les femmes ne me font pas plus d'effet que des oies blanches. — Petit traité d'indécence pratique à l'usage des hommes et des femmes.

Le Talmud, couronnement de l'œuvre de réforme religieuse commencée par Esdras, sera avant tout un rempart de haine élevé entre la race Juive et toutes les autres nations, derrière lequel elle s'immobilisera dans le bien, mais plus principalement dans le mal.

Nous ferons grâce aux lecteurs d'un exposé critique des origines et de la confection du Talmud. Ce qu'il importe aujourd'hui, c'est d'en donner quelques notions très claires.

Pour ce qui a trait aux obligations cultuelles, le Talmud de Babylone range les femmes dans la même catégorie que les domestiques et les mineurs (1) ; plus radical, celui de Jérusalem les assimile aux idiots et aux païens. Dans un passage, R. Ravina et Rav. se lancent en d'interminables discussions en vue de décider si la femme a qualité pour bénir les mets, parce que les savants ont dit : « la malédiction viendra sur l'homme dont la femme et les enfants bénissent pour lui (2) ! »

Après avoir défendu au disciple savant de sortir parfumé dans la rue, parce que R. Johanan a dit dans le temps : que ceux qui se parfument sont soupçonnés de s'adonner à la pédérastie, on lui défend également de causer avec une femme dans la rue, cette femme fût-elle son épouse, sa fille ou sa sœur (3). N'est-ce pas là le mépris de la femme enseigné à l'apprenti théologien ?

Les prescriptions sur le zimim, ou bénédiction en commun, donnent à un docteur l'occasion de déclarer que : les femmes, les valets et les mineurs réunis ne doivent pas accomplir ce rite à

---

(1) *Beracoth*, F. 17 b.
(2) *Berac.*, F. 20 b.
(3) *Berac.*, F. 43 b.

cause des actes d'immoralité auxquels ils pourraient se livrer ensemble. (1)

Un autre de ces casuistes se fait gloire de supprimer, dans la formule de bénédiction de la nourriture, les expressions symboliques d'alliance, de loi et de royaume, parce que R. Hononaël a entendu dire à Rav. : « Si quelqu'un n'a dit ni alliance, ni loi, ni royaume, il a fait son devoir. L'alliance (ou la circoncision), parce qu'elle n'a pas lieu chez les femmes ; la loi et le royaume, parce qu'ils n'ont lieu ni chez les femmes, ni chez les domestiques (2). »

R. Jéhochna, fils de Lévi, recommande de fuir tout contact avec les femmes qui reviennent de rendre les derniers devoirs à un mort, car l'ange de la mort lui aurait dit : « Ne te place pas devant des femmes à l'heure qu'elles reviennent d'accompagner un mort ; car alors je danse et marche devant elles, mon glaive en main, et j'ai la permission d'exterminer (3). » Singulière superstition que celle qui atteint la femme, même dans l'accomplissement des œuvres de miséricorde !

Après une argumentation, aussi diffuse que fantastique, sur certain passage cosmogonique de

---

(1) *Berac.*, F. 45 b.
(2) *Berac.*, F. 49 a.
(3) *Berac.*, F. 51 a.

la Genèse relatif à la précession des sexes, R. Nahman, fils d'Isaac, dit : « Qu'il est à présumer que le corps de l'homme marchait le premier ; car une Baraïtha porte : l'homme ne devait pas aller derrière une femme sur la route, quand même elle serait sa propre femme. Celui qui la rencontre sur un pont doit la faire aller de côté, et quiconque passe une rivière en suivant une femme *(qui doit nécessairement lever ses habits)* n'aura point de partage dans le monde à venir (1). »

Ce passage extraordinairement clair — et la clarté n'est pas d'ordinaire la qualité par excellence des textes Talmudiques — est l'un des meilleurs échantillons que l'on puisse donner de la Guemarâ, de cette littérature aride, s'il en fut.

Le traité des fiançailles *(Kidduschin)* commence ainsi :

« Il y a trois manières de devenir proprétaire d'une femme :

« Avec de l'argent,

« Par voie de contrat.

« En la prenant pour concubine. (2) »

Immédiatement après, vient l'énumération des conditions d'achat ou d'émancipation de l'esclave

(1) *Berac.*, F. 51 a.
(2) *Kidduschin*, I.

hébreu et de l'esclave cananéen, — devant cette législation, le mineur, l'esclave et la femme vont toujours de pair !

Les docteurs se noient ensuite dans d'interminables dissertations en vue de prouver que l'esclave dont on fait sa femme est ou n'est pas supérieure à la concubine légale. (1)

Toutes les fois, par exemple, qu'il est question de non-Juives, les opinions sont très nettement formulées :

« Celui qui couche avec une fiancée Juive, — proclame R. Eliezer, est coupable, mais celui qui couche avec une fiancée non-Juive est absous ! (2) »

Plus loin les docteurs entament une très scabreuse discussion au sujet de ce qu'ils appellent : l'accouplement des non-Juifs qu'ils désignent sous le non de Noachides.

Les discussions de cette section du Talmud roulent principalement sur les règles commerciales du mariage ou de la répudiation.

A propos des ventes mobilières en général, R. Siméon ben-Lévi se demande si : on peut vendre une truie pleine et garder la propriété des petits, une servante enceinte et garder la propriété du fœtus.

---

(1) *Guém.*, I, Kidd. 1.
(2) *Guém.*, I, Kidd. 1.

Les docteurs pérorent avec acharnement sur les détails du mécanisme de l'engagement des fiançailles, sur les conditions qui, soit du côté de l'homme, soit du côté de la femme, peuvent l'entacher de nullité.

Si un homme se fiance à une jeune fille, sous la réserve qu'elle ne soit liée par aucun vœu, les fiançailles pourront être annulées, s'il arrive à découvrir qu'elle a pris un engagement quelconque. En règle générale, toutes les conditions résolutoires des contrats ou engagements sont à l'avantage de l'homme. La séduction, par exemple, est considérée comme un motif de résiliation des engagements de fiançailles. (1)

Si la casuistique talmudique fait la part belle aux fiancés désireux d'agir avec mauvaise foi, elle offre en revanche d'inépuisables ressources aux papas qui veulent éluder leurs promesses. Grâce à cette morale, on devine le nombre incalculable de jeunes filles qui ont vu leur avenir compromis par de savantes fourberies !

Les docteurs ont cependant jugé nécessaire de fixer des limites à la puissance paternelle :

« Si quelqu'un a dit à un ami : au cas ou ta femme engendrerait une fille, qu'elle soit ma fiancée, — cela n'aura aucune valeur ! (2) »

---

(1) *Misch.*, II, Kidd. 3.
(2) *Misch.*, III, Kidd. 5.

Le Talmud ne pouvait manquer de renchérir sur les préventions Judaïques contre les étrangères :

« Par rapport au sacerdoce, — dit R. Siméon, — toute étrangère doit être considérée comme une courtisane ! (1) »

Mahomet en commandant de marier entre eux les impudiques et les fornicateurs, (2) s'inspirera de la doctrine talmudique d'après laquelle : « à tous ceux auxquels il est défendu d'entrer dans la congrégation, il est permis de s'unir entre eux par le mariage ! (3) »

Du thème de la femme étrangère, le Talmud passe à la question de l'illégitimité. Sur ce point les docteurs discutent à perte de vue, pour savoir dans quelles conditions, et à partir de quel degré, la fille qui a du sang illégitime dans les veines pourra devenir l'épouse d'un prêtre. Les synagogues de tous les pays sont avisées de se montrer très sévères sur cette question de la légitimité des enfants. Quand un homme se rend dans une cité maritime avec sa femme et ses enfants, s'il déclare : « cette femme qui est venue ici avec moi est mon épouse et ses fils sont mes fils. (4) » il n'aura pas à faire la preuve de la régularité de

(1) *Guém.*, IV, Kidd. 1.
(2) *Coran*, sour. XXIV, 26.
(3) *Misch.*, IV, Kidd. 3.
(4) *Misch.*, IV, Kidd. 10.

leur état civil. Si il déclare : elle est ma femme et les enfants sont ses enfants à elle, il aura à fournir la preuve de la légitimité des enfants. Mais s'il déclare : cette femme est la mère de ces enfants, il aura à faire la preuve pour la femme aussi bien que pour les enfants.

L'une des sections les plus instructives du Talmud, est celle qui envisage la femme dans ses défaillances, la femme soupçonnée ou convaincue d'adultère (1). Le mari qui se défie de la vertu de sa femme fera part de ses soupçons à deux témoins ; à la rigueur un seul témoignage suffira pour obliger la femme *à boire (les eaux de Jalousie)* (2). Le mari, en instance d'adultère contre sa femme, devra interrompre tous rapports conjugaux avec elle, car lorsqu'une femme sera à même de prouver que son mari a couché avec elle, depuis qu'elle est accusée, on ne pourra pas l'obliger à se soumettre à l'épreuve des eaux de Jalousie (3). Dans les contestations auxquelles donneront lieu ces délicates questions, R. Jehouda déclare, avec une galanterie toute talmudique : « que le mari sera toujours digne de foi ! (4) ».

---

(1) *Traité* Sota.
(2) *Misch.*, I, Sot. 1.
(3) *Misch.*, I. Sot. 3.
(4) *Misch.*, I Sot. 4.

Les Jurisconsultes du Talmud sont gens prévoyants : Quand une femme soupçonnée d'adultère aura à venir d'une certaine distance pour comparaître devant le Sanhedrin, ils recommandent de la confier aux soins de deux disciples savants, afin d'enlever au mari toute possibilité d'avoir des rapports sexuels avec elle durant le voyage (1).

La mischna du traité Sota décrit ainsi le traitement infligé par la synagogue de Jérusalem à la femme qui ne voulait pas s'avouer coupable. Si elle s'obstinait à déclarer qu'elle était pure, on la conduisait à la porte Orientale, lieu ou se faisaient d'habitude l'administration des eaux de Jalousie, la purification des femmes en relevailles et celle des lépreux ; puis on lui arrachait ses vêtements jusqu'à ce qu'elle fût complètement nue. — D'après R. Jehouda : « si sa poitrine était belle, on ne la découvrait pas ; si sa chevelure était élégante, on ne la dénouait pas. » Alors, si ces vêtements étaient blancs, on lui en mettait des noirs, on lui enlevait tous les ornements dont elle pouvait être couverte, on la liait au-dessus des seins avec des cordes et tous ceux qui le désiraient, à l'exception de ses serviteurs, pouvaient lui passer l'inspection (2).

(1) *Misch.*, I, Sot 3.
(2) *Misch.*, I. Sot. 4-6.

Il serait bien difficile de reproduire littéralement en français quelques discussions des docteurs au sujet de l'adultère. Dans certain passage, ils se préoccupent de déterminer le moment précis de la conversation criminelle, auquel le crime de fornication ou d'adultère peut être considéré comme consommé (1).

— Quand la coupable aura pu se dévêtir !

— Quel sera le temps nécessaire à une femme pour se dévêtir ?

— D'après R. Eliezer : le temps que mettra le vent à secouer un arbre !

— D'après R. Josuah : le temps de remplir une coupe !

L'école de Chammaï proclame qu'on ne peut répudier sa femme si ce n'est pour cause de débauche (2). Aussi la débauche, c'est-à-dire l'adultère si facilement admis contre la femme, sera invoquée dans toutes les occasions où l'on voudra se défaire d'une épouse encombrante !

Le Talmud compare le mari qui supporte les coquetteries de sa femme avec ses proches ou des étrangers, à un homme qui vide sans répugnance une coupe dans laquelle il est tombé une mouche.

---

(1) *Guém.*, I. Sot. 2.
(2) *Guém.*, I, Sot. 1.

Les femmes des prêtres ordinaires, celles dont la naissance est entachée d'illégitimité, les étrangères mariées à un Israélite, les Israélites mariées à un bâtard ou à un étranger, les femmes enceintes des œuvres de leur mari, les femmes stériles ou devenues impropres à la reproduction sont dispensées de l'épreuve des eaux de Jalousie (1). Certain passage fait mention d'une assistance judiciaire en matière d'adultère et du droit accordé au Sanhedrin, de poursuivre d'office l'adultère chez la femme du fou et du prisonnier (2).

C'est une autre discussion grosse de conséquences, que celle où les docteurs étudient les différents cas dans lesquels le soupçon d'adultère entraînera pour la femme les eaux de Jalousie et la perte de la dot qui a été constituée par son mari, la perte de la dot sans les eaux de Jalousie et les eaux de Jalousie sans la perte de la dot. — Et l'on voit d'ici les canailleries qui ont dû être commises par les maris Juifs pour garder la dot des malheureuses dont ils ne voulaient plus ! Aussi Mahomet, en adoptant ces coutumes de répudiation, ne sera pas sans inquiétudes sur

---

(1) *Misch.*, IV, Sot. 2.
(2) *Misch.*, IV, Sot. 6.

l'honnêteté et la sincérité des motifs chez les maris qui répudieront leurs femmes (1).

L'école d'Hillêl déclare, qu'au point de vue de la libre disposition de ses biens, la femme devient mineure aussitôt qu'elle est fiancée (2).

Plusieurs passages du traité Kefuvoth (*ou des Contrats de mariage)* offrent aux maris des prétextes commodes pour se débarrasser avantageusement des femmes qui ne leur plaisent plus. En effet, seront renvoyées sans dot : « la femme qui transgresse la loi Mosaïque ou les préceptes du Talmud ; la femme qui, épousée sous la condition qu'elle était libre de tous vœux, se trouvera être liée ! »

Si une femme est affligée de quelque infirmité, le père devra prouver qu'elle n'était pas encore déclarée au moment des fiançailles ; le mari, de son côté, aura à faire la preuve qu'il s'agit d'un vice antérieur à l'époque des fiançailles. — En lisant ces passages, on ne peut s'empêcher de les rapprocher de certains articles de la législation hippique de notre pays, relatifs aux tares qui annulent la vente d'une jument !

R. Meïr et les sages parlent sur ce sujet, comme une ordonnance de police vétérinaire.

(1) *Coran*, cap. II, 229.

(2) *Misch.*, VIII, Ket. 1.

Pour eux, il ne s'agit que des vices secrets, car en ce qui concerne les vices manifestes, il est impossible de tromper son monde, de faire, par exemple, passer une femme borgne comme ayant deux yeux.

D'après ce docteur, on ne devrait pas être trompé, même sur les vices secrets, si on usait du droit que l'on a de faire passer l'inspection à sa future femme par une proche parente ! (1).

Tout le long de ce traité Ketuvoth, sous prétexte de contrats de mariage, les docteurs développent les règles d'une procédure casuistique permettant de spolier la femme et de se soustraire aux obligations contractées envers elle.

Si une femme obtient des dommages et intérêts, si elle gagne quelque chose par le travail de ses mains, il ne lui en reviendra qu'un tiers, le mari disposera des deux autres tiers (2).

La puissance paternelle est ainsi définie : le père aura droit sur l'argent qui se trouvera entre les mains de sa fille ; il pourra la fiancer, la marier, la donner comme concubine ; il aura la libre disposition de ce qu'elle trouve ou de ce

---

(1) *Misch.*, VII, Ket. 9.
(2) *Misch.*, LVII, Ket. 10.
(3) *Misch.* VI, Ket. 1.

qu'elle gagne par le travail de ses mains ; il aura qualité pour dissoudre les vœux prononcés par elle et pour la forcer à accepter un libellé de répudiation (1).

Pour les docteurs, celui qui viole une vierge, au point de produire la douleur, doit être contraint à payer de suite une amende, tandis que celui qui séduit une vierge n'aura à payer que lorsqu'il renverra la femme. Celui qui a violé sera lié vis-à-vis de sa victime, tandis que le séducteur pourra s'en défaire quand bon lui semblera (2).

Pour ne pas endosser la responsabilité du naturalisme de certaines expressions contenues dans le passage suivant du Ketuvoth, reproduisons-le textuellement :

« Si quelqu'un épouse une femme et qu'il ne trouve pas chez elle la virginité attendue et qu'elle dise : J'ai été déflorée avant les fiançailles, et ton champ a été inondé, et que celui-ci dise : Il n'en est rien ; c'est avant les fiançailles, et j'ai été induit en erreur.

De l'avis de R. Gamaliel et de R. Eliezer, cette femme est digne de foi.

Mais R. Jehosua, qui est un vieux renard, pense :

---

(1) *Misch.*, IV, Ket. 6.
(2) *Misch.*, III, Ket. 5.

Nous n'avons pas foi dans les paroles de cette femme mais, à moins qu'elle fournisse la preuve du contraire, il y a présomption qu'elle a été violée et qu'elle a trompé cet homme.

Si elle dit : J'ai été blessée par un morceau de bois et que son époux dise : Il n'en est rien tu as été violée par un homme.

De l'avis de R. Gamaliel et R. Eliezer, il faut la croire.

R. Jehosua pense de nouveau : nous ne croyons pas ce qu'elle dit ; mais, à moins qu'elle ne fournisse la preuve du contraire, il y a présomption qu'elle a été violée par un homme.

Si on voit une femme parlant avec quelqu'un, sur une place publique, et qu'on lui demande : quel est cet homme ? si elle répond : c'est un prêtre !

R. Gamaliel et R. Eliezer disent : il faut la croire.

R. Jehosua pense encore : nous n'avons pas foi en ses paroles et, à moins qu'elle ne fournisse la preuve du contraire, il y a présomption qu'elle a été violée par un étranger ou par un bâtard.

Si elle est devenue grosse et qu'on lui demande : des œuvres de qui ? si elle répond par un tel qui est prêtre !

R. Gamaliel et R. Eliezer disent : il faut la croire.

R. Jehosua toujours défiant déclare : Nous

n'avons pas foi en ses paroles et, à moins qu'elle ne fournisse la preuve du contraire, il y a présomption qu'elle est grosse des œuvres d'un étranger ou d'un bâtard (1) ».

L'histoire du roi Hiskie arrangée par les docteurs (2), peut donner une idée du sans-gêne avec lequel ils disposaient des vierges. Ce prince atteint d'une maladie incurable, — très probablement une affection syphilitique, — fait appeler le prophète Isaïe, qui lui dit en guise de consolation :

« Comme tu ne t'es pas occupé du précepte *Croissez et multipliez*, tu mourras dans ce siècle et tu ne vivras pas dans l'autre ! »

— Mais, répond Hiskie, si j'en ai agi ainsi, c'est que j'ai su, par révélation, que j'étais incapable de faire des enfants passables. D'ailleurs, je ne demande pas mieux que de tenter l'épreuve : amène-moi ta fille, peut-être, à cause de mon mérite et du tien, pourrai-je avoir des enfants digne de moi ?

Et l'on s'empressa de jeter cette vierge dans la couche nauséabonde de ce moribond !

Le Talmud (3) enregistre comme des oracles

---

(1) *Misch.*, I., Ket. 6-9.
(2) *Béracoth*, F. 10-a.
(3) *Beracoth*, F. 20-a.

les paillardises de R. Ghidel et de R. Johanan, deux vieux polissons de belle envergure.

Le premier avait coutume d'aller s'asseoir devant les portes du bain et de dire aux femmes :

« Baigne-toi ainsi, baigne-toi ainsi ! » en leur indiquant des poses lubriques.

Quand des rabbins demandaient à ce dégoûtant confrère s'il ne craignait pas les effets du mauvais penchant, Ghidel leur répondait cyniquement :

« Elles ne me font pas plus d'effet que des oies blanches ! »

R. Johanan, le second, qui affectionnait également beaucoup ce genre de spectacle, disait :

« Lorsque les filles d'Israël iront au bain et en reviendront, elles pourront me considérer et avoir des enfants aussi bien faits que moi ! »

Le Talmud (1) proclame l'infériorité de la femme dans l'exercice de l'une des fonctions physiologiques les plus intimes. Aux W.-C., au *lavatory*, comme disent les pudibondes filles d'Albion, l'homme pourra se découvrir de deux palmes par devant et d'une palme par derrière, tandis que la femme n'aura droit qu'à une palme par derrière.

---

(1) *Beracoth*, F. 23-b.

Naturellement, sur ce sujet, les docteurs juifs sont dans leur élément.

Dans une longue discussion sur ce en quoi consiste la nudité, les docteurs veulent bien accorder une supériorité à la femme :

« Une femme qui est assise, disent-ils, peut séparer la *Halla* quoiqu'elle soit nue, car son visage d'en bas sera caché dans la terre, tandis qu'un homme ne pourrait pas se dissimuler ! (1).

D'ailleurs, ces docteurs sont peu tolérants en matière de nudité : une palme de chair découverte d'une femme constitue une nudité, la jambe découverte d'une femme constitue une nudité, la voix d'une femme constitue une nudité, et R. Chechath va même jusqu'à affirmer que les cheveux d'une femme sont une nudité (2).

En recherchant comment le Talmud s'est conduit vis-à-vis de la femme, nous pensons en avoir assez dit maintenant pour édifier le lecteur sur le style et sur la physionomie d'ensemble de ce document, procès-verbal souvent incohérent des séances de controverse, dans lesquelles les

---

(1) *Béracoth*, F. 24. a.
(2) *Bér.*, LF. 24. a.

chefs d'Ecole commentaient la loi et ses sources historiques.

Légendes, cancans, divagations, sophismes, excitations haineuses, préceptes pornographiques, le Talmud a tout enregistré et c'est ce Bottin de la Pornographie qui est devenu le code social et religieux des Juifs de la dispersion !

## Grandes Juives d'autrefois

Déborah, Hulda, Anna, Judith, Salomé. — La femme d'Akiba. — La femme de R. Chanoch. — La favorite de la sultane Baffa, etc., etc.

Dès les temps pré-moïsiaques, nous l'avons dit, l'histoire de la Bible nous montre la femme Israëlite supérieure à la condition sociale qui lui était faite par les coutumes et la législation.

Miriam, une pseudo-sœur de Moïse et Aaron, aurait joué un rôle important durant l'Exode et fut la

. . . . . Vierge de la patrie,
Lui servant à la fois de Muse et d'Egérie !

selon l'expression du poëte juif Alexandre Weill.

Si l'on en croit les récits du Pentateuque, l'attitude de Moïse vis-à-vis de Miriam n'aurait pas toujours été très courtoise ?

Cependant les femmes occupent en ces temps une place importante en Israël, témoin Débora, souvent la première, dans l'ordre des prophètes.

Sous le roi Josias, c'est une initiée laïque, la prophétesse Hulda, qui seule possèdera suffisam-

ment les traditions de la science intégrale et sacrée pour interpréter le texte authentique du livre de Moïse retrouvé par le sacrificateur Hilkija (1). On peut donc dire, qu'à cette époque, l'intelligence du mosaïsme hermétique s'était réfugiée dans un cerveau féminin.

Anna, mère de Samuel ; Judith, cet *ange de l'assassinat* doublé d'une hétaïre ; la mère des Machabées sont des figures marquantes et presque sympathiques dans l'histoire juive.

A l'époque où la Judée agonisante se tord dans les convulsions suprêmes, la nation doit quelques jours de répit à l'influence et aux grandes qualités de la reine Salomé et aux vertus de la reine Marianne, femme du roi Hérode le Grand. La vie de cette dernière princesse, entre un époux féroce et une belle famille jalouse, ne fut qu'un long martyre.

Le Talmud lui-même nous révèle de grandes juives ; par exemple, Beruria, femme de R. Méïr.

Un jour, en revenant de l'école, ses trois enfants tombent dans une mare et s'y noient. Sa première pensée, quand on lui rapporte les cadavres, est pour son mari qui n'est pas à la maison. De peur qu'il apprenne sans préparation

(1) *II Chro.*, XXIV.

l'horrible nouvelle, elle impose silence à sa douleur, elle se compose un visage pour se rendre au-devant de lui. Aussitôt qu'elle l'aperçoit :

— Maître, lui dit-elle, on m'envoyait te trouver pour juger un cas grave. Un homme a reçu jadis en dépôt un trésor d'un prix inestimable et peu à peu ne se le voyant pas réclamer, il était arrivé à le considérer comme lui appartenant en propre. Ne voilà-t-il pas que soudain le vrai propriétaire est venu redemander son trésor, — que doit faire cet homme ?

— Rendre le trésor, répond le Rabbi qui, par hasard, se trouvait être un brave homme de juif, et au même instant, franchissant le seuil de sa demeure, il se trouve en présence des petits cadavres.

— Maître, lui dit sa femme, voilà le trésor que nous avait confié le Créateur et n'as-tu pas décidé toi-même qu'il fallait le rendre sans murmurer !

L'histoire de la femme de R. Akiba est sans contredit l'un des passages les plus délicats de la partie anecdotique du Talmud (1). Fille d'un Shylock, richissime et excessivement avare, cette héroïne était aussi généreuse envers les malheureux que son père était intraitable pour ses créanciers ; — il faut dire à l'honneur des filles

(1) *Nédorim.*, 50, a.

d'Israël que le cas s'est souvent présenté autrefois ! Or, un beau matin, la fille du vieil avare trouva bon de s'embarquer clandestinement pour le conjungo en compagnie du jeune pâtre Akiba.

Le père ayant mal pris cette frasque, qui lui donnait pour gendre un va-nu-pieds, le jeune couple se vit forcé d'aller vivre d'amour et d'eau claire sous une hutte.

Un jour, un mendiant frappe à la porte de la pauvre cabane ; émue du tableau qu'il fait de la détresse des siens, la jeune femme dénoue ses magnifiques tresses et les tranchant d'un seul coup de ciseau, elle les lui jette en lui disant :

« Va vendre cela aux riches ! »

Elle travaille pour subvenir à l'entretien de son mari, entré comme disciple à la célèbre Académie de Pumbédita, et plus tard celui-ci, devenu un illustre rabbin se plaît à répéter qu'il doit tout au courage et au dévouement de sa femme.

Caractère plus tragique cette Miriam, femme de R. Chanoch qui, prisonnière des Musulmans, se précipite dans les flots de la Méditerranée, pour échapper aux caresses d'un amiral Maure. Les flots de la Méditerrannée engloutirent, dans des circonstances analogues, la belle Esther Cohen menacée du déshonneur par le Génois

Andréas Doria, amiral des flottes de Charles-Quint.

Juive également tragique, cette mère de Cologne qui, à l'époque des Croisades, précipite ses cinq fils dans le Rhin pour les préserver des dangers du baptême forcé.

Les légendes juives accommodent à leur façon l'histoire de cette Pucinelle de Blois dont la pruderie attira bien des désagréments à ses coreligionnaires.

L'intendant du seigneur du pays follement épris des charmes de cette juive intraitable, imagina, comme dérivatif à ses peines d'amour, de mettre le nez dans les affaires de la colonie israëlite qui s'en trouva naturellement fort mal.

Probablement, s'ils en avaient eu le choix, les juifs de Blois eussent préféré leur tranquillité à l'honneur de Pucinelle! Mais sans pitié, la dite Pucinelle resta irréductiblement chaste.

L'histoire des deux juives Polonaises faites prisonnières par les Cosaques, en 1648, est à la fois dramatique et originale.

L'hetman Chmilniki s'était adjugé la plus belle :

— Je suis la fille unique du grand rabbin de Pultawa, lui dit celle-ci, et je ne consentirai à abjurer pour devenir ta femme, que si tu couvres pour moi d'or et de pierreries le chemin de l'église!

Très épris, le Kalmouk consent à passer par toutes les fantaisies de sa belle captive : le cortège est réglé selon son désir avec une magnificence inouïe. L'or et les bijoux couvrent littéralement la route. Mais pour se rendre du palais de l'hetman à l'église, il faut traverser un fleuve impétueux : arrivée sur le pont qui relie les deux rives, faisant cabrer le splendide coursier qui la porte, la fiancée se précipite avec sa monture dans l'abîme !

L'autre prisonnière avait été donnée par l'hetman à un de ses officiers, une brute grossière.

— Vois-tu, — dit-elle à son maître, je suis sorcière, je connais tous les secrets qui tuent et qui guérissent. Ainsi, je puis empêcher les effets meurtriers de l'arme que tu tiens en mains, la rendre aussi inoffensive qu'un pistolet de bois !

Crédule comme tous les enfants de la steppe, le cosaque épaule son arme et lâche la détente.

— Merci ! c'est ce que je voulais, s'écrie la Juive en tombant mortellement atteinte.

Autre trait :

Certaine favorite de la sultane Baffa, portant le nom prédestiné d'Esther, a exercé, dans le règne de Mourad III, une influence considérable sur la politique de l'Empire. Les souverains d'Europe ne dédaignaient pas de correspondre avec cette Juive, qui jouait à ses heures le personnage de

Mécène, en faisant accorder des pensions aux savants Musulmans.

Hélas ! ce grand vizir en jupons ne devait pas échapper au sort de tous les favoris du sérail ; un beau jour sa tête tomba sous le cimeterre des Janissaires.

Si Esther Kiera s'est illustrée comme favorite d'une sultane, c'est en déclinant les faveurs d'un sultan que Jephta prit rang parmi les Juives célèbres. Enlevée à ses parents par l'ordre du commandeur des croyants, elle s'étrangla avec le mouchoir qu'on lui avait apporté en signe de la faveur impériale !

Benvenida, Juive espagnole avait acquis, elle aussi, une certaine influence dans les coulisses du gouvernement Toscan, sous le règne de Cosme de Médicis, elle en fit un noble usage pour détourner les foudres de Charles-Quint de dessus la tête de ses coreligionnaires d'Italie.

Personnalité moins romanesque mais plus considérable, cette veuve d'un richissime Israélite portugais, Francesco Mendès, qui déploya tant de talent et d'activité pour conduire les affaires internationales de la première maison de banque de l'époque. Ses vastes opérations financières qui mettaient cette maîtresse femme en relations avec tous les souverains d'Europe et même d'Orient, lui permirent de rendre d'immenses services à

ses coreligionnaires dont elle fut l'une des grandes bienfaitrices.

Le panthéon féminin d'Israël contient nombre d'autres figures intéressantes : Les sonnets d'un bas-bleu Juif firent même pendant quelque temps les délices du public lettré de Venise. Originaire d'Amsterdam, cette muse avait nom Sarah Copia. Après avoir fait en sonnets la critique de *l'Esther* du poëte Ansaldo Ceba, elle brûla quelque temps pour ce dernier d'une flamme assez vive.

Cette passion, d'ailleurs platonique, attira néanmoins sur Sarah l'attention de l'autorité, à la suite de dénonciations parties du Ghetto ou les rimes amoureuses de Sarah en l'honneur d'un chrétien scandalisaient fort ses coreligionnaires. N'est-ce pas là une constante tradition chez les Juifs de dénoncer aux autorités des Goym (1) ceux des leurs qui se mettent en insurrection ouverte contre les décisions de l'administration occulte de la communauté ?

Sarah ne fut pas prise à court et elle confondit ses accusateurs par des sonnets forts spirituels.

---

(1) Terme par lequel les Juifs désignent les animaux et les non Juifs.

## La Juive de nos jours en pays Orientaux

En Algérie. — Le mariage et le divorce de la belle Sarah. — Israël dans l'empire des Tsars. — Les Juifs talmudistes. — La « Mikwa ». — Mariages Juifs.

De nos jours, partout où il n'a pas été radicalement entravé par les lois et les coutumes locales des pays de la dispersion, le Judaïsme devait continuer à se conduire vis-à-vis de la femme comme aux temps des docteurs de la Guemarâ de Babylone.

Dans les pays Orientaux, la physionomie extérieure de la famille Juive n'a pour ainsi dire pas changé depuis Mahomet (1). Le contact avec la

(1) Il existe au Sud de nos possessions africaines une tribu Juive restée groupée et nomade qui possède de bien curieux usages. C'est la tribu des Ouled-Naïls. Dès qu'une jeune fille pauvre est devenue nubile, munie du consentement de ses parents, elle gagne la ville la plus voisine du campement; elle s'y installe et se consacre à la prostitution pendant deux ou plusieurs années, suivant la rapidité de ses bénéfices, vivant de privations pour augmenter ses éco-

civilisation musulmane ne pouvait contribuer à modifier les habitudes des Juifs : leurs coutumes et celles des races soumises à la loi du Coran avaient entre elles de grands liens d'analogie, et, sans la répulsion instinctive que l'Arabe professe pour le Juif, la force des affinités techniques aurait dû amener leur fusion avec les sociétés Arabes.

A Oran, qui n'est pas ville française, sans doute, pour les Juifs, les rabbins unissent chaque semaine une foule d'Hébreux, avec une ardeur qui n'a certainement d'égale que celle des conjoints et cela sans le plus petit papier d'état-civil.

Ecoutez l'histoire véridique de Sarah la brune, d'Isaac, le méchant youtre qui bat les femmes, du séduisant Arabe et du rabbin de la synagogue de la rue Ratisbonne.

A la fontaine, Isaac avait trouvé Sarah et l'ayant trouvée belle, le lui dit.

Or, Isaac était jeune mais laid.

---

nomies. Dès qu'elle s'estime assez riche, elle s'empresse de regagner sa tribu qui lui fait fête, et où elle épouse bientôt, grâce à la dot qu'elle rapporte, le fiancé qu'elle avait laissé au départ et qui a fidèlement attendu son retour (*Juifs et Opportunistes*, par Georges Corneilhan). Voir également sur les Ouled-Nails les voyages du prince Lubomirski.

Cependant il avait de l'or, et cela tenta Sarah :

Alors, la voyant presque décidée, Isaac lui dit :

— Il ne faut pas donner le gain de huit journées, à l'homme qui représente le gouvernement des goym de France ; cela ne serait pas agréable au Seigneur.

Et tous deux se rendirent le lendemain près la promenade de l'Etang où, sous les frondaisons à peine écloses — car on était en avril — le rabbin les unit more judaïco.

Dans les cimes élevées, des colombes roucoulaient, tandis que le rabbin, suivant le rite ordinaire en la circonstance, présentait aux amoureux un foulard cascher dont les extrémités étaient nouées.

Isaac saisit le nœud de droite, Sarah celui de gauche par trois fois le rabbin invoqua l'Eternel et reçut pour sa peine le gain de quatre jours de labeur.

L'idylle dura quinze jours, au bout desquels Isaac se décida subitement à tambouriner sa femme, tel un garde-champêtre qui va lire un arrêté de Mossieu le Mare.

Aussi, quand l'époux partit en rechignant faire une année de service militaire, l'épouse se hâta de trahir le plus rapidement possible tous ses devoirs avec un jeune et fier Arabe dont l'œil

d'antilope mouillée l'avait séduite depuis plusieurs lunes.

L'année durant, ils s'aimèrent, et, naturellement, quand le méchant Isaac revint, la brune Sarah lui donna à entendre qu'elle avait dénoué depuis longtemps le nœud du foulard cascher qui les unissait, more judaïco. Mais cela ne fit point l'affaire d'Isaac.

— Par les dents d'Ezéchiel ! Madame, fit-il, puisque vous voulez le divorce, eh bien ! vous l'aurez.

Cinq jours après, Sarah comparaissait devant la communauté israélite assemblée à la synagogue de la rue de Ratisbonne.

Dans sa stalle, Isaac, la tête entre les mains, songeait à la belle matinée d'avril où, dans les cîmes, des colombes se pamaient bec ouvert, œil mi-clos, et aussi aux jours heureux où il faisait si bien résonner, sous ses poings nerveux, le dos blanc de sa bien-aimée.

Avec tout le cérémonial du «ghêt», le rabbin descendit de son siège et posa à la coupable la question suivante :

— Pourquoi, Sarah, avez-vous quitté votre mari Isaac pour vivre avec un Arabe ?

Alors, au milieu d'un silence qui aurait permis d'entendre un Juif voler, la voix cristalline de l'infidèle s'éleva dans la nef sonore :

— Parce que les Arabes valent mieux que les Juifs !

En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, la sentence de l'anathème fut lancée sur la malheureuse et, pendant que le vieux Juif Sebban, son oncle, lui crachait à la face les mots de malédiction et d'épouvante Racca ! Racca ! Racca ! les vieilles Juives, derrière le grillage de leur tribune, se couvrirent la tête en signe de deuil.

Mais à la porte du temple, ce fut complet.

A peine la brune Sémite avait-elle franchi le porche qu'elle fut saisie par ses coreligionnaires accourues de toutes parts. Des centaines de mains crochues s'abattirent sur elle, lacérant ses effets et la rouant de coups.

Cinq minutes après, nue comme Vénus sortant de l'onde, Sarah apparut à la foule, en pleine rue d'Oran.

Voyant quelle responsabilité il allait encourir après pareil scandale, le rabbin officiant de la synagogue de la rue Ratisbonne a essayé de donner le change à la justice en déposant une plainte contre le Juif Sebban, son complice en l'affaire.

Sebban, dont le casier judiciaire était déjà noirci par sept condamnations, a été de nouveau condamné, le 6 novembre 1894, à huit jours de prison.

En Russie, le gouvernement se refusant a tenter la dangereuse expérience de l'assimilation par la naturalisation, les Juifs restent parqués dans certaines régions avec une organisation municipale séparée de celle des Chrétiens. Administrés par leur Kahals, les Juifs de l'empire Moscovite n'ont pas été obligés de modifier extérieurement leurs usages, comme nos Israélites de l'Europe Occidentale, auxquels nous avons eu la naïveté d'offrir ce déguisement de la nationalité à la faveur duquel ils devaient tout envahir. — Qu'on ne s'y trompe pas, la prétendue assimilation des Juifs occidentaux n'est qu'une comédie jouée par des cabotins de talent devant un immense parterre d'imbéciles et de complices. Les Tsars, à l'abri de bien des suggestions dissolvantes du régime parlementaire, n'ont jamais voulu se prêter à cette facétie dangereuse et laissent les Juifs Russes continuer à vivre sous le régime plus ou moins mitigé du lazaret, qui leur permet déjà de faire un mal énorme aux populations. — Où en serait donc la Russie, avec ses deux ou trois millions de prolétaires Juifs, si ses souverains n'avaient pas eu l'énergie de circonscrire les ravages de cette lèpre sociale ?

Séparées de la société Russe, ne relevant socialement que des autorités Kahaliennes et Rabbiniques, les Juifs Russes ne se sont pas vu forcés de

modifier sensiblement leurs coutumes extérieures : Voyons comment le Kahal des pays Slaves traite la femme Juive.

Après les couches et les époques de menstruation, la loi de Moïse imposait aux femmes une offrande au temple et un simple bain. Les Juifs talmudistes (1) ont renchéri sur cette prescription pour arriver à l'institution de la *Mikwa*, qui fonctionne sous l'œil vigilant des Kahals.

Le bassin de la *Mikwa*, qui sert à accomplir les purifications des femmes Juives, se trouve presque toujours dans une cave. Avant le bain, la Juive passe préalablement par les mains d'une matrone, qui lui peigne avec soin les cheveux, qui lui rogne les ongles des mains et des pieds, souvent jusqu'au sang ; qui lui enlève la croûte de sang caillé qu'elle pourrait avoir sur le corps, parce que le moindre empêchement au contact de l'eau, sur un point quelconque de l'épiderme, rend l'opération nulle. Ces préparatifs terminés, la patiente descend les marches de la Mikwa, puis, après avoir troublé son eau selon l'usage, elle se plonge dans le bassin de façon à ce qu'aucun bout de sa chevelure puisse émerger ; et elle reste dans cette situation jusqu'à ce que la surveillante la proclame « Kochère ! » (*pure*). Les

(1) *Touv-Orah-Haïm*, IV, 183-208.

rites exigent trois plongeons consécutifs ; de plus, avant de céder la place à une autre victime, chaque femme doit se rincer la bouche avec l'eau du bain ?

Pendant la même soirée, des centaines de femmes passent par le bassin de la Mikwa, dont l'eau n'est parfois renouvelée que tous les mois.

C'est un spectacle lamentable de voir ces malheureuses Juives nues, les cheveux épars, les ongles saignants, attendre en grelottant le moment de se plonger dans l'eau puante de la Mikwa.

« Pauvres femmes juives ! — s'écrie Brafman (1), il n'est pas étonnant que votre jeunesse soit aussi courte et se ternisse si vite, lorsque vous devez vous soumettre chaque mois à de semblables tortures ; il n'est pas étonnant que vous n'ayez pas le goût de la propreté, lorsqu'au nom de votre religion on vous oblige à vous plonger dans un liquide puant avec lequel vous devez ensuite vous rincer la bouche ! »

Les kahals afferment les bassins de mikwa à

---

(1) *Livre du Kahal*, cap. XVI, p. 91. — Les Juifs ont réussi à rendre introuvable ce livre célèbre qui contient des documents, très compromettants et des révélations excessivement curieuses sur leur organisation occulte. M. K. de Wolsky s'est servi du livre du Kahal pour son remarquable ouvrage sur la *Russie Juive*.

des baigneurs, par l'entremise desquels leur pouvoir despotique arrive à atteindre les relations les plus intimes des époux.

Les mariages entre juifs, écrit le même Brafman, se font par l'entremise du *Chadhan* dont l'industrie tient peu de compte du principe sacré de la liberté humaine et n'a pas précisément en vue le bonheur des malheureuses jeunes filles juives.

Brafman, en divulgant certaines particularités de la vie intime de ses coreligionnaires a dépeint les pensées qui assiègent l'esprit des juives durant la célébration d'un mariage :

« Pendant cette cérémonie, dans la mémoire de toutes les juives, reparaissent les jours passés de leur liberté, de leurs espérances qui brillaient dans leur avenir avant le mariage, et le long fil des jours sombres, désespérants qu'elles ont souffert sous le joug insupportable de leur mariage.

— Et moi aussi, j'étais promise, pense une Esther, jeune encore par son âge mais vieille de figure, mes parents me faisaient des promesses éblouissantes sur l'avenir dans le mariage, — mes espérances étaient brillantes et roses. Comment se sont-elles réalisées? Je n'ai pas encore vingt-cinq ans et j'ai déjà l'apparence d'une

vieille femme. Je succombe sous le poids pénible de mon existence sans espoir (1).

Dans sa curieuse monographie de la vie juive en Alsace, M. Léon Cahun s'est bien gardé de reproduire certaines scènes instructives au point de vue de la condition sociale de la Juive Alsacienne.

Dans ces régions, le sort des femmes ne s'est pas aussi sensiblement amélioré que pourraient le faire supposer certains tableaux, dans lesquels on a soigneusement omis toute couleur locale de nature à offusquer l'œil des non-juifs.

Ecoutez cependant un autre juif, de Cerfbeer parler de l'existence qu'avait autrefois la femme en Israël :

« La femme juive, écrit-il (2), a plus gagné que son époux aux bienfaits que les progrès de la civilisation et de la liberté ont amené. En butte au dehors à toutes les tyrannies du despotisme et de l'ignorance, le juif rentré chez lui devenait à son tour maître et tyran, la femme n'était qu'une esclave partout et toujours et c'est sur elle que retombaient les effets d'une humeur souvent contrainte. Elle n'était pas pour son mari, selon les exigences et l'instinct de la loi naturelle, la mère

(1) *Livre du Kahal*, X, p. 47.
(2) *Les Juifs*, p. 49.

de ses enfants ; c'était tout simplement l'instrument de ses plaisirs, un souffre-douleur incessamment destiné à apaiser les peines et les chagrins de la misère et de la persécution ! »

Antérieurement à 1889, la femme ne comptait pour rien dans l'état social des juifs, ni sa naissance ni son décès ne faisaient, comme pour l'homme, l'objet d'une mention sur les registres des communautés : en règle générale, on ne donnait aux jeunes filles ni instruction profane, ni instruction religieuse, et les juives occidentales n'ont dû de rentrer en apparence dans le droit commun qu'à certaines considérations d'intérêt, qui commandaient à la Juiverie européenne d'atténuer ses usages par trop orientaux.

Patriciens de leur race, certains juifs Portugais, en ce qui concerne le sort de la femme comme sous d'autres rapports, n'ont pas attendu à y être contraints pour se civiliser et ces Israëlites, aujourd'hui, émancipés des tares qui pèsent sur le reste de la juiverie, partagent le mépris des autres Européens pour le *Youtre* Allemand, c'est-à-dire pour le Juif resté oriental sous les dehors de la civilisation occidentale.

# LIVRE DEUXIÈME

# LES

# JUIVES CONTEMPORAINES

---

On nous rendra cette justice, nous avons voulu mettre en relief les grandes figures féminines d'Israël avant de tracer le portrait et la monographie de la *Juive contemporaine* dans chaque classe de la société française.

Cette étude nous allons la diviser en cinq parties :

Le proxénétisme Juif. Les prostituées Juives. Les espionnes.

La Juive dans le commerce.

La Juive brasseuse d'affaires commerciales et politiques.

Les baronnes et les comtesses de Ghetto.

Les cabotines.

---

# LES

# PROSTITUÉES JUIVES

L'assimilation apparente des Juifs aux mœurs occidentales devait avoir pour conséquence directe, d'introduire dans notre organisme social un élément nouveau d'une force destructive et corruptive insoupçonnée : La Juive.

Imprégnée jusqu'aux moëlles de la morale monstrueuse du Talmud, la Juive ne pouvait manquer de contaminer la société Européenne toute entière dans laquelle elle allait prendre rang.

Son éducateur, longtemps son geôlier, toujours son maître redouté, le Talmud lui a enseigné que :

« Celui qui couche avec sa mère en rêve peut espérer la prudence ; car il est dit : Tu appelleras la prudence ta mère ! »

« Celui qui couche avec une fille fiancée peut espérer faire des progrès dans la loi ; car il est dit : Moïse nous a commandé la loi fiancée de Jacob !

Et encore :

« Celui qui couche avec sa sœur en songe peut espérer la sagesse ; car il est dit : Dis à la sagesse, tu es ma sœur.

« Celui qui couche avec la femme d'un autre en songe peut être sûr qu'il sera un des fils du monde à venir car le jardin Eden est comparé à la femme d'autrui ! (1)

Nous passons sous silence d'autres maximes tellement immondes, tellement contre nature que la plume se refuse à les retracer.

Dans ces conditions c'est en vain que la femme Juive pendant des siècles se sera rendu chez le Rabbin pour se plaindre des pratiques infâmes de son mari :

« Ma fille je ne puis vous venir en aide, lui a répondu chaque fois le Rabbin, la loi vous a sacrifiée ! »

Tels sont les principes qui ont bercé l'enfance des Juives.

---

(1) *Berac.*, F. 57 a.

# LES JUIVES

## DANS LA PROSTITUTION ET L'ESPIONNAGE

---

Les maisons de passe. — Matrone officielle. — Danses orientales. — Curieux travail des réfugiés russes de Paris. -- La traite des blanches. — Filles publiques proxénètes et voleuses. — La Païva et la Kaulla.

L'une des principales causes du développement pris par les passions libidineuses en France, et surtout à Paris réside dans ces foyers d'infection de plus en plus nombreux qui s'appellent les *maisons de passe.*

C'est vers cette branche spéciale de la prostitution que la Juive a dirigé une activité qui ne le cède en rien à l'activité financière de son seigneur et maître. En règle pour ainsi dire générale, toutes les maisons savantes de cette nature sont dirigées par des matrones Juives. Ce sont d'ailleurs des femmes entendues, qui soignent tout particulièrement l'éducation de leur personnel.

Il existait dans le temps, non loin de la rue La Fayette, un établissement de ce genre dirigé avec la plus haute compétence par une Juive pur sang, Madame L... Il fallait être présenté dans la maison par un affilié et chose curieuse, c'était toujours quelque camarade israélite qui rendait ce service aux étudiants du quartier latin.

Malgré qu'elle eut une clientèle beaucoup plus sérieuse, Madame L... témoignait en effet une bienveillance toute spéciale à la jeunesse des écoles, notamment aux carabins, devant lesquels aux heures d'accalmie, elle ne dédaignait pas, de discourir sur la philosophie de son art, en dévoilant même ses petits secrets, et comment elle s'y prenait pour recruter son personnel féminin dans les bals publics.

L'établissement devait du reste en partie sa renommée à des pensionnaires extraordinairement jeunes, à des échappées d'ateliers, et même de l'école, qui venaient à la dérobée y gagner une pièce d'or, pour satisfaire leurs goûts de coquetterie.

Malheureusement un des étages de l'établissement était disposé de façon à permettre des indiscrétions tarifées ; pour employer l'expression technique : la maison était voyante !

Certain personnage haut placé, client fidèle de

l'endroit ayant eu vent de cette particularité gênante, obligea un beau matin la police à faire enfin son devoir en envoyant Mme L... « à la campagne » euphémisme charmant qui sert à désigner en argot policier Saint-Lazare.

C'était la première fois qu'un « assidu » de la maison portait plainte contre cette matrone si distiguée, dont la préoccupation avait toujours été cependant, de satisfaire les moindres goûts de son honorable clientèle.

Remarquez maintenant que le fait signalé plus haut est à peu près unique dans les annales des maisons de passe juives à Paris, pour cette bonne raison, qu'en général, les proxénètes juives ont presque toujours dans leur famille un membre influent près le gouvernement ou même un fonctionnaire public, avec qui elles partagent une partie des bénéfices.

Ne croyez pas à de l'exagération de notre part, es exemples abondent. Lors du percement de la rue Réaumur, un vieil immeuble non loin de la rue d'Aboukir était menacé de disparaître sous la pioche des démolisseurs. Tout à coup arrive à l'Hôtel-de-Ville un édile haletant et franc-maçon : — Malheureux ! Qu'allez-vous faire ! — gémissait-il en grimpant quatre à quatre les escaliers.

On s'enquit du désespoir de cet homme si affligé et l'on apprit que l'immeuble donné en

proie aux démolisseurs, abritait la sœur d'un juif, ancien préfet du Midi, laquelle sœur exerçait l'honorable profession de tenancière de maison publique spéciale.

En hâte, des notabilités vinrent trouver la dame et s'excuser auprès d'elle : Certainement on se ferait un scrupule de lui causer le moindre dommage !

Il y avait eu erreur, erreur des plus graves et on lui promit de faire poser des arc-boutants de sûreté le long de son mur dès que la maison voisine serait jetée bas.

Les notabilités causèrent respectueusement et écoutèrent plus respectueusement encore quand la sœur de l'ancien préfet juif leur expliqua que ce n'était pas dans son seul intérêt si elle avait réclamé : — Pensez donc, Messieurs, ç'aurait été mettre le désarroi dans les vieilles habitudes de ma clientèle, rien que des gens honorables, occupant dans la magistrature ou dans le gouvernement de hautes situations, et, elle prononça certains noms illustres, devant lesquels ses visiteurs se prosternèrent avec des mines pâmées de Musulmans apercevant le tombeau du Prophète.

Quand on est présenté par un ami chez Mme X..., l'excellente femme vous fait voir avec orgueil le boudoir affectionné par M. W. L... ou B..., et elle ajoute la voix pleine d'indulgence

maternelle : — Que voulez-vous, ces messieurs ont si peu de distractions.

Est-il besoin de dire aussi que la dite maison hospitalise, comme toutes ses pareilles également, les femmes mariées en mal de note de couturier, ou ayant du vague à l'âme.

Naturellement, les secrets et les pratiques de l'alcôve juive ont trouvé certains journaux complaisants dans la grande presse parisienne pour leur faire une réclame constante et le Tout-Paris qui, selon l'expression pittoresque de M. Paul de Cassagnac, retourne à la barbarie à force de civilisation, se vautre chaque matin dans une littérature qui laisse entrevoir à la femme mariée tout un horizon d'excitations savantes, lui répétant sur tous les tons . « Trompez votre mari, parce qu'il vous respecte trop, et, élancez-vous avec l'amant vers la sphère des joies inconnues ! »

Dans le prolétariat juif, l'enfance elle-même est dressée de bonne heure à connaître tous les vices, et à en tirer profit.

Aux juifs chassés de Russie, qui, à Paris, se sont réfugiés dans les ruelles immondes du quartier Saint-Gervais, le seul travail qui a semblé leur convenir de suite a été la fabrication et

la vente de cartes transparentes et d'objets obscènes.

Un mois après l'arrivée de ces braves gens, il y avait rue des Juifs et dans les environs deux ateliers fonctionnant, avec un entrain endiablé, pour cette industrie singulière.

Autour d'une longue table où s'alignaient des petits pots de colle. les antiques et les jeunes s'entraînaient à qui mieux mieux à ce travail spécial. Les patriarches aux yeux fatigués se contentaient de découper les cartes achetées toutes imprimées par rouleaux en Belgique, les enluminures étaient confiées au pinceau délicat des adolescentes et les petiots collaient la feuille transparente sur l'image, avec une minutie de vieux praticiens.

L'importation, en France, de la fameuse danse du ventre qui n'a du reste aucun rapport avec les danses des bayadères de l'Inde, est encore à l'actif de la Juive. Sur les vingt danseuses orientales qui s'exhibèrent à l'Exposition universelle, la statistique a démontré qu'il y en avait dix-huit de race juive, et les barnums eux-mêmes étaient Hébreux.

L'exposition terminée, une fille Lalys, juive de la tribu des Ouled-Naïls, établit en plein Paris une maison de prostitution ou des cours de danse

du ventre étaient donnés concurremment à d'autres cours encore plus suggestifs.

L'*Eclair*, du 20 août 1891, nous apprend comment l'officine s'ouvrait, et de quelle façon subite on dut la fermer.

« Depuis l'exposition universelle, — raconte ce journal, — les danses orientales et en particulier la danse du ventre ont acquis chez nous une certaine renommée. Pourtant il n'est venu jusqu'ici à l'idée d'aucun maître de danse de mentionner cette dernière expression de la chorégraphie sur son programme de cours.

« Une jeune et charmante dame, qui se fait appeler « Lalys d'Alger », osa la première, il y a quelques semaines, ouvrir un cours de danses orientales. La chose parut si originale que les élèves de l'un et l'autre sexe affluèrent au petit hôtel du n° 12 de la rue de Balzac, où Mme Lalys d'Alger donnait ses leçons.

« Parmi ceux ou celles qui vinrent pour s'inscrire, bien peu demeurèrent lorsqu'ils eurent appris à quelles conditions onéreuses pour la bourse des uns et la vertu des autres, on les initierait à la danse des harems. Quelques vieux messieurs très décorés, de jeunes personnes sans préjugés occidentaux formèrent bientôt l'unique clientèle de Lalys d'Alger.

« Malheureusement pour nos odalisques et leurs

pachas, M. Lefebvre, commissaire de police du quartier du Roule, voulut voir lui aussi un cours de danses orientales. Quoique ou parce que magistrat, il eut le mauvais goût de ne pas même se faire annoncer et de pénétrer, hier, inopinément dans le petit hôtel de la rue de Balzac. La danse dont il fût témoin n'eut pas l'heur de lui plaire, et, peu sensible aux grâces des odalisques de Lalys d'Alger, parmi lesquelles se trouvait une jeune personne de dix-sept ans, il les envoya au Dépôt ».

Dans toutes les formes de la prostitution, comme ailleurs du reste, vous trouvez toujours la Juive. Du moment qu'il y avait beaucoup d'argent à gagner, le commerce de chair humaine ne pouvait lui échapper. Ce sont des israëlites qui fournissent le personnel des maisons mal famées de toute l'Europe et ceci est prouvé encore par les statistiques judiciaires. Sur vingt misérables arrêtés pour s'être livrés à la *traite des blanches*, dix-neuf sont d'origine sémitique.

Vers la fin de 1892, une quarantaine d'hébreux mâles et femelles étaient condamnés pour ce crime à Lemberg (Autriche) et les débats de cette scandaleuse affaire révélèrent des détails aussi stupéfiants qu'abominables.

Depuis dix ans au moins les autorités de tous

les pays constataient des disparitions subites et inexplicables de jeunes filles dont jamais on entendait plus parler. Ces disparitions étaient constatées en Autriche, en Galicie, en Suisse, en Angleterre et en France.

Enfin, à force de patientes recherches, la police autrichienne, talonnée par les plaintes des familles des disparues, et par les réclamations des antisémites, parvint à coffrer la bande dont nous parlons plus haut et qui opérait sous le titre de « *Maison Jacob Itzig et Cie* et *Maison Unvar Goldenstein et Cie.* »

A l'audience, Moïse Schafferstein, un des directeurs, protesta avec fureur contre cette atteinte portée à la liberté, de ce qu'il appelait son commerce :

« Je ne vois rien de mal dans le commerce des femmes, dit-il en propres termes ! C'est un commerce comme un autre, comme celui des fruits et des habits. S'il y a quelquefois un peu plus de *rebbach* (bénéfice), il y a aussi un peu plus de risques. »

Il fut alors établi que l'association étendait ses ramifications dans le monde entier et on découvrit que les maisons destinataires de cette marchandise humaine dont le siège se trouvait à Constantinople, à Alexandrie, à Port-Saïd, à Bombay, à Calcutta, ainsi qu'en Chine et au Japon, étaient toutes tenues par des Juives. Le recrute-

ment qui se faisait principalement à Paris, Marseille, Nantes et Bordeaux était fait également par des matrones israëlites. Les victimes, en général étaient de pauvres filles de toutes les professions que l'on engageaient comme femmes de chambre ou cuisinières, dames de compagnie, gouvernantes ou institutrices. On les faisait d'abord passer par Vienne, mais dès qu'elles avaient quitté l'Autriche, on les formaient en caravanes, et en route pour l'Orient, l'Asie ou l'Amérique du Sud.

L'énorme correspondance saisie chez ces immondes individus, et qui était écrite en patois hébréo-germain, fut des plus curieuses à déchiffrer. Pou dépister les indiscrets, entre les mains desquels les lettres auraient pu tomber, on se servait de termes convenus. Ainsi le mot *caisse* de cuillers d'*argent*, d'*étain* ou d'*or*, servait à désigner la beauté plus ou moins parfaite des sujets envoyés.

Arrivées à destination, si les prisonnières se rebellaient, le cachot et les mauvais traitements avaient vite fait de vaincre leur résistance. Plusieurs de ces infortunées préférèrent se suicider ou se laissèrent mourir de faim, plutôt que de subir l'affreux sort qui les attendait.

Lisez maintenant ces échantillons des lettres lues à l'audience du tribunal de Lemberg :

22 octobre 1892.

Cher ami Joseph,

« Envoyez de suite deux caisses, mais point *casher*. (Ce qui signifiait : envoyez deux jeunes filles, mais deux chrétiennes, deux non Juives.) Encore une fois, je vous le dis, que la marchandise ne soit pas *cnsher*. Signé : J. G. »

« Envoyez-moi immédiatement une caisse de marchandise et deux à Moschulim. Mais n'oubliez pas que je ne veux pas de marchandise *casher*. »

6 novembre.

Cher monsieur Joseph,

« La marchandise que vous m'avez envoyée dernièrement était de la cochonnerie. Il nous en faut d'autre. Je vous prie de ne m'envoyer que de bonne marchandise. Si la marchandise livrée est de bonne qualité, vous recevrez en plus 10 livres (à peu près 250 francs). »

14 novembre.

Bien cher ami,

« Moisie Mordsche se plaint que vous lui avez envoyé deux *Szmates* (deux laides filles). Je vous avertis que si la marchandise n'est pas de première qualité, il faudra la vendre à Galata pour 20 livres (environ 500 fr.) Envoyez-moi, sitôt que possible, deux caisses, mais point *casher*.

« Attention aussi que ce soit de première qualité. »

En avril 1896, la consternation régna de nouveau parmi les colonies israëlites de France et d'Autriche.

A Vienne, une Juive Rosa Langer, et son père Maschmouli Langer furent également arrêtés pour des faits semblables.

Cette aimable jeune fille, aidée par son père, dirigeait à Vienne une agence de recrutement féminin pour toutes les maisons de tolérance de Roumanie, de Serbie et de Turquie.

Deux commis-voyageurs de la maison, les sieurs Isidore Bicktaden et Jacob Rosenkrauz dit Friedberg, furent incarcérés en même temps. Ces deux derniers faisaient leur recrutement de chair humaine principalement en France. Leur façon d'opérer était des plus simples :

Aussitôt que Isidore et Jacob avaient découvert des jolies filles pauvres ou à la recherche d'un emploi, ils les enjolaient en leur promettant des places merveilleuses et même le mariage, mais c'était toujours à Vienne que se trouvaient l'emploi en question, ou les parents du fiancé.

Quand les malheureuses étaient arrivées à la maison, Rosa les prenaient par la douceur, leur dépeignait en termes enchanteurs la vie facile

bui les attendait et leur traçait un tableau lugubre de la misère qu'elles endureraient certainement en cas de refus de leur part. Elles les comblaient de soins et de cadeaux pendant plusieurs jours, les enivraient, et, un beau matin les remettaient aux soins d'une entremetteuse qui les escortait jusqu'à destination.

A celles qui refusaient les propositions de la dame, on faisait semblant de se rendre à leurs désirs :

— C'est bien — déclarait alors les Langer — on va alors vous trouver une place de domestique puisque vous préférez travailler. Et on leur donnaient l'adresse d'une maison publique de Roumanie ou de Serbie, ou les malheureuses parfois, croyant trouver une bonne place, se rendaient à leurs frais.

En descendant du train, les pauvres filles trouvaient une vieille Juive d'allures respectables, qui les conduisaient dans un lupanar Juif, ou on les gardaient soigneusement, jusqu'au moment ou, flétries à tout jamais, les infortunées comprenaient que l'espoir d'échapper à la prostitution était désormais illusoire pour elles.

Au moment ou la police mit la main sur l'épaule de Rosa Langer, l'aimable personne venait de recevoir une dépêche ainsi conçue :

*Marchandises saisies à Varsovie ;*
*attention, demande appui.*
BAUMWOLLE.

Voilà le rôle de la Juive dans la prooxénétisme, suivons-là sur un autre terrain.

Si on passe des bas-fonds de la prostitution aux corruptions élégantes et raffinées de la haute galanterie, on trouve encore la Juive, en général dans ce milieu, elle est doublée d'une espionne.

Dans *La France Juive*, ce livre impérissable, Edouard Drumont nous donne un portrait magistral de cette Païva, qui, sous le second Empire, joua un rôle considérable dans la politique de l'époque.

« Prenez — dit-il — Mme de Païva ; elle naît dans une famille de Juifs polonais, les Lachmann, elle épouse un pauvre petit tailleur de Moscou et l'abandonne pour venir à pied à Paris chercher aventure. Elle connaît sur le pavé parisien toutes les extrémités de la misère, toutes les horreurs de l'amour vénal ; épuisée, elle tombe un jour d'inanition dans les Champs-Elysées, et se jure à elle-même que ce sera là que s'élèvera son hôtel, lorsque le sort, dans lequel elle a foi, l'aura enfin favorisée.

Elle épouse de la main gauche un pianiste Juif,

le célèbre Herz, qui la présente aux Tuilleries comme sa femme légitime ; on l'éconduit, elle se promet de se venger.

Herz, ruiné et chassé par elle, s'enfuit en Amérique ; elle épouse alors, cette fois régulièrement, le marquis de Païva qui se brûle la cervelle peu après. Maîtresse du comte Henkel, elle manie l'or à pleines mains ; elle reçoit les hommes politiques, les écrivains, les artistes d'un certain ordre dans cette demeure féerique des Champs-Elysées, dont les splendeurs n'ont d'égales que celles de la terre seigneuriale de Pontchartrain. Avec l'intelligence de sa race, que doublent le ressentiment et la haine, elle organise quelque temps avant la guerre, l'espionnage prussien contre nous, ce qui lui rendent faciles ses relations avec beaucoup de célébrités politiques qui venaient raconter là nos affaires en dînant. Elle a préparé la ruine de l'Empire, elle s'élève tandis qu'il s'effondre ; la voilà comtesse Henkel de Donnesmarck, achetant les diamants de cette impératrice qui l'a repoussée, faisant reconstruire au fond de la Silésie, par Lefuel, l'architecte des palais impériaux, ce château des Tuileries dont elle a été expulsée.

Artiste jusqu'au bout des ongles, cette fille de paysans a l'instinct de toutes les élégances, l'intuition de l'art en ce qu'il a de plus raffiné. Ron-

gée par la névrose, elle ne goûte point un moment de repos au milieu de tous ces enchantements ; elle est obsédée par l'idée qu'on veut l'assassiner pour lui voler ses diamants ; elle interdit sous peine de renvoi immédiat qu'aucun jardinier se trouve dans son parc lorsqu'elle s'y promène. Cette femme qui a eu faim, et qui a appartenu à tous, est plus despote, plus sévère qu'une archiduchesse, elle fait régner dans l'immense personnel de sa domesticité la discipline la plus rigoureuse ; elle chasse un jour un malheureux maître d'hôtel qui s'est permis de sourire en entendant un mot spirituel à table. Puis elle meurt à cinquante-six ans dans ses Tuileries de Silésie, d'une congestion au cerveau ».

Et cependant ce comte Henkel n'était pas précisément le bon pigeon imbécile que la dernière des cocottes plume en un tour de main, c'était au contraire le type du féodal autoritaire et du diplomate soldat dans toute l'acception du mot. Au bout d'un an elle le dompta, prit en mains propres la direction de toutes ses affaires privées et politiques, exploita ses domaines avec une habileté de régisseur émérite et créa une exploitation minière qui a été évaluée à plus d'une *centaine de millions de marcs*.

Henkel lui permit d'assouvir sa haine féroce contre la France et c'est pour cela qu'elle l'épou-

sa surtout, car elle avait refusé avant lui deux pairs d'Angleterre, dont l'un l'aurait faite duchesse du Royaume-Uni.

Prenez maintenant Lucy de Kaulla, cette Juive Allemande, dont la justice commença à s'inquiéter au moment de la guerre de 1870.

Elle avait été mariée celle-là très légitimement à l'étranger. Six ou huit mois après la voilà à Paris, ayant laissé ménage et mari pour se lancer dans la noce à outrance. Pendant quelques années elle eut un certain succès, mais les oiseaux qu'elle attirait aux feux de ses regards ne restaient guère à la cage. Sous le vernis de ses gentillesses apparaissait de suite la fille d'Israël âpre au gain, et, rien ne décourage les galants les plus brûlants, que la vision trop réaliste de la forte note à payer.

Bientôt elle sent que sa renommée diminue et qu'elle va prendre place parmi les demi-tarifées. Elle réalise ses économies, vend son petit hôtel et part en Russie ou elle fonde aussitôt un magasin de mode.

Comme bien on le suppose, ce n'était pas par le seul travail que la Kaulla espérait désarmer la guigne, et son atelier fut vivement le lieu de rendez-vous de la noblesse papillonnante de l'empire des tzars.

Six mois plus tard, elle était la maîtresse attitrée d'un haut dignitaire de la Cour impériale qu'elle ruina en partie et à qui elle fit faire de telles folies que l'empereur dut y mettre bon ordre en lui intimant l'ordre, d'avoir à passer la frontière par les voies les plus rapides.

La voilà de nouveau à Paris, mais il est dit que cette femme ne réussira jamais complètement dans ses entreprises.

Après les évènements de 1870, elle se ressaisit cependant, brasse une foule d'affaires louches d'usure et de bourse et finalement devient la maîtresse du général de Cissey, ministre de la guerre.

Pour ne pas être taxé d'exagération, laissons la parole à un écrivain qui n'est certes pas suspecte d'antisémitisme farouche, à M. Pierre de Lano, auteur de l'*Amour de Paris*, un livre très documenté, qui a soulevé bien des polémiques :

« Maîtresse du général de Cissey, alors ministre de la guerre — dit-il — elle circonvient le vieillard, elle le compromet dans un scandale de fournitures militaires.

Entre temps, elle a réussi à se faire épouser par un chef de l'armée française, par le colonel Z..., et le nom qu'elle porte, officiellement, prête

à son aventure une importance presque dramatique.

Une instruction est ouverte contre elle, au parquet ; une enquête parlementaire est dirigée contre ses agissements, à la Chambre des députés, et son mari et son amant, qui se rencontrent face à face, dans cette bagarre, sont obligés de s'unir pour la désavouer.

Je me la rappelle, en ces heures tourmentées, et je la vois, nerveuse, pâle sous le fard qui couvrait ses joues, le talon sonnant avec impertinence, l'œil méchant et fixe, lorsqu'elle arrivait au Palais-Bourbon pour y subir ses interrogatoires, lorsqu'elle traversait la salle de Paix, dévisagée un peu effrontément, par les journalistes ainsi que par les députés accourus, sur son passage, pour la regarder.

Sans paraître remarquer la curiosité, la colère, aussi qu'elle provoquait, elle se frayait un chemin au milieu des groupes et devant la haie qui se formait, elle marchait, droite, rigide, devinant l'affront, l'outrage prêts à jaillir, à la frapper, mais résolue à les braver.

Elle fut très forte, moralement, alors, et l'intelligence qu'elle témoigna, pour se défendre, était digne d'une destinée moins cruelle.

Convaincue non seulement de corruption de fonctionnaires publics, mais aussi d'espionnage,

elle sombra, emportée par la tempête qu'elle avait créée, et comme le vieux soldat qui l'avait aimée se lamentait, demandant qu'on eut pitié d'elle, on dut le protéger contre sa sénile sensibilité, en l'éloignant de sa maîtresse.

Comme autrefois, en Russie, un décret d'expulsion fut rendu contre elle et elle se retira en Allemagne, son pays d'origine.

Dans sa retraite obligée, son souvenir s'est perdu.

Qu'est-il advenu d'elle, là-bas? — Ses lèvres sont flétries et les baisers en sont tombés comme tombent d'un arbre vieilli et sans sève, les branches naguère feuillues».

---

# LA JUIVE

## BRASSEUSE D'AFFAIRES COMMERCIALES ET POLITIQUES

---

Noémi Salomon. — Séphora Leemans.

Nous avons vu la juive prostituée, prenons-là en province, brasseuse d'affaires louches, et mariée à un directeur de journal.

Même à Paris, on ne saurait trouver une figure plus typique que celle de Noémi Salomon.

A quinze ans, le chercheur la découvre pour la première fois dans une ville d'Italie. Son père fait le commerce d'animaux savants, ours, singes, vend des bijoux faux et des photographies obscènes. Elle, pendant ce temps, nouvelle Esmeralda danse sur les places publiques.

Un beau jour, un jeune juif Moïse Salomon, arrive de Constantinople où il remplit les fonctions de pourvoyeur du harem beycal, son maître désirant quelques jolies Italiennes, il a pensé de suite que son vieil ami, le père Isachar, lui trouverait ça haut la main.

Pendant quatre ou cinq jours, le temps de recruter le nombre de femmes demandé, opération des plus délicates, puisqu'il ne faut que des vierges jeunes et admirablement faites, le galant Sémite est hospitalisé chez le père Isachar, et le soir, à la veillée, il parle de son enfance passé en Allemagne, de ses débuts dans la carrière proxénétique et de l'avenir brillant qui s'ouvre devant lui. Déjà, avoue-t-il, ses économies sont rondelettes, le bey est un homme charmant sachant récompenser les services. Dans cinq ou six ans au plus, la fortune de Moïse sera faite et déjà il caresse un beau rêve, celui de venir en France, où, paraît-il, les Juifs peuvent aspirer aux situations les plus élevées même dans la politique. Il dit encore, qu'affilié aux loges maçonniques, les coups d'épaules ne lui manqueront point, mais pour cela, et Moïse pousse un long soupir en jetant un regard brûlant sur la belle Noémi, pour cela, il lui faudrait trouver une femme intelligente qui sut le comprendre, l'aider dans la vie....

Un mois après, Moïse Salomon était l'heureux époux de la fille d'Isachar, le marchand d'ours savants, et le couple se dirigea sur Constantinople.

Pendant quelques années, les nouveaux époux n'eurent point d'histoire. L'homme voyageait toujours à la recherche de chair vierge nouvelle,

la femme de son côté trafiqua dans la bijouterie, les soieries et les dentelles. Quand Moïse Salomon quitta Constantinople, le bey le décora, en récompense de ses bons et loyaux services.

Voilà le ménage à Paris. Oh ! ce n'est pas pour longtemps, un an seulement, juste ce qu'il faut pour perdre leur exotisme trop prononcé, se mettre au courant des choses de la politique et s'aboucher avec les francs-maçons de marque de Paris. Une seule tare apparente résista, l'effroyable accent allemand du mari, qu'un séjour de dix ans en Turquie n'était même pas parvenu à atténuer.

Un journal républicain quotidien très lu, se trouve à vendre dans une grande ville de l'Ouest, mettons Néneville si vous voulez, les loges maçonniques le désignèrent à Moïse Salomon, lui firent une partie des fonds à titre de subvention et voilà notre Hébreu qui, la veille, faisait la traite des blanches, promu au titre de directeur-propriétaire du *Fanal*.

Incapable d'écrire une phrase en français, notre homme s'adjoignit aussitôt pour la politique locale un collaborateur de sa race, Juif allemand, comme lui, et de Paris, par un certain nombre de coreligionnaires, il se fit adresser des chroniques où à partir de ce jour les religieux de tout ordre étaient traînés dans la boue.

L'œuvre de démoralisation et de déchristianisation de Moïse Salomon dura vingt années au bout desquelles le misérable rendit sa vilaine âme à Belzébuth.

Mais, pendant ce temps, sa femme, la belle Noémi, n'était pas demeurée inactive dès qu'elle sentit la force énorme dont elle disposait par le journal, et elle ne fut pas longue à comprendre ; elle entreprit la ruine du commerce local et l'asservissement à Israël de tout ce qui pouvait lui résister.

Bientôt sur la ville s'abattirent des familles étranges de gens à faces simiesques, baragouinant une langue bizarre. A chaque débarquement de ces cosmopolites, un bazar s'ouvrait et, chose extraordinaire (c'était quelques années après la guerre de 1870), ces bazars portaient tous des enseignes patriotiques : *A l'Alsace-Lorraine*, *A la Statue de Strasbourg*, *Aux Rubans de l'Alsacienne*, etc., certaines devantures s'ornaient des armes des deux provinces annexées, recouvertes d'un voile de deuil, d'autres eurent des sujets religieux : « Jésus ramenant au bercail la brebis égarée ». Devant cette sorte de foire qui s'installait à poste fixe, les commerçants français s'exclamèrent : Mais d'où viennent donc ces gens-là !

Ce fut *Le Fanal* qui les renseigna.

Des articles, en effet, parurent dans lesquels on apprit que le directeur de la *Petite Lorraine* était un brave Lorrain qui avait préféré quitter son pays natal, et vendre à vil prix sa maison plutôt que de subir le joug des Prussiens ! de l'Ennemi ! Quant au propriétaire du *Lion des Vosges*, son histoire était plus touchante encore : Il avait vu sous ses yeux assassiner par des Bavarois, ivres de sang et d'alcool, son père, sa mére et une quantité incroyable de nièces : alors, serrant sur sa poitrine et dans un portefeuille, les derniers vestiges de sa fortune, il passa nuitamment la frontière avec sa femme et son fils, adorable enfant de six ans, mais avant de partir, — et à ce passage *Le Fanal* se mit en frais de caractères énormes — le futur propriétaire du *Lion des Vosges* (haute nouveauté) tua d'un coup de hache, un hulan qu'il avait reconnu parmi les meurtriers de sa mère ! ! !

La ville entière fut secouée d'un long frisson à l'exposé de malheurs si immérités. On vint petit à petit dans les magasins des « victimes de 1870 » comme les appelait *le Fanal*.

Elles, les victimes, vêtues de noir, reçurent les premiers clients avec des orbites si larmoyantes que bientôt, aller acheter à *La Dernière Cartouche* ou *Au Drapeau brûlé*, sembla, aux moins chauvins, un devoir patriotique.

Le samedi, jour de sabbat, les « victimes de 70 », hommes, femmes et enfants, se rendaient en soirée chez cette bonne madame Salomon qui, les présentait alors aux autorités locales. Un grand vent de revanche soufflait positivement dans tous les cœurs, et, quand on apprit que la colonie allait former une société pour venir en aide aux futurs exilés volontaires qui viendraient se réfugier dans le département, l'émotion fut générale. Depuis le républicain le plus farouche, jusqu'au catholique le plus pratiquant, chacun donna son obole en lançant des regards courroucés vers l'Est.

L'exode battit son plein. Refoulés par les nouveaux arrivants les petits boutiquiers français, gantiers, passementiers quittèrent tout un quartier. Pourquoi seraient-ils restés, eux qui n'avaient et ne connaissaient que le commerce d'une spécialité, deux au plus, alors que les grands bazars Juifs vendaient tout, depuis le ruban jusqu'à la chaussure. De la Russie et de la Pologne également chaque semaine des trains déchargeaient une demi-douzaine de ces persécutés, qui devenaient sur l'heure alsaciens, aussitôt qu'ils touchaient le pavé de la ville. On vit un de ses derniers, nommé Abraham Budka s'installer le premier jour dans un taudis situé près du champ de foire, avec un bouc borgne, sa femme et trois enfants. Cinq jours

après cet homme vendait de la pâte de guimauve qu'il fabriquait lui-même, six mois plus tard Mme Salomon lui avait fait donner l'adjudication des chaises et des voitures à chèvres des jardins publics, dont il tire encore aujourd'hui bon an mal an, un revenu de dix huit-mille francs environ.

A tous ces gens, personne n'eût l'idée de demander de papiers, seulement, lors du tirage au sort, quelques rares grincheux s'étonnèrent que parmi les fils de ces nouveaux français, pas un ne vint à la mairie : Pourquoi ne se font-ils pas naturaliser ? — dirent-ils. Dans le salon de Mme Salomon, un conseiller municipal audacieux en fit même la remarque, mais la maîtresse de la maison eut une phrase adorable : — Leurs pères ont tout souffert ! — murmura-t-elle, les yeux au ciel. A partir de ce jour, une sorte d'auréole plana en permanence sur le front fuyant des petits descendants des fils de Mardochée.

Rien n'échappa à l'activité de la belle Noémi, elle transforma complètement la ville à sa guise, les théâtres municipaux subirent le même sort. Depuis dix ans, les acteurs qui interprêtent à Neneville, l'opéra, le vaudeville ou le drame, sont tous Juifs, les directeurs le sont également, et, malheur à l'artiste *Goy*, qui, par hasard, s''est glissé dans la troupe. Qu'il soit bon ou mauvais, s'il ne s'applatit pas comme une limande aux

pieds de Mme Salomon dès le premier jour de son arrivée, s'il ne lui promet pas d'être à son entière disposition pour chanter à toutes ses soirées et aux soirées de la colonie ; pour l'infortuné c'est réglé, c'est le cas de le dire, comme un papier de musique, il faudra qu'il parte. Des articles venimeux paraissent sur son compte ; des camelots vendeurs du *Fanal* sont postés en bandes au « poulailler » et le sifflent avec fureur chaque fois qu'il entre en scène, avant même qu'il ait ouvert la bouche. Le lendemain de son départ, le *Fanal* annonce, en nouvelle sensationnelle, l'engagement providentiel d'un ténor ou d'un baryton extraordinaire, du nom d'Abimelec ou de Jéroboam et dont l'organe est réputé capable d'adoucir la fureur d'un tigre blessé.

Aujourd'hui, pour voir dans tout son triomphe, l'ex belle Noémi, l'ex danseuse de place publique, c'est à une représentation de *La Juive*, au théâtre de la ville qu'il faut se rendre.

L'âge, les rides et la graisse ont fait d'elle une véritable caricature. Elle s'avance vers son fauteuil, monstrueuse, hippopotamesque, chargée de bijoux, exhalant un parfum de suint et de musc à soulever le cœur, mais ça ne fait rien, dans un instant le préfet quittera sa loge, et viendra obséquieusement prendre des nouvelles de sa santé, et si un spectateur a pris place

sur un des six fauteuils réservés à l'usage des siens, elle fera appeler le directeur et lui ordonnera à haute voix d'éloigner l'intrus au plus vite.

A la sortie du théâtre, regardez au coin des lèvres sanguinolentes de la vieille Juive quel effroyable rictus de dédain se dessine, quand, paquet de chair ambulant, elle se traîne au milieu d'une double haie de conseillers municipaux et de fonctionnaires prosternés devant ses horribles pieds.

Quelle envie folle elle a de leur crier à la face :

— *Sales goyms* !

Et ce qu'elle aurait raison !

N'est-ce pas encore une physionomie bien caractéristique de Juive cette Séphora Leemans qu'Alphonse Daudet a tracé dans *Les Rois en Exil*.

En séance solennelle, la Diète de Leybach vient de prendre la résolution de rendre aux Souverains exilés tous leurs biens, plus deux cents millions, à la condition que Christian II renonce pour lui et pour sa dynastie entière tous ses droits au trône d'Illyrie.

Tom Lévis, le mari de Séphora qui sait les désirs que sa femme a fait naître dans le cœur du roi, et qui voit en rêve une partie des deux

cents millions passer dans sa caisse lui propose de devenir la maîtresse du monarque exilé.

La scène est un véritable petit chef-d'œuvre :

« Enfoncés les Spricht !... Dégotée la Sprichtaille !... J'ai trouvé mon coup, le grand coup.

— Bien sûr ?... Qui donc ça ?... »

Le nom qu'il dit amena sur les lèvres de Séphora une jolie moue de dédain :

« Comment ! ce grand serin ?... mais il n'a plus le sou... Nous l'avons tondu, rasé, lui et son lion d'Illyrie... Il ne lui reste pas ça de duvet sur le dos.

— Blague pas le lion d'Illyrie, ma fille... Rien que la peau vaut deux cents millions, dit Tom, en reprenant son flegme. »

Les yeux de la femme flambèrent. Il répéta en appuyant sur chaque syllabe :

« Deux cents millions !... »

Puis froidement, nettement, il lui expliqua le coup. Il s'agissait d'amener Christian II à accepter les propositions de la Diète, et à céder ses droits à la couronne pour le beau prix qu'on lui offrait. En somme, quoi ? une signature à donner, pas davantage.

« Mais, disait Tom Lévis, l'affaire est si belle que les fonds ne nous manquerons pas. Le mieux serait d'en parler au père Leemans et d'opérer

en famille. Seulement ce qui m'inquiète, c'est le grand ressort, c'est la femme.

— Quelle femme! demanda Séphora, élargissant son regard ingénu.

— Celle qui se chargera de passer la corde au cou du roi... Il nous faut une mangeuse pour de bon, une fille sérieuse et d'estomac solide, qui s'attaque tout de suite aux gros morceaux.

— Amy Férat peut-être?...

— Ah! ouiche!... usée, archi-usée... et puis pas assez sérieuse. Ça soupe, ça chante, ça fait la noce en vraie jeunesse... Pas la femme à roustir son petit million par mois, paisiblement, sans avoir l'air d'y toucher, tenant sa dragée haute, se débitant au détail, au centimètre carré, et plus cher qu'un terrain sur la rue de la Paix.

— Oh! je sens bien comme il faudrait mener la chose, dit Séphora rêveuse... Mais qui? »...

Et le rire muet qu'ils croisèrent valaît une association.

« Va! puisque tu as déjà commencé...

— Comment! Tu sais donc?

— Est-ce que je ne vois pas son jeu quand il te regarde, et ses stations près du grillage lorsqu'il me croit sorti? ... D'ailleurs il n'en fait pas mystère et raconte son amour à qui veut l'entendre... Il l'a même écrit et contresigné sur le livre de Club. »

En apprenant l'histoire du pari, la tranquille Séphora s'écrie :

« Ah ! vraiment... Deux milles louis qu'il coucherait... Par exemple, c'est trop fort !... »

Elle se leva, fit quelques pas pour secouer sa colère, puis revenant vers son mari :

« Tu sais, Tom, voilà plus de trois mois que j'ai ce grand nigaud pendu après ma chaise... Eh bien, tiens !... pas seulement ça ! »

On entendit le craquement d'une petite griffe contre une dent qui ne demandait qu'à mordre.»

Christian II, qui croit naïvement que la Juive ne l'aime que pour lui-même, refuse les propositions et les deux cents millions de la Diète, et abdique en faveur de son fils, le petit Charles-Alexis-Léopold, comte de Goetz et de Zara.

Rarement le grand écrivain qu'est Alphonse Daudet, n'a écrit une page d'un réalisme plus empoignant :

« Soudain la porte d'entrée s'ouvre en bas, le timbre retentit à coups pressés... « Le roi !... » Et pendant que le mari (Tom Lévis) se précipite dans le cabinet de toilette avec un terrible virement d'yeux, Séphora court à la fenêtre juste à temps pour voir Christian II franchir le perron d'un air vainqueur. Il plane, il a des ailes. » « Comme elle va être heureuse ! » se dit-il, en montant.

La belle comprend qu'il y a du nouveau, se prépare. Pour commencer, elle jette en le voyant un cri de surprise, de joyeux émoi, tombe dans ses bras, se fait porter jusqu'à une causeuse devant laquelle il s'agenouille :

« Oui, moi... C'est moi... Et pour toujours ! »

Elle le regarde avec des yeux agrandis, affolés d'amour et d'espérance. Et lui, plongé, noyé dans ce regard :

« C'est fait... Il n'y a plus de roi d'Illyrie. Rien qu'un homme qui veut passer sa vie à t'aimer.

— C'est trop beau... Je n'ose pas y croire.

— Tiens ! lis... »

Elle prit le parchemin, le déplia lentement :

« Ainsi, c'est vrai, mon Christian, tu as renoncé?

— Mieux que cela...

Et pendant qu'elle parcourait le texte de l'acte, lui, debout, frisait sa moustache, regardait Séphora d'un air triomphant, trouvant qu'elle ne comprenait pas bien, pas assez vite, il lui expliquait la différence du renoncement à l'abdication, et qu'il serait tout aussi libre, dégagé de devoirs et de responsabilités, sans engager en rien l'avenir de son fils. L'argent seul..... Mais ils n'avaient pas besoin de tant de millions pour être heureux.

Elle ne lisait plus, l'écoutait, la bouche entr'ouverte, ses jolies dents à l'air avec un sourire aigu comme si elle voulait mieux saisir ce qu'il disait. Elle avait bien compris pourtant. Oh ! oui, voyait très net l'écroulement de toutes ses ambitions et des piles de louis engagés déjà dans l'affaire, la colère de Leemans, de Pichery, de toute la bande volée par la fausse manœuvre de ce nigaud. Elle songeait à tant de sacrifices inutiles, à ses six mois de vie assommante, écœurée de dissimulations et de fadeurs, à son pauvre Tom en train de retenir son souffle dans le cabinet de toilette, pendant que l'autre en face d'elle attendait une explosion de tendresse, sûr d'être aimé, vainqueur, irrésistible, écrasant, si drôle, d'une ironie si complète, si féroce ! Elle se leva, prise d'un fou rire, un rire insultant et railleur qui fit monter à son visage une rougeur rapide, la lie remuée de sa grossière nature ; et passant devant Christian stupéfait ;

« Jobard, va ! » lui cria-t-elle avant de s'enfermer à triples verrous dans sa chambre.

Sans le sou, sans couronne, sans femme, sans maîtresse, il faisait une singulière figure en redescendant l'escalier. »

Maintenant que nous avons passé en revue les prostituées, les proxénètes, les espionnes et les brasseuses d'affaires, jetons un regard sur la Juive dans le commerce.

---

# LA JUIVE

## DANS LE COMMERCE

---

**Petites boutiques et grands magasins. — Le truc de l'incendie.— Rebecca Laban. — Le choix d'une enseigne.**

Allez acheter seulement deux fois dans un petit magasin tenu par une juive, à la troisième fois, si vous êtes de son sexe, elle se précipitera sur vous comme si depuis dix ans vous l'aviez prise pour confidente de vos secrets les plus intimes. Elle vous entourera de soins, bousculera votre coiffure pour avoir l'occasion de vous la remettre en place avec des tendresses de mère pour un nouveau-né; elle s'informera de votre santé, de celle de vos parents et amis, indiquera des remèdes ou des recettes infaillibles, déclarera que votre parfum favori est celui qu'elle préfère, arrangera délicatement du bout des doigts une mèche rebelle sur votre nuque. La quatrième fois, si elle se trouve dans son arrière-boutique, à votre arrivée elle

jurera ses grands dieux quelle a reconnu votre pas du seuil de sa porte. A la cinquème visite, elle vous recevra avec ces mots : -- Ah ! chère madame, j'étais bien sûre de vous voir dans la journée. Figurez-vous que je vous ai vu en rêve toute la nuit. Et elle appellera son mari, son fils et sa fille pour leur demander : — N'est-ce pas que je vous ai dit ce matin en m'éveillant : J'vais avoir de la chance aujourd'hui, je n'ai fait que rêver de cette bonne madame Clopinard ; et la fille, le fils ou le père affirmeront les yeux au ciel que c'est la « vraie vérité du bon Dieu ».

Si vous êtes du sexe qualifié fort, le procédé variera. Le mari sera toujours invisible à votre vue. Mais en revanche la femme sera transformée en un sourire permanent. En étallant devant vous une marchandise quelconque, elle s'arrangera de façon à ce que ses mains effleurent les vôtres ; elle se penchera sur vous sous prétexte de vous faire regarder de plus près la trame d'un tissu ; c'est la fascination à jet continu à laquelle le jeune *goy*, naturellement, ne peut guère résister et qui le ramènera les jours suivants acheter n'importe quoi et à n'importe quel prix.

Mais le mari, direz-vous, le pauvre mari ?

N'ayez crainte ! Platonique ou pas, le manège de sa femme lui inspire toujours une joie intense. Du moment que la vente marche c'est tout ce

qu'il lui faut, d'autant, qu'en général, il faut le reconnaître, la commerçante Juive trompe rarement son époux ou alors c'est pour le bon motif... la grosse somme qui permettra de s'installer plus luxueusement, dans un quartier plus productif.

Pendant deux ans, trois ans au plus la Juive commerçante garde sa petite boutique. A ce moment le sac des économies a grossi, et un beau jour, sans tambour ni trompette le couple disparaît, quitte la ville et va monter dans un département voisin un déballage de soldes. C'est le commencement de la fortune. Par ballots énormes des marchandises provenant des bandes noires (1) ou achetées à vil prix à des commerçants gênés s'entassent dans les nouveaux locaux.

La Juive alors redevient nature, change d'allures du tout au tout, car plus n'est besoin d'attirer la clientèle par des manières mielleuses

---

(1) Les bandes noires sont des associations de voleurs Juifs qui, à l'aide de bons renseignements fournis sur eux par des agences israëlites, se font livrer par des fabricants naïfs une certaine somme de marchandise à des domiciles loués par eux pour une période de cinq à six jours. Quand l'échéance arrive, les escrocs opèrent sous d'autres noms à cinquante lieues de là et si on réclame à l'agence, celle-ci déclare sur l'honneur qu'elle croyait MM. Philoutmann et Cie, les plus honnêtes gens du monde.

Sa place maintenant sera à la caisse, ou elle recevra les acheteurs d'un air raide et insolent.

Pour ce genre de commerce on pose sur la devanture d'immenses bandes de calicot sur lesquelles on lit :

MAISON PHILOUTMANN ET CIE.

*Vente forcée après faillite. 90 0/0 de perte*

**Quinze jours de vente seulement**

La bêtise, ou, si l'on aime mieux, la crédulité des *goym* se laissera toujours prendre à cette réclame tapageuse, l'affiche et quelques bons crieurs à la porte suffisent pour les attirer en foule, et, ce qu'ils n'auraient pas acheté la veille dix sous dans un magasin ordinaire tenu par un français, ils se l'arrachent le lendemain pour le triple de la valeur. Pensez donc! des lettres de un mètre de hauteur affirment qu'on vend à 90 0/0 de perte et que l'aubaine offerte par ces inconnus ne durera que quinze jours !

Dès lors, la Juive est presque admirable de grossièreté. On la voit quitter subitement sa caisse pour courir sur une malheureuse qui examine trop longtemps selon elle la marchandise : — Dites-donc, la femme! s'écrie-t-elle, on n'est pas à la foire ici, si ça ne vous plait pas vous pouvez détaller ça f'ra d'la place! puis haus-

sant le ton et s'adressant aux commis : — Vous savez vous autres, faites attention aux *ganofs*, ce qui signifie en patois judische : Faites attention aux voleurs !

L'homme encore, dans ce nouvel avatar commercial, n'est presque jamais au magasin, occupé qu'il est à traiter des affaires de soldes avec des fabriques allemandes ou avec les bandes noires pour le déballage de Carpentras ou de Nantes qui se fera la quinzaine suivante.

Un beau matin que le couple a constaté un ralentissement dans les affaires, un commencement d'incendie a pris comme par hasard dans le magasin, il a été éteint après un quart d'heure de travail et dix seaux d'eau lancés à propos. Il y a eu juste dix mètres de cretonne à 0,75 centimes de roussis.

Sur le trottoir, deux agents se promènent pour faire circuler la foule des curieux.

Et les deux époux poussent des sanglots navrants qui s'entendent du trottoir en face.

*Lui.* — Mon baufre gamelotte ! mon baufre gamelote !

*Elle.* — Vas-y, Zidore ! Cheins blus vort !

*Lui.* — Mon baufre gamelote ! mon baufre gam.... lôôô... te ! hou... hou... hou !!!

*Elle.* — Gontinue, Zidore !... v'là l'monte gu'arife... Zoignons le bedid réglame...

Tous deux plongent leurs yeux gonflés et leur affreux nez crochus dans des mouchoirs à 1,75 centimes la douzaine.

—Hou!... hou!... hou!... drende mille francs dé pon marchandise bertue!... Hou!... hou!...hou!...

La foule s'avance de plus en plus. A dix heures, moment de la fermeture, on ne parle dans le quartier que du terrible incendie qui vient de ruiner ce bon M. Philoutmann.

Une heure après, dans la boutique de Philoutmann, hermétiquement close, une scène étrange se passe :

Madame, aidée d'un vieil employé hébreu, se livre à un travail bizarre, qui consiste à tremper dans de vastes baquets remplis d'eau sale. des piles entières de drap et d'étoffes de tout genre.

Dans le fond de la pièce, Philoutmann trépigne avec ses pieds et brise à coups de canne tout un rayon de bibelots de Chine et du Japon, avec la figure sereine du vigneron écrasant dans son pressoir, en la saison septembrale, le fruit de sa vigne

Les deux époux n'interrompent leur travail que pour s'encourager mutuellement :

*Lui.* — Tis tonc, matame Philoutmann, du n'es bas vadiguée, matame Philoutmann ?

*Elle.* — Fa tonc, fa tonc, mossié Philoutmann, e drafail bour le gommerce il vadigue chamais les honnêdes chens!

*Lui.* — Tis donc, matame Philoutmann, Eléassar il a brebaré le réglame bour les chournaux, Eléassar ?

*Elle.* — Oui, oui. (Appelant) : Eléassar !

Le vieux commis hébreu s'arrête de faire roussir au bec de gaz un coupon de velours.

*Eléazar.* — Foilà ! foilà !... Le réglame est tans mon boche afec lé faux pijoux !

*Lui.* — Pien ! pien ! mon carçon ; si le fente il tonne doute le zemaine, fous aurez 1/2 0/0 sur le fente, Eléassar !

Dans sa joie, le vieil employé abat d'un seul coup de pied une rangée de poteries hindones anciennes, fabriquées à Paris chez Escrocmann et Cie.

*Elle* (sans se déranger). — Pon ! très pon ! Eléassar !... vaut chamais oublier le goup de l'azurance !... Gompien il borde la vacdure des boderies gazées ?

*Eléazar.* — Zinguande-guadre vrancs le lot des zent bièces, matame Philoutmann.

*Elle.* — Pien, mon carçon ; fous basserez temain chez Escrocmann bour gu'il nous vasse une bédide vacdure de zinq zents vrancs ; fous tirez que c'est bour l'azurance.... fous endentez, Eléassar ?...

A trois heures du matin, le trio va se coucher. Il y a pour trente mille francs de dégâts, plus

deux cents pièces de tissus et d'étoffes diverses salies.

Quinze jours après, l'assurance a payé les trente mille francs du sinistre, plus une forte indemnité pour les étoffes détériorées.

Et à la devanture de la boutique, où on lit : *Vente publique après incendie, 60 0/0 de rabais*, s'étalent, dans un pêle-mêle des plus ingénieux, d'énormes amas humides de drap, de velours, de soieries de toute sorte, valant, en moyenne, deux francs le mètre.

Sur des étiquettes se lisent les phrases suggestives suivantes :

*Pur Elbeuf ayant reçu quelques gouttes d'eau. Dix francs le mètre au lieu de vingt francs! — Reps tout laine, complètement sec, depuis trois jours, vendu six francs au lieu de quinze!*

La foule des naïves ménagères *goyeuses*. — comme les Juifs appellent les Françaises — se précipite sur l'étalage, tandis que Philoutmann hurle sur le seuil de sa boutique :

— On verme à guadre heures ce zoir... Brenez tans le das ; balbez le marchantise, le morzeau ne fous resdera bas tans lé mains... On verme ! on verme !...

Cela dure trois semaines, au cours desquelles les Philoutmann ont écoulé un wagon de *ponne gamelote allemante* que, chaque soir, Monsieur,

Madame et Eléazar trempaient consciencieusement dans de l'eau sale.

. . . . . .

Quatre ou cinq ans après, troisième transformation. Le déballage a fait place à une vaste maison à Paris. Mais le rôle visible de la Juive est terminé. Désormais, l'argent viendra tout seul, et, assurée pour l'avenir, Mme Philoutmann se contentera d'examiner les livres de comptabilité et d'imiter son coffre-fort en engraissant le plus possible.

Nous l'avons démontré, la Juive dans sa façon spéciale de pratiquer le commerce, n'est jamais bien fixée au début. Sa vie se passe à chercher toujours des *trucs* inédits, qui l'amèneront plus vite à la fortune.

Vers la fin de 1894, un nouveau magasin s'ouvrit avenue de l'Opéra et une dizaine de tapissiers, de menuisiers et de doreurs y travaillèrent aussitôt à l'embellir avec rapidité.

Le long des murailles, des tapissiers tendaient de luxueuses et chatoyantes étoffes ; des doreurs apposaient dans les angles d'épaisses glaces bizautées, tandis que d'autres suspendaient au plafond un candélabre aux branches merveilleusement forgées.

Au milieu de ces hommes allait et venait, sou-

ple et gracieuse, une grande femme brune de vingt à vingt-cinq ans, donnant des ordres d'une voix brève au timbre métallique.

Cette femme, c'était Mlle Rebecca Laban, une jeune Juive américaine, venue exprès du pays des dollars pour mettre à exécution à Paris une idée véritablement digne d'éloges : *Venir en aide aux femmes du monde ayant eu des revers de fortune.*

Quand tout fut prêt dans le magasin de l'avenue de l'Opéra, quand les moindres coins furent ornés de plantes exotiques aux larges feuilles, et qu'un léger parfum d'ambre remplaça l'âcre odeur des peintures fraîches, un ouvrier d'art encastra sur la devanture ces mots en fines anglaises dorées :

« ARTISTIC »

Dans l'immeuble et dans le quartier des bruits coururent alors, échos de confidences, échappées paraît-il involontairement de la jolie bouche de la jeune Américaine.

Mlle Rebecca allait, disait-on, se marier prochainement à un jeune homme des mieux apparentés, ayant dans sa famille deux préfets, un dans le Midi et un autre en Normandie.

Elle, la fiancée, issue d'une famille aisée, n'avait jamais eu qu'un seul but dans la vie : La philanthropie :

C'est pour cela du reste que Mlle Rebecca avait ouvert cet « Artistic ». Et, les pauvres femmes ruinées, qu'un grand nom ou des conventions mondaines empêchaient de travailler au su de tous, pourraient désormais sans être connues, exposer et vendre le fruit de leurs veilles, délicieuses broderies, petits objets d'art, mignonnes fanfreluches, gracieux éventails, etc.

Aux grandes et nobles dames qui, attirées par ce discret concert louangeur, franchirent le seuil de l'« Artistic », la belle Rebecca expliqua davantage son œuvre.

— Plus de misère noire sous de brillants dehors. Oh ! *l'atroce habit de velours et ventre de son*, et tout de suite les bonnes et nobles dames s'extasièrent :

— Mais c'est le rêve ! ma mie !

— Quelle belle âme que cette excellente demoiselle Rebecca.

— Oh ! oui, nous vous soutiendrons, chère enfant ! nous vous enverrons nos amies pauvres.

Alors, doucement, en abaissant de longs cils noirs sur de beaux yeux mouillés, Mlle Rebecca avouait d'une voix tremblante, comme on avoue une faute :

—Vous êtes bien bonnes, merci, merci encore... mais j'ai peur de ne pas réussir... oui, peur... .

parce que je suis Israëlite... vous savez, on dit tant de vilaines choses sur nous, nous sommes si suspectés.

— Allons donc ! voulez-vous bien vous taire... ne pas dire ces choses, oh ! la laide !

Et les nobles dames de la morigéner :

— Voyons ! Est-ce que la philantrophie n'est pas au-dessus de toutes ces questions de race, est-ce que nous ne sommes pas toutes sœurs devant le culte de la Pitié...

. . . . . .

De tous côtés, bientôt les menus ouvrages affluèrent et, dans la « montre », s'étalèrent à profusion des choses ravissantes... pour des milliers de francs.

Mlle Rebecca Laban jugea alors qu'il était temps d'oublier pendant quelques instants la philanthropie pour songer un peu à elle et, fermant « l'Artistic », durant tout un jour, elle convola en justes noces avec l'Israëlite de son choix, le neveu des deux préfets, un monsieur Kohnayer des plus distingués.

Puis, les affaires reprirent de plus belle, et, malgré qu'il fallait d'abord donner vingt francs pour avoir le droit d'exposer avenue de l'Opéra, personne parmi les plus pauvres des dames ruinées, n'hésita à verser cette somme, même en sacrifiant ses dernières économies.

En revanche, la vente ne donnait pas, oh! pas du tout! mais il y avait une consolation, un espoir suprême... le temps des étrennes de la Noël et du jour de l'An allait venir, et alors, quelle vente!

Il fallait entendre la jeune Madame Kohnayer ranimer les défaillantes :

— Ne perdez pas courage, ma bonne amie, envoyez-moi le plus tôt possible ce charmant dessus de table dont vous me parlez... Oui, je sais, vous êtes désespérée pour votre loyer, patience, patience, je vous ferai vendre votre petit chef-d'œuvre au poids de l'or. Seulement envoyez vite, vite!

. . . . . .

Quinze jours plus tard, en rapportant encore d'autres mignons travaux, les pauvres femmes trouvèrent la devanture de l'« Artistic » fermée.

La veille, Mme Kohnayer avait simplement déclaré à son propriétaire qu'elle fermait et que, toute réflexion faite, elle ne le payerait pas plus que tous les fournisseurs qui l'avait installée si luxueusement.

Il fallut l'insistance très spéciale d'un magistrat pour faire rentrer les ouvrières de l'« Artistic » en possession des objets qu'elles avaient confiées à la jolie Mme Kohnayer, qui ne fut pas du reste autrement inquiétée.

Voyez maintenant cette jolie petite boutique de modes installée sur les grands boulevards.

A la montre, sur d'élégants supports, des amours de chapeaux reposent délicatement, étalant leurs coques moirées et leurs aigrettes rutilantes, où des ailes d'oiseau-mouche émergent comme de légères flammes multicolores.

Devant le magasin, des petites modistes, ouvrières et trottins, s'arrêtent l'œil allumé, hypnotisées par les fanfreluches, par cette débauche de jolis tons doux ou violents.

Sur une vitre, on lit ces mots : « On demande de bonnes garnisseuses ».

Derrière le comptoir, Mme X..., patronne du magasin, trône, très digne, un sourire sur les lèvres prêt à s'envoler vers l'acheteuse future.

Entrons, si vous le voulez bien, derrière cette jeune fille qui, ayant lu l'annonce, tourne le bouton de la porte.

*La jeune fille.* — Vous avez besoin d'ouvrière, Madame !

*Mme X....* — Certainement, Mademoiselle, et si vous êtes sans emploi, si vous connaissez bien la confection du chapeau, j'ai justement l'occasion de vous mettre à l'essai de suite.

*La jeune fille* (sortant des certificats). — Tenez, Madame, vous pouvez juger : voici une attesta-

tion de M. K..., de M. F..., de la maison C..., où j'ai travaillé longtemps..., lisez, je vous prie.

*Mme X...* (après avoir pris connaissance). — Parfait..., parfait. Je vois, en effet, que vous n'êtes pas la première venue... et puis vous me convenez... Tenez, si vous voulez vous mettre à l'ouvrage immédiatement... à l'essai, bien entendu, voici une capote demi-deuil qui ne demande qu'à devenir adorable, et je suis certaine d'avance que vous allez en faire un véritable bijou.

Mme X... installe commodément sa nouvelle ouvrière dans l'arrière-magasin et revient se placer derrière son comptoir.

Plusieurs grandes dames, et d'autres d'un monde plus mêlé arrivent, entrent et achètent quelques-uns des merveilleux chapeaux. La figure de Mme X... s'épanouit de plus en plus après chaque vente.

Entrent aussi deux ou trois jeunes ouvrières en quête d'ouvrage à qui Mme X... déclare qu'elle a certainement du travail, mais qu'il faudra repasser le lendemain vers huit heures du matin.

Pendant ce temps, la nouvelle ouvrière travaille avec acharnement dans l'arrière-magasin, et la capote devient bientôt sous ses doigts, le véritable petit bijou demandé.

Midi sonne, Mme X... va retrouver son ouvrière, qu'elle a laissée bien seule toute la matinée, mais à peine a-t-elle jeté un coup-d'œil sur le chapeau, qu'elle bondit, comme si elle venait d'apercevoir une ordure et, les lèvres pleines d'amertume, elle laisse échapper ces simples mots :

— Ah ! Mademoiselle, c'est bien mal de tromper ainsi les honnêtes gens !

Et comme la pauvre fille s'effare et implore des explications, les larmes aux yeux, Mme X... lui impose le silence d'un ton sec :

— Assez, mademoiselle, ce que vous me direz ne me rendra pas mon chapeau ni mes fournitures perdues, n'est-ce pas ?... Je ne vous retiens plus, vous pouvez aller, ailleurs, vous moquer des gens.

La jeune fille part, désolée d'avoir dépensé en pure perte sa demi-journée, mais le lendemain, en repassant devant le magasin, elle a la joie de voir que son temps n'a pas été perdu pour tout le monde.

A la devanture, le véritable petit bijou de capote repose près d'autres chapeaux non moins adorables, portant tous la célèbre marque : Escrocmayer et Cie.

Prenons maintenant la Juive voyageuse de

commerce, Mlle Esther C... par exemple, que les commis-voyageurs parcourant le Midi, connaissent trop bien, et qui eut dernièrement quelques difficultés avec la police :

Elle a un peu plus de trente ans, mais si jolie, si gracieuse !

Elle voyage pour les modes, et, comme les modes ne rapportent pas assez, elle a un petit truc qui lui permet de mettre de côté les frais de route que lui alloue sa maison.

Dans la ville où elle arrive, Esther C...com mence par descendre dans le plus bel hôtel où elle est sûr de trouver des commis-voyageurs de marque.

Et le soir, la tournée faite chez les clients, ses voisins de table la supplient de leur faire un peu de musique, car Esther a laissé entendre au dessert qu'elle touchait un peu de piano.

Deux jours, trois jours se passent, on se l'arrache positivement. La patronne de l'hôtel déclare *qu'elle joue comme un ange.*

Dans leur fauteuil, en l'écoutant égrener sous ses doigts ivoirins les perles de l'ancien et du nouveau répertoire, les commis-voyageurs, perdus dans la fumée de leur cigare, rêvent d'une compagne aussi idéalement parfaite pour chasser les papillons noirs de leur longue route.

Mais le quatrième ou cinquième jour la jolie

pianiste ne descend pas au salon à l'heure ordinaire et l'on s'inquiète :

— Que peut bien avoir la chère enfant. Un gros chagrin peut-être ?

Et on l'envoie chercher.

Languissante, la voilà qui arrive. Ce n'était rien, un ennui, un ennui bête, comme malheureusement la vie est trop parsemée. Mais ce soir-là, elle ne joue que des airs tristes, de ces airs où l'on croit entendre des battements d'ailes de chauve-souris et des soupirs d'outre-tombe.

Le lendemain — bonnes âmes — les camarades commis-voyageurs, fraternellement, la poussent aux confidences.

Et alors elle avoue, avec aux joues des rougeurs d'enfant, que sa maison depuis quatre jours, par suite d'un retard inexplicable, ne lui a pas encore fait parvenir ses frais de route. Quelle honte ! si demain on lui présentait sa note !

— Ce n'est que ça ! Mais tous sont prêts à fournir la somme... Est-ce qu'on ne doit pas s'obliger entre collègues !

Le jour même la note est payée.

Et quand dans une autre ville, la jolie Juive retrouve un de ces aimables créanciers, elle a tout oublié.

— Comment, monsieur ! je vous dois quelque chose ! Ah ! c'est bien mal, monsieur, de profiter

de ce qu'une pauvre femme est seule pour l'insulter...

Crise de nerfs, scandale dans l'hôtel.

Effaré, le malheureux dupé n'insiste pas, car déjà les bonnes le regardent avec des yeux qui ont l'air de dire :

— Faut-il tout de même que les hommes soient canailles !

Et le tour est joué.

Pour clore sur une note gaie, cette série des femmes commerçantes d'Israël, écoutez ce petit dialogue saisi sur le vif par un des auteurs de ce livre, au cours d'un voyage à la Rochelle.

Les Krapulhayen, Juifs allemands, honorables négociants en bijoux vont marier le lendemain leur unique fille Noémi avec le jeune Isaac Escrocgoy de la grande maison Escrocgoy-Kahn-Haye et Cie.

Dans une embrasure de fenêtre, Isaac et Noémi parlent, les yeux dans les yeux, de leurs félicités futures.

*Noémi.* — . . Alors, quand nous serons mariés, fus m'achèterez un cran putique, Isaac ?

Isaac. — Voui, mon atorée, un cran putique !

*Noémi.* — Un cran putique bour moi tute zeule ?

*Isaac.* — Voui mon anche !

*Noémi.* — Blein té pon marchantise ?

*Isaac.* — Voui ma bedide gérie !

*Noemi.*— Tu pon marchantise, gomme baba il en fait fenir de Perlin?

*Isaac.* — Voui, ma grosse boulette, de Perlin ou té Milhouse.

*Noémi.* — Afec un pon enseigne sur mon putique?

*Isaac.* — Voui, mon choli pépé roze, un bon enseigne... « Au bedide Saint-Choseph » si tu veux.

*Noémi.* — Tis engore...

*Isaac.* — Feux-tu, aux « Fapriques de Vrance? »

*Noémi.* — Fa tuchurs.

*Isaac.* — Veux-tu : « Au Drabo Drigolore ! »

*Noémi.*— Fa tonc ! va tonc, Isaac !

*Isaac.* — Tiens, égoute: « A la Bedide gommuniande » ?

*Noémie.* — C'est ça, c'est ça, mon Isaac: « A la Bedide gommuniande »... tutes les gommunautés religieuses y font fenir dans mon putique...

Il ne faut donc pas se le dissimuler, et nous ne saurions trop le repéter, dans le commerce tel qu'Israël le comprend et le pratique de nos jours, c'est la femme qui est le rouage le plus impor-

tant. L'homme, le Juif, n'est bon qu'aux trafics faits vite et nécessitant des déplacements continuels. Il y a toujours de l'Errant chez les mâles de cette race.

Cloîtrées de force dans les ghettos, les aïeules des Judith et des Rebecca ont préparé ataviquement leurs petites filles à rester de longues années sans s'ennuyer dans une boutique, avec pour seule distraction la vente et le plaisir de rouler l'Ennemi, le *Goy*. Sans la femme Juive, nous aurions certainement le grand brasseur d'affaires, opérant par intervalles, à la façon de l'oiseau de proie, mais au moins nous n'aurions pas ces immenses capharnaüms, établis à porte fixe dans chaque ville, et qui dans dix ans absorbent complètement tout le commerce d'un pays.

---

# BARONNES et COMTESSES de GHETTO

**Les Rothschild, les Ephrussi et les Cahen d'Anvers. — La Juive et le beau gentilhomme français.**

On pourrait écrire vingt volumes sur l'aristocratie féminine d'Israël, la première du monde, vous le savez, — mais, au deuxième, il faudrait s'arrêter sous peine de se répéter dans les plus petits détails.

A la vérité, la Juive parvenue, n'offre tout au plus que quatre ou cinq types différents.

Prenons d'abord la baronne Alphonse de Rothschild, le type par excellence de la Juive mal débarrassée de la crasse du ghetto, plutôt bébête que méchante, mais arrogante en diable. Au moment de la guerre, elle insulte grossièrement au cours d'une soirée officielle l'ambassadeur d'une puissance étrangère et s'en vante toute la vie auprès de ses coreligionnaires comme d'une action d'éclat. Sa grande satisfaction est d'être reçue à la table des nobles authentiques, bien qu'elle y soit toujours considérablement gênée ; mais sa joie de-

vient énorme quand elle peut rassembler dans ses salons une cinquantaine de grands seigneurs ou de grandes dames au blason fortement dédoré.

Avec des mines de prêteuse à la petite semaine, elle ne fait grâce à ces malheureux décavés ni du dernier bibelot précieux acheté pour elle à vil prix par un bon coreligionnaire, ni des qualités extraordinaires d'une paire de petits chevaux russes qu'elle vient d'envoyer au dressage.

A Ferrières, sa demeure de prédilection si bien décrite par Edouard Drumont dans la *France Juive*, la baronne conserve soigneusement catalogués toutes les lettres et tous les portraits à dédicace flatteuse qui lui ont été adressés par d'illustres « tapeurs » dans ces trente dernières années. Une ou deux fois par an, elle les exhume devant trois ou quatre amies de Francfort-sur-le-Mein de passage au château.

— Tenez, ma chérie, vous me croirez si vous voulez, cette petite brunette-là m'a coûté vingt mille francs, pas un sou de moins.

— Regardez donc, comtesse, ce grand dadais de marquis; eh bien ! je l'ai sauvé du déshonneur pour trois mille francs net. Je lui dirai de venir demain laver le derrière de mes chiens de chasse qu'il prendrait l'express de nuit pour arriver plus vite.

Puis elle exhibe des photographies de princes.

à qui, en dehors de la question d'argent, son mari a rendu quelques services utiles, et finalement la dame va faire admirer à ses compatriotes un portrait en pied du duc de Bragance, où se lit sous la signature du photographié, la phrase suivante :

*A la baronne Alphonse de Rothschild,*
*Souvenir reconnaissant.*

Les bonnes amies s'extasient :

— Fous lui a afez tonc brêdé beaucu té l'archent ! — interrogent-elles avec ce joli accent des Juives d'Outre-Rhin.

Alors, à mi-voix, la femme du grand Alphonse fait un signe de tête négatif, mais elle raconte aux mangeuses de choucroute une histoire qui les fait rire aux larmes.

— Venez donc voir mes chevaux, ajoute-t-elle.

Les chevaux sont, en effet, la passion de Mme de Rothschild, passion malheureuse, qui, chaque année, lui procure cinq ou six chutes à tuer un cocher de fiacre. Portée quasi-mourante dans sa chambre, on la voit deux jours après, revenir près de ses chers chevaux, plus vigoureuse que par le passé. Ses petits poneys russes surtout la plongent dans une extase de fakir.

A la première heure, elle leur rend visite, interroge même leur crottin et assiste aux lavements qui

leur sont ordonnés par le vétérinaire ; ce qui n'empêche pas que, le lendemain, elle entrera dans les écuries en véritable furie, distribuant à tort et à travers sur les croupes des pauvres bêtes une volée de coups de cravache qui les affoleront dix jours durant.

Ferrières, c'est sa propriété, son bien ; elle se plaît à le répéter et à se l'entendre dire à chaque instant. Entrez au château, on vous dira : Ça, c'est le salon de la bâronne, avec un accent circonflexe énorme; ça, c'est sa salle à manger; voilà son parc, voici son étang, avec ses carpes, etc., etc.

Oui, c'est bien son château que Ferrières, c'est bien, malgré sa splendeur et ses meubles précieux, la demeure d'une échappée de *judengasse*. Malgré un personnel considérable, la saleté s'y voit à chaque pas. Dans la chambre qu'elle met à la disposition des ducs et des princes, et qu'elle désigne sous le nom de chambre des *têtes couronnées*, il y a sur le tapis et sur les tentures de soie des souillures innommables, de larges taches graisseuses, et si vous en faites la remarque, on déclare que *c'est fait* de la veille.

Voilà cinq ans qu'on sert cette déclaration à tous les visiteurs.

Il paraît que les pique-assiette princiers qui viennent dormir chez la grande baronne, trou-

vent que c'est très suffisamment propre pour eux.

Dans les cuisines immenses qu'on a fait creuser sous terrre pour ne pas sentir l'odeur des sauces, la même incurie est flagrante. Sur les tables, une couche graisseuse fait vernis ; sur le cuivre des casseroles, le vert-de-gris étale ses moisissures les plus variées, et, au bout de deux minutes, le visiteur est suffoqué par l'abominable odeur de graillon et de salpêtre qui règne en permanence, dans l'endroit.

Etonnez-vous de cet état de choses, on vous répondra narquoisement :

— Oh! c'est bien égal à madame la *baronne*, elle ne met jamais les pieds ici, parce qu'on n'y fait la cuisine que pour les invités ; les plats des maîtres se font dans la petite cuisine du château.

A l'époque des chasses, la bonne dame devient absolument en folie. Au bout de deux jours de tuerie, chasser la proie vivante ne lui dit plus rien, et, sur ce point, le *Journal des Goncourt*, de l'année 1884, nous donne un détail bien amusant :

« On promène le matin — dit-il — une peau de cerf dans le bois et, avec des chiens à nez particulier, on chasse toute l'après-midi à l'*odeur de bête absente*, dans une sorte de poursuite d'ombre ; Mme Alphonse de Rothschild sautant très bien, on prépare d'avance les obstacles, et l'on

arrose l'herbe pour que dans le cas où tomberait la chasseresse, elle ne se fasse aucun mal. »

Comme nous le disions plus haut, on sait à l'avance que la baronne entrera en frénésie à peine en selle et on prend naturellement toutes les précautions possibles pour atténuer le résultat final : emballement du cheval et chute de la cavalière.

Cette folie de vitesse extrême est, on peut le dire, dans le cerveau de la famille. Ces gens-là ne peuvent pas rester en place ; mais cela tient aussi à un orgueil très spécial : le désir immense d'imiter les grandes chatelaines de l'ancien régime. Malheureusement, la seule chose qui leur fait défaut, c'est l'atavisme de ce genre de sport. En dépit de toutes leurs prouesses, les Juives sont d'exécrables amazones, fatiguant constamment leur monture. Que le cheval énervé prenne peur subitement, elles sont affolées. Mme Alphonse de Rothschild ne compte plus ses chutes ; en 1895, le 19 octobre, dans la forêt de Hallatte, une autre Rothschild, la baronne Lambert, se lance sur un cerf furieux et se fait grièvement blesser ; un an après, la baronne Léonino, sa sœur, est désarçonnée au même endroit et meurt quelques heures après.

Cet état de surexcitation de la Juive milliardaire, s'explique aussi très facilement quand on

a appris dans *la France Juive* à quelles maladies nerveuses spéciales sont sujets les Juifs.

Prenez à part un habitant d'Ozouère-la-Ferrière, de Lagny ou de Thorigny, et il vous racontera qu'il n'est pas prudent de passer sur la route, quand la baronne Alphonse de Rothschild se rend à la gare de Lagny-Thorigny. C'est à une allure vertigineuse qu'elle conduit elle-même ses chevaux russes, à la suite de paris engagés entre elle et ses palfreniers.

— Oh! jamais madame la baronne n'aura le temps de se rendre à la gare pour six heures.

— Vous croyez cela mon garçon?

Et la voilà partie à fond de train, en poussant de petits cris gutturaux, qui plongent la valetaille dans un ravissement complet.

On aurait le même portrait à refaire si on retraçait la biographie de la fille de l'hôtesse de Ferrières : Mme Ephrussi, la femme du grand accapareur de blé.

La mère et la fille, en effet, se ressemblent moralement comme deux gouttes d'eau. Edouard Drumont qu'il faut toujours consulter quand on veut se documenter, nous donne dans la *France Juive*, une anecdote bien curieuse sur la petite-fille du vieil usurier de Francfort-sur-le-Mein :

« Quelques heures de chemin de fer, dit-il, suffisent à transformer la fille hautaine d'Al-

phonse de Rothschild, la madame Ephrussi si altière envers notre aristocratie, en une petite Juive fort humble qui, munie de toutes sortes de recommandations, serait bien heureuse et bien honorée si la cour de Russie daignait la recevoir, non pas sur le même pied assurément, mais à la suite de la femme de quelque vaillant officier qui pour fortune n'a que sa solde.

« On a raconté le voyage que fit à Saint-Pétersbourg, au commencement de 1884 la belle triomphante de nos salons. A force d'importunités, d'influences, mises en avant, l'impératrice de Russie s'était laissée aller, bien à contre-cœur, à permettre qu'on lui présenta Mme Ephrussi au Palais d'hiver. Le maître des cérémonies, raconte la *Correspondance politique* de Vienne, avait demandé comment il devait présenter cette Juive. — Vous me la présenterez en partant, répondit l'Impératrice. En conséquence, la fille d'Alphonse de Rothschild ne fut présentée à la Tzarine qu'au moment où celle-ci quittait le salon dans lequel elle venait de s'entretenir avec plusieurs dames, avec la grâce qui lui est habituelle. Quant à Mme Ephrussi qui, ce jour-là, était couverte d'une véritable pluie de rubis, elle n'eut ni un regard ni une parole de la souveraine. »

Sous la Restauration, un affront semblable fut réservé à une Esther-Rebecca de Rothschild ainsi

que le constate un opuscule paru en 1826 : *Biographie des dames de la Cour et du faubourg Saint-Germain* :

« L'un des modernes flambeaux de l'antique Sion : femme, fille et sœur d'honnêtes Israëlites voués au culte du Veau d'or, elle crut pouvoir comme son mari, traiter les rois d'égal à égal. Elle fit mettre ses chevaux à la voiture et ordonna qu'on la conduisît aux Tuileries. Mais là, cruel désappointement ! on refuse de la recevoir.

« Piquée au vif, elle revint chez elle ; des pleurs coulèrent de ses yeux. Jérusalem ! s'écria-t-elle, Jérusalem ! quelle offense pour ton peuple ! Des courriers extraordinaires sont expédiés sur le champ à toutes les cours d'Allemagne pour les instruire de ce grand évènement. Les rois s'agitent, les conseils s'assemblent, les diplomates discutent. Metternich prend la plume, l'ambassadeur d'Autriche court aux Tuileries, la porte à deux battants s'ouvre et notre baronne a franchi la salle des Maréchaux. Alors tout est joie dans Israël : les montagnes bondissent comme des béliers, les collines comme des petits agneaux. Les harpes, qui dormaient suspendues aux saules du rivage, frémissent de nouveau sous les doigts des filles de Sion et le peuple élu célèbre encore une fois le merveilleux passage de la mer Rouge ».

Il serait impossible de nier que les Juives ont des goûts à part, des idées qui ne viendraient jamais à des femmes saines d'esprit. Ces Juives,— dit Pierre Dufour — si belles qu'elles fussent avec leurs yeux noirs fendus en amande, avec leur bouche voluptueuse aux lèvres de corail et aux dents de perles, avec leur taille souple et cambrée, avec leur gorge ferme et riche, avec tous les trésors de leurs formes potelées, étaient, dès la plus haute antiquité, s'il faut en croire Moïse, affligées de certaines infirmités très spéciales. »

Etonnez-vous, après ça, des divertissements baroques et indécents, auquels ces femmes malades, se livrent, dans les circonstances les plus graves de leur vie.

Si la baronne Alphonse de Rothschild se montre extravagante avec ses chevaux, Mme Maurice Ephrussi, lui dame le pion avec ses chiens.

Elle va se marier, et cette jeune fiancée qui est censée tout ignorer, et qui devrait être toute entière à son bonheur d'épouse future, n'a qu'une pensée en tête, celle de marquer la date de son mariage par une cérémonie répugnante. Elle déclare que ses chiens fêteront le dieu Hymen le même jour qu'elle.

Malgré l'invraisemblance du fait, rien n'est plus exact. En feuilletant la collection du jour-

nal l'*Illustration* du 26 septembre 1896, on peut lire, sous la signature de M. Paul Mégnin, les lignes suivantes, que nous reproduisons fidèlement :

« Lors du mariage de Mme Maurice Ephrussi, née Rothschild, on vit figurer dans le cortège les deux terriers de la jeune mariée ; ils étaient tous deux habillés de satin blanc garni de fleurs d'oranger. Depuis, on a inauguré la cérémonie nuptiale chez les chiens ; on invite les amis, les camarades de jeu, le marié offre une corbeille, merveilleuse toujours ; on lunche, puis on laisse les mariés *enfin seuls*. Deux ou trois jours après, les conjoints retournent chez leurs maîtresses respectives. Dernièrement, j'eus l'occasion d'assister à un de ces mariages. Oh ! certes, l'attitude de la mariée n'était pas modeste, elle gambadait joyeusement. Sa robe était de faille blanche, garnie de dentelles, dans la pochette, un mouchoir chiffré de diamant — l'époux était Américain — au cou, un collier de lilas blanc et de fleur d'oranger ».

Quelques semaines après, le journal la *Patie*, renchérissait sur les détails d'une cérémonie semblable, si ce n'est pas la même ; lisez attentivement, c'est une lecture fort instructive :

« Une réception d'un nouveau genre a été donnée ces jours derniers par Mme Ephrussi, la fille

du baron Alphonse de Rothschild, dans son hôtel de l'avenue du Bois. La charmante hôtesse, qui partage avec sa mère une affection spéciale de la race canine, et désireuse de donner à ses nombreux amis un divertissement d'un genre tout à fait nouveau, pendant la période de l'année si triste que nous traversons, a invité tous ceux de ses amis qui possèdent des chiens à les amener chez elle, à jour dit, pour assister au mariage de son caniche favori de sexe féminin.

« Diane, la fiancée en question, était habillée dans une robe en satin, garnie de dentelles de valeur ; un long voile de tulle et une couronne de fleurs d'oranger sur une tête artistement frisée complétaient l'ensemble du costume. Le fiancé, un beau caniche blanc, appartenant au baron Alphonse de Rothschild, portait avec aisance un habit à queue, décoré d'une faveur à la boutonnière.

« Le grand hall des fêtes était splendidement aménagé pour la circonstance et tous les invités humains, en toilette de bal, semblaient prendre un immense plaisir à ce genre de spectacle.

« Le cortège s'est avancé dans la salle des fêtes jusqu'à un dais où le boule-dogue du comte de Berteux, gravement assis sur son bien-séant, représentait M. le Maire avec un chapeau haute-forme attaché sur sa tête et une écharpe tricolore

autour du corps, insigne de sa fonction. Sur un geste de son maître, il aboya trois fois, prononçant ainsi la formule sacramentelle prescrite par la loi, après quoi la procession recommença à défiler.

« L'épousée et l'époux s'en sont allés sur leurs pattes de derrière, escortés par une troupe de jeunes gens et de demoiselles d'honneur, tous merveilleusement habillés ; et un registre *ad hoc* déposé dans une pièce spéciale reçut la signature des chiens par les mains des maîtres délégués pour la circonstance ; à quand le baptême ? »

Oui ! à quand le baptême, mais encore faudrait savoir s'il doit se pratiquer à l'église ou à la synagogue? C'est un point sur lequel statueront certainement un jour les Rothschild et les Ephrussi

Prenez la baronne James de Rothschild, et vous aurez tout le contraire de la femme d'Alphonse.

La chatelaine de Ferrières est maigrichonne et d'allures « marchande de chiffons »; la baronne James, au contraire, a su revêtir une certaine élégance de surface; c'est, sans contredit, l'aristocrate de la famille. Si elle vous parle, il lui échappera peut-être une phrase, dans laquelle l'âme brocanteuse de sa race se révèlera, mais elle se ressaisira très promptement. Son bonheur

est de se poser en protectrice du clergé. Avoir à sa table un évêque lui ferait faire des bassesses.

A Berck-sur-Mer, où elle possède un chalet immense, le chalet des Oyats ; elle a en partie réalisé son rêve. Pendant la saison des bains, quelques *monsignors*, viennent régulièrement chaque semaine manger *cascher* à sa table.

A la gare de Ranz du Fliers-Verton, le grand landeau d'honneur, à cette occasion, va chercher ces dignes serviteurs du Christ mis en croix par les Juifs, et pendant quelques jours, on n'entend parler que de fêtes données chez les Sœurs, et de cloches bénies en l'honneur de l'excellente baronne.

A qui demande aux pauvres religieuses :

— Pourquoi donc recevez-vous cette Juive ?

Dans leur ignorance des accommodements hypocrites, les pieuses filles répondent naïvement :

— Nous croyons savoir que la baronne se convertira en secret.

Et si on ajoute :

— Mais vous savez pourtant que sa fille, son gendre Léonino et son fils Henri font des gorges chaudes sur tous les prêtres qui viennent les voir.

Elles répondent simplement :

— Nous ne pouvons croire cela. Du reste, nous suivons les conseils de notre évêque.

Seule, devant cet agenouillement stupéfiant, se dresse sereine, inflexible, la belle figure du

curé de Berck-Plage refusant net, dès son arrivée dans la ville, de se rendre aux soirées et aux festins de la puissante baronne.

C'est la conquête juive organisée par cette femme, dans ce malheureux pays, dont Henri de Rothschild veut être un jour le député.

Et c'est aussi le but caressé de longue date par la grande Juive. Cadeaux à la Société des courses, distributions de prix, tout vise à ce résultat final.

Elle a fait nommer son fils, Henri de Rothschild, président d'une société de tir aux pigeons, et dans une petite feuille locale verte comme un chou, couleur de ses espérances, elle fait chanter plusieurs fois par an les louanges de son rejeton et aussi les siennes propres, par la même occasion.

Nous nous reprocherions toute la vie de ne pas donner un peu de publicité à ces purs chefs-d'œuvre.

C'est en général, un monsieur Ris-Paquot qui se charge de la besogne. Vous allez voir avec quelle maestria :

Lisez :

« Issue d'une famille portant le même nom, Mlle Thérèse de Rothschild devenue en 1872, Mme la baronne James de Rothschild, a su, de suite, continuant les traditions familiales, con-

quérir et attirer vers elle toutes les sympathies.

« Cette *nature d'élite*, au *cœur débordant de charité*, une fois libre de ses actes, devint bien vite le véritable *génie protecteur des pauvres et affligés*.

« Toujours la première, on la rencontre là où il s'agit de secourir une infortune.

« Que de fois, visitant l'âtre désolé où régnait la plus noire misère, la présence de cette *main charitable* est venue, en secret, sécher les larmes du désespoir le plus poignant, dans lequel se débattaient, impuissants, ceux dont le cœur ulcéré et la gorge étranglée n'osaient ou ne savaient plus à qui avoir recours.

« *La charité! la charité! toujours la charité!* semble être devenue la devise de cette *noble baronne*.

« Que sa *modestie* nous pardonne de dévoiler la moitié des secrets que cette *grande âme, bonne et généreuse*, semble se plaire à ignorer elle-même, mais que le devoir de chroniqueur nous fait une loi de mettre en lumière.

« A votre titre de noblesse, vous avez su, Madame, ajouter une *auréole de charité* dont les rayons se déversent indistinctement sur toutes les misères qui vous sont signalées; aussi, dans l'élan de reconnaissance, la population entière de la ville et de la plage de Berck vous a-t-elle dé-

cerné le plus glorieux et le plus enviable titre de noblesse que puisse souhaiter un cœur comme le vôtre, en vous désignant sous le nom de *Mme la bienfaitrice*, sous lequel tout le monde se plaît à vous reconnaître ici.

« Nous omettons à dessein, une foule d'autres libéralités faites, soit en faveur des œuvres de bienfaisance, quêtes, etc. ; soit pour des concerts, courses, loteries, etc., dont l'énumération serait trop longue.

« Présidente d'honneur du comité d'initiative pour le monument élevé à la mémoire des regrettés docteurs Perrochaud et Cazin, la sollicitude de *cette main généreuse* se manifeste encore par un versement de 2,000 fr., plus le don gratuit de l'emplacement où s'élève actuellement cette œuvre personnifiant la gloire et le sublime dévouement de deux noms à jamais immortels dans les annales du soulagement des souffrances humaines.

« Nous n'en finirions pas s'il nous fallait retracer jour par jour, heure par heure, les nombreuses aumônes que verse, à chaque instant, cette *main providentielle* sur son passage. Nous ne trouverions jamais de fleurs assez rares et assez belles s'il nous fallait tresser une couronne en faveur de sa charité.

« Ce que nous pouvons affirmer, ce que tout

le monde pense avec nous, c'est que, désormais, le nom vénéré de Mme la baronne James de Rothschild, devenu inséparable de celui de la ville de Berck et de la plage, gravé dans tous les cœurs, se trouve également inscrit, pour toujours, sur le grand livre de la dette de reconnaissance contractée par la ville envers ses véritables bienfaiteurs. »

RIS-PAQUOT.

Vous voyez que rien ne manque à ce lèchement de pieds : *nature d'élite, cœur débordant de charité, génie protecteur des pauvres et des affligés, noble baronne, grande âme, bonne et généreuse, auréole de charité, main charitable, main généreuse, main providentielle*, ce qui fait trois mains, entre parenthèses ; mais attendez, ce n'est pas fini. Dans un autre numéro, un M. Dauvin nous dira que Mme James de Rothschild a donné à l'église de Berck, une *Immaculée-Conception*, d'une valeur toute relative et racontera avec des larmes de reconnaissance, ponctuant chaque ligne, que « la main providentielle » a envoyé en guise de don à une loterie locale, deux tourterelles d'une valeur de six francs.

Il y a trois ans, pour essayer de rendre populaire davantage son fils bien-aimé, Mme James de Rothschild profita de ce qu'il venait de convoler

avec une coreligionnaire, Mlle Weisweiller, pour donner une grande fête.

D'innombrables arcs-de-triomphe furent dressés depuis Ranz du Fliers-Verton jusqu'au chalet Rothschild. Les enfants de l'école des Sœurs tressèrent eux-mêmes la gaze et les feuillages des guirlandes. A la gare, où une salle d'attente est affectée exclusivement d'un bout de l'année à l'autre à la famille, des compliments et des fleurs furent offerts au couple hébreu, et pour que nul accident ne soit à craindre pendant la route, le commissaire de police de Berck, en grande tenue, se tient debout sur le marchepied du landau, pendant la durée du petit voyage. On aurait forcé les petits ânes gris de la plage à braire de joie, s'il y avait eu possibilité.

Cette fois, le jeune Henri, se départit de son avarice sordide. Il donna de sa bourse cent francs aux Sœurs pour acheter des jouets aux enfants.

Le soir, au dîner, les *monsignors* habitués félicitèrent chaudement les nouveaux époux. Le beau-frère du marié, le baron Leonino, récita des monologues en italien qui firent pâmer l'assistance. Au dessert, le docteur Calot, chirurgien en chef de l'hôpital Rothschild et protégé de la baronne, démontra, à l'aide de projections électriques, sa fameuse méthode pour le redressement des bossus.

Autant que la veuve Chauvy, poète ordinaire des Juifs, le docteur Calot est l'enfant gâté de la baronne James, *son grand savant*, comme elle l'appelle.

La démonstration qu'il fit ce jour-là eut, du reste, le plus grand succès.

— Figure n° 2 ! — cria-t-il —, au milieu de son explication, et, sur la toile inondée de lumière une photographie apparut, montrant une table d'anatomie, sur laquelle un pauvre petit *goy*, bossu effroyablement, était étendu sur le ventre.

— Figure 4 !

Une nouvelle épreuve montra le même *goy*, vigoureusement tiré par les pieds et les mains par des aides, tandis que le « grand savant » était représenté refoulant la bosse récalcitrante avec la dernière énergie.

— Vous voyez, messieurs et mesdames — expliqua le docteur Calot — l'aide qui est à genoux et dont on ne voit que la tête soutient avec ses mains de bas en haut la colonne lombaire et rend efficace l'effort du chirurgien qui presse directement sur la gibbosité. Dès que le chirurgien a continué cette pression directe pendant quelques instants, vigoureusement, il est arrivé à la correction parfaite. Cette figure comparée à la précédente, permet de se rendre compte du bénéfice

supplémentaire qu'a donné cette pression directe (1).

Et le docteur exhiba aussitôt une nouvelle épreuve montrant l'enfant absolument redressé, mais roulant des yeux hagards.

Souriant, le docteur Calot conclut :

— Vous voyez, ce n'est pas plus difficile que ça : V'lan ! une bonne poussée sur l'épine dorsale, et voilà un garçon élancé comme un jonc, jusqu'à la fin de ses jours (2).

— Pardon — fit timidement quelqu'un — mais si la fin des jours du patient se trouve être quelques heures plus tard, en raison... de l'émotion bien naturelle qu'il ressent si subitement ?

— Dans ce cas — observa judicieusement le jeune Henri de Rothschild qui a toujours le petit

---

(1) Pour ne pas être taxés d'exagération, nous renvoyons les lecteurs à une brochure publiée par ce docteur Calot, intitulée *Note sur quelques modifications apportées à la technique du redressement des maux de Pott.* (Masson et Cie, éditeurs, 120, boulevard Saint-Germain), dans laquelle on pourra voir les photographies dont nous parlons et lire les explications que nous reproduisons plus haut.

(2) En septembre dernier, le docteur Calot ne trouvant pas assez de sujets difficiles à redresser à Berck, est parti en Russie, pour s'exercer sur les petits Russes bossus. Plusieurs journaux parisiens fortement arrosés par les Rothschild ont annoncé ce voyage.

mot pour rire — dans ce cas, cher monsieur, le sujet est toujours sûr d'entrer *drott* au ciel.

Rien ne manqua aux réjouissances, ce soir-là ; pas même un éblouissant feu d'artifice tiré sur la plage à la nuit tombante, ce qui procura l'occasion à un abbé, commensal ordinaire de la baronne, de prononcer cette phrase extraordinaire :

— C'est l'apothéose bien pâle de votre ineffable grandeur d'âme, chère madame.

Chez les baronnes Nathaniel, Gustave et Adolphe de Rothschild, les distractions sont d'une nature un peu moins macabre. On se contente de casser simplement du *sucre* en famille sur le dos des *goym* blasonnés, qui viennent s'empiffrer au buffet des hôtels de l'avenue de Marigny et du faubourg Saint-Honoré, et, pour varier les plaisirs, on se fait faire la lecture des derniers vers de la veuve Julie Chauvy dont nous parlons plus haut.

Ayant l'inappréciable bonheur de posséder les œuvres complètes de la femme-poète des Rothschild, nous serions inexcusables de ne pas leur en servir un des meilleurs morceaux :

Celui-là en a pour titre :

AUX PROMOTEURS DES TROUBLES ANTISÉMITIQUES.

Vous en voulez donc bien à ces Israélites
Qui, dans ce grand Paris, font tant et tant de bien

Que sans trop me classer « parmi leurs parasites »
J'aime pour leur bon cœur de la force du mien.
Vu tout d'abord ceci : qu'il est dans leur devise
De « paraître meilleurs » que tous les autres gens.

« Paraître meilleurs », c'est une trouvaille, mais attendez :

S'il arrive un malheur ou quelque catastrophe
A qui s'adresse-t-on, vous le savez, cruels !
Tout d'abord aux Rothschild, Edmond, Gustave, Adolphe,
Alphonse, Arthur, de plus, pour de nombreux appels
Selon le cas, l'urgence, à toutes leurs baronnes
Qui « n'immolent point tout aux pieds de Cupidon ».

Sur cette constatation, plutôt intime, mais qui a dû donner certainement à réfléchir aux puissants barons, la femme-poète couvre de fleurs une dame Oppenheimer

. . . . . autre âme charitable
Accessible au passant, qui pleure ou tend la main
Sans l'écraser du poids de son « tout explicable ».

Sans être trop curieux, nous serions assez désireux, cependant, de savoir ce que Mme Ve Chauvy entend par le « tout explicable » avec lequel cette bonne Mme Oppenheimer pourrait écraser, avec la facilité d'un docteur Calot réduisant une bosse, l'infortuné passant qui lui tend la main.

Egalement, nous serions reconnaissants à Ma-

dame Chauvy de nous indiquer l'adresse du Beaucaire qu'elle voudrait :

. . . . . prôner de Paris jusqu'à Rome
Pour qu'on en fasse un jour, au moins un député.

Veinard de Beaucaire !

Enfin, pour n'oublier aucun de ses bienfaiteurs, Julie prend le parti de les citer tous en bloc :

Les Brülh, les Reitlinger, Osché, les Delavigne,
Les Hecht, Hermann, Beleys, les Weil, les Amson,
Les Deutsch, Hollander, Wolf, un Ilich non moins digne,
Les Wormis, Léser, Treyfousse, Ange Arbib et Gerson,
Klein, Oppert et Naquet, bien meilleur qu'on ne pense,
Qui brillent dans Paris, pullulent dans la France,
Et que dans l'Algérie il faut mieux ménager ! »

Bref, la farouche Julie invite carrément, en terminant, les antisémites à cesser leurs attaques contre Israël, et pour leur faire comprendre combien ils risqueraient gros à l'exciter davantage, elle déclare que :

« Les soufflets de son livre écrit pour les tancer ! » ne sont que le commencement d'une campagne en règle.

Ne croyez pas un seul instant que les Hébreux à qui l'on applique de tels coups d'encensoir sur le nez, s'aperçoivent du grotesque achevé de la chose. A force de vouloir singer la noblesse française, la noblesse de ghetto arrive aujourd'hui

à croire que c'est vrai. Aussitôt qu'un juif a acheté un vieux château, son premier soin est de lui faire donner l'aspect le plus moyen-âgeux possible, et, de se poser en grand seigneur.

La baronne Nathaniel de Rothschild, qui ressemble d'une façon frappante à une ouvreuse d'un théâtre de Nice (ce qui, entre parenthèse, n'est pas flatteur pour l'ouvreuse en question), affecte de parler, à tout bout de champ, du bon vieux temps avec des soupirs dans la voix. Le récit de la prise de la Bastille lui arrache de petits cris d'effroi à faire croire qu'un de ses ancêtres a été guillotiné deux minutes après Louis XVI, et sur cette manie imbécile et indécente de parodier ce qui fut beau et grand, le *Journal des Goncourt* de l'année 1883 est curieux à lire.

C'est au cours d'un brillant dîner chez la noble Juive. Il y avait là plusieurs grands noms de France, quand tout à coup :

« A l'instar des trois mots du festin de Balthazar, éclate la gueulée de la *Marseillaise* d'un café des Champs-Elysées, chant de Révolution, qui fait lever de son assiette la tête de la baronne, et lui fait dire *avec l'expression de l'argent qui prend peur :*

— Ah ! la Marseillaise ! »

La fille de Salomon de Rothschild est absolument dans la même note. Depuis qu'elle est ma-

riée à un noble véritable, elle vous a des airs *Isabeau de Bavière* à faire mourir de rire ; pour un peu, elle se poserait un hennin sur la tête et porterait toute la journée, si elle l'osait, une robe à queue, histoire d'avoir deux pages derrière elle. A chaque instant, dans la conversation, elle vous parlera de ses aumônes, ce qui, au demeurant, ne lui réussit pas toujours.

Il y a six ou huit mois environ, vers avril 1897, à un grand dîner offert par une notabilité parisienne, la généreuse personne se trouva placée près d'un ecclésiastique de nos amis, homme de grand savoir, dont les épaules ne se courbent que devant son Dieu. Le potage était à peine servi, qu'aussitôt la fille de Salomon se mit à vanter son escarcelle et à partir en guerre contre les antisémites :

— Mais enfin, monsieur l'abbé, — dit-elle — ne voyez-vous pas à chaque instant reparaître les mêmes noms israélites dans les listes de souscription en faveur des malheureux?

— J'en vois aussi beaucoup d'autres, madame, qui ne sont pas israélites ; — répondit l'abbé — mais puisque vous avez amené la conversation sur ce point délicat, permettez-moi de vous poser une question : Vous vous trouvez dans la forêt de Chantilly, je suppose, avec cent mille francs en votre possession. Je me précipite sur vous et je

vous les dérobe. Rentré chez moi, l'idée me prend de distraire mille francs sur vos cent mille, et de les donner aux pauvres. Croyez-vous, qu'en somme, ma facile charité sera digne d'éloges ? »

La pauvre femme faillit s'étrangler du coup en avalant précipitamment un blanc de volaille, tant son émotion fût grande.

Edouard Drumont l'a répété des milliers de fois : c'est notre aplatissement devant Israël qui fait en partie sa force. Si, en toute occasion, les Français avaient le courage de tenir aux Juifs le langage de l'abbé X..., cela ne rendrait pas évidemment les Juifs moins chapardeurs, mais enfin, après avoir été détroussé par Israël, on n'aurait toujours pas la honte de le voir continuellement se poser en bienfaiteur de l'humanité entière.

Le bonheur le plus parfait pour le Juif est, en effet, de pouvoir humilier à son aise les descendants de ceux qui méprisaient, à juste titre, les habitants des « ghettos ». C'est ce qui explique pourquoi les femmes et les filles des Rothschild ont tenu à se payer, en guise de gardien de chenil en chef, un noble authentique, le comte Bertrand de Valon, maire de Chamant, qu'elles ont affublé par dessus le marché d'un nom d'épagneul plutôt ridicule.

A l'heure actuelle, le fameux : *C'est nous qui sont les princesses*, est absolument justifié. Une des Cahen d'Anvers règne en souveraine aux Bergeries ; l'autre, Mme Louis Cahen d'Anvers, s'est offert le château de Champs, l'ancienne résidence d'été de la marquise de Pompadour. Elle a fait dépenser quatre millions à son banquier de mari, pour que tout soit reconstitué comme au temps de la favorite de Louis le Bien-Aimé : le plafond, les murs, les peintures, le lit et même les cabinets d'aisances sont entièrement recopiés sur les modèles de l'époque.

Quand la restauration du château de Champs fut achevé, savez-vous l'idée peu banale qui germa dans le cerveau de la grande Juive ?

Vous croyez peut-être à une idée de fête ou tout Israël se serait donné rendez-vous. Vous songez déjà à une orgie dont les mânes de Mme de Pompadour auraient tressailli d'aise. Arrière ces images profanes !...

Un soir, rue Bassano, où elle a son hôtel, Mme Cahen d'Anvers dit simplement à son mari :

— Dis-donc Louis, si nous faisions bénir Champs, par l'évêque de Meaux ?

Depuis longtemps, disons-le, la femme du banquier cosmopolite avait mûri son plan. A l'exemple de la baronne James de Rothschild, la digne femme ne cessait depuis un an de fréquenter les

religieux du pays, les comblant de cadeaux, souscrivant à toutes leurs souscriptions pour les pauvres. Un curé du pays, fut absolument accaparé par la Juive. C'est un grand chasseur devant l'Eternel que ce curé ! Elle le prit par cette passion dès les premiers jours :

— Mais venez donc nous tuer quelques lapins, monsieur l'abbé.

Parlez-donc d'éclair au chocolat aux enfants !

L'abbé prit son fusil.

Et quand, à travers les bois, le candide ecclésiastique rencontrait un passant égaré, il s'empressait de lui indiquer de suite le bon chemin :

— Regardez, disait-il, vous n'avez qu'à prendre à gauche, vous verrez devant vous un magnifique château, c'est celui de Mme la comtesse d'Anvers, une personne bien charitable et qui a des lapins délicieux...

— Pardon, faisait le passant, serai-je à Champs ?

Emballé, le curé continuait :

— Vous la verrez peut-être à travers la grille de son château, avec sa fille, une charmante demoiselle, qui a les yeux un peu ronds, mais qui est la bonté même....

— Oui, mais enfin...

— Tenez, repartait le curé, pas plus tard qu'hier, la mère me disait : Prenez-donc par les blés, sur la lisière du parc, monsieur l'abbé, un

de mes gardes m'a affirmé qu'il y avait là, au moins, cinq compagnies de perdreaux.

En passant un jour par Champs, quelqu'un visite l'église du pays. En sortant il rencontre le curé et lui fait compliment de la décoration du sanctuaire :

— J'ai vu, lui dit-il, une plaque de marbre ou les vertus des anciens seigneurs du château sont célébrées en termes bien touchants, il faut espérer que les nouveaux propriétaires mériteront semblable mention.

Le curé regarda le questionneur d'un air affligé et sévère :

—Non seulement, Monsieur — dit-il — les nouveaux maîtres mériteront une plaque louangeuse à leur mort, mais ils la méritent déjà, Monsieur !

. . . . . .

Quelques mois plus tard, c'est grande fête pour le pays. A deux heures, l'évêque doit venir confirmer. Depuis trois ans pareille cérémonie ne s'est vue. On attendait une occasion. Le soir, ce haut prélat bénira le château des Cahen fraîchement restauré.

Sur la petite place du village, une animation énorme règne depuis le matin. Deux baraques foraines se sont installées. *Le Tir des Amis réunis* et *A la renommée du nougat*. Du presbytère à l'église, qui lui fait face, le curé va et vient

effaré. On a fait rentrer les oies et les poules, et à travers la porte entrebaillée de l'école des filles, on aperçoit des blancheurs de voiles entourant une bannière de la vierge.

Devant la porte de l'église on a amené la pompe municipale, car, pendant la confirmation, les pompiers doivent se livrer à un simulacre de sauvetage.

Autour de la fontaine publique, des ménagères discutent avec animation.

— On dit qu'il va coucher au château après l'avoir béni.

— Mais oui, madame, c'est les sœurs qui me l'ont dit hier soir, même que la comtesse lui cède sa propre chambre, vous savez, la chambre de la Pompadour.

— C'est tout de même drôle de descendre chez des Juifs. Maintenant, il ignore peut-être cela, cet homme.

Deux heures et demie. Un bruit de roues se fait entendre et voilà que devant le presbytère un landau s'arrête. Trois ecclésiastiques en descendent ; le premier est Mgr Emmanuel de Briey, évêque de Meaux ; le deuxième est le curé de Chelles et le troisième, un vicaire-général.

Trois heures moins le quart.

La place est complètement garnie de curieux. On montre du doigt les châtelaines du pays, la

comtesse Cahen d'Anvers, et sa fille la plus jeune, vêtues de gris, ainsi qu'une dame de compagnie en robe noire.

A chaque pas, Mme Cahen d'Anvers baisse la tête en avant comme une poule qui va piquer une graine, tandis que sa fille roule sur la foule des petits yeux bleus et rageurs. Toutes les deux ont les cheveux de ce blond spécial du chanvre qui a trop séché au soleil, ceux de la mère commencent à se grisonner considérablement.

M. Cahen d'Anvers ne viendrait-il pas souhaiter la bienvenue à l'évêque ?

On n'attendait que les deux Juives, car à peine sont-elles entrées à la cure, que se rangent, devant l'église, les choristes en camail rouge, portant la croix et les objets du culte, et les communiantes, escortant la bannière blanche de la Vierge.

– Ding, ding, ding !

La cloche sonne à petits coups brefs.

Et voici que sort de la cure Mgr de Briey, ayant à droite le curé de Chelles, et à sa gauche le vicaire général et le curé de Champs. Derrière viennent les sœurs.

— Ding, ding, ding !

De rares fidèles suivent, les parents des enfants sans doute. Sur le passage du cortège des réflexions ironiques se font entendre.

Pendant ce temps au château une agitation fébrile règne. Aux fenêtres de gauche, des têtes de cuisiniers se montrent effarées. Devant le perron d'honneur, M. Cahen d'Anvers se promène, attendant avec impatience une surprise qu'on va ménager à sa femme.

Fébrilement, le Juif va et vient, de la ferme à son écurie, dont les mangeoires et les *bat-flancs* sont sertis d'argent. A la fontaine-abreuvoir des chevaux, qui lui a coûté trente mille francs, il regarde l'heure à l'horloge encastrée, surmontée d'une tête de lion, et, finit par se laver les mains. Aux fenêtres du premier, deux jeunes Hébreux le regardent curieusement.

Cinq heures, la cloche tinte la sortie des vêpres, le portail du sanctuaire s'ouvre à deux battants et, processionnellement, le cortège se répand de nouveau sur la petite place.

Cette fois, l'évêque de Meaux est revêtu de ses habits épiscopaux, mitre au front, crosse d'or en main.

Un cantique s'élève dans l'air, dominé par le latin des prêtres et ponctué par l'organe grêle des enfants de chœur.

L'évêque rentre se dévêtir au presbytère, et à haute voix M. Delbeury, le curé de Champs, crie aux religieuses :

— Allons, mes sœurs !

C'est la surprise ménagée à Mme Cahen d'Anvers.

Pendant que l'évêque prend quelques instants de repos nécessaire, communiantes et communiants, conduits par les religieuses, se dirigent sur deux files vers le château. En tête, deux des nouvelles petites confirmées portent religieusement une pièce montée, rouge et jaune, garnie de fruits confits, et une corbeille ravissante de roses et d'œillets blancs.

La grille du château est franchie, et le cortège, suivi d'une foule de curieux, de vélocipédistes et de paysans, pénètre dans la salle des gardes de l'ancienne demeure de la Pompadour.

La famille Cahen est là, au grand complet, entourant la grande Juive dont le triomphe est presque beau à voir. C'est debout, quelle recevra les offrandes et les compliments de la plèbe.

Accoté à une console, le maître de céans cause avec ses deux filles, qui sont revenues à la hâte, dès la fin des vêpres. A quelques pas, son gendre et son fils se livrent à des plaisanteries sur les arrivants.

Sur les faces simesques des six Hébreux, la joie la plus intense se lit. Rien ne manque pour l'instant à leur bonheur. Dans cinq minutes, une petite fille baisera les mains de la mère et des filles. En l'attente des hommages, les yeux chas-

sieux du père, du fils et du gendre, luisent indécemment.

De chaque côté de la porte, quatre valets de pied regardent le défilé d'un air prodigieusement méprisant.

Rouges de honte, certainement, les religieuses conduisent les deux fillettes au gâteau et aux fleurs devant la famille Cahen, en murmurant de vagues politesses. Mme Cahen serre la main aux sœurs ; Cahen père colle ses lèvres lippues sur les petits fronts virginaux, et tapote les joues des communiants, pendant que les Cahen fils et filles continuent à plaisanter.

La cérémonie dure un quart d'heure au bout duquel les valets mettent tout le monde à la porte, car l'évêque ne doit pas tarder à venir donner sa bénédiction et diner.

Voici justement le landau de Mgr de Briey qui traverse la cour.

Il est six heures moins vingt minutes. Dans les cuisines du château l'animation est à son comble.

En simple complet gris, c'est assez bon pour un prélat français, M. Cahen reçoit Monseigneur au bas du perron et, courbé en deux, il baise l'anneau épiscopal avec acharnement. On dirait qu'il veut estimer la valeur marchande du bijou sacré.

Sur les marches de pierre crayeuse, le Juif se tortille, la bouche fendue d'un sourire venimeux et satisfait. Ses larges mains semblent vouloir étreindre l'évêque, l'entrainer plus vite, tel un filou qui a peur de voir sa dupe lui échapper au dernier moment.

Et Mgr de Briey, suivi du curé de Chelles et de son grand vicaire, pénetre dans le salon chinois. A travers les hautes fenêtres, la foule aperçoit les Cahen qui se prosternent devant les ecclésiastiques comme des roseaux couchés par le vent.

Fini le spectacle public.

Dans la plus stricte intimité, on s'imagine le comte Cahen d'Anvers, disant à Sa Grandeur en lui montrant ses objets d'art :

— Monseigneur, venez donc admirer encore un merveilleux vase en marbre, avant de vous mettre à table. Il m'a coûté les yeux de la tête, mais c'est une œuvre unique. Il est ceinturonné de têtes de Papes et il est tellement vaste, que j'ai envie à chaque instant d'y prendre un bain de pieds.

A huit heures et demie, l'évêque dînait toujours, et des grincements de portes et de serrures qu'on verrouillait, indiquaient clairement que la fête n'était pas près d'être close.

La veille, au grand lit blanc à colonnes, reconstitution exacte du lit de la favorite de Louis XV.

on avait mis des rideaux aux dessins aimés de la grande courtisane.

C'est dans cette chambre où s'ébattent sur des murs crème, les amours à fossettes qui sourient à Jeanne-Antoinette Poisson, dite de Pompadour, que devait reposer du sommeil du Juste, dans la nuit du 13 au 14 juin, le successeur de Bossuet, Marie-Ange-Emmanuel de Briey, évêque de Meaux.

A neuf heures, l'évêque déclina l'hospitalité de nuit de la famille Cahen (1).

Mme Louis Cahen d'Anvers ne s'en est jamais consolée.

Parfois, la rage qu'ont les baronnes et les comtesses de Ghetto, de fréquenter chez qui porte un grand nom dans la haute société française les mènent un peu plus loin qu'elles ne voudraient peut-être aller, et souvent l'honneur conjugal du pauvre baron, ou de l'infortuné comte, s'en trouve quelque peu écorché.

---

(1) Il paraît qu'une des demoiselles Cahen d'Anvers a embrassé la religion catholique ; ceci, dans une certaine mesure, justifierait la présence de Mgr de Briey dans la demeure de la Juive Cahen d'Anvers, qui, elle, cependant, n'a pas renié la foi de ses pères.

On pouvait lire, en effet, dans les journaux parisiens du 14 août dernier (1897), la courte note suivante :

« Quatre employées du téléphone viennent d'être révoquées à la suite d'indiscrétions commises.

« Au bout du fil, ces employées avaient surpris le secret d'une intrigue galante existant entre un abonné du téléphone et une femme du grand monde.

« Elles en profitèrent dans la suite pour troubler à tout instant le repos de ce malheureux abonné qui, appréciant peu le charme de ces plaisanteries de mauvais goût, déposa une plainte contre les jeunes filles. »

Le « malheureux abonné » du téléphone, comme le nommaient les journalistes, n'est autre que le descendant d'une des plus anciennes familles de la noblesse française ; même dans les salons les plus rigides du noble faubourg, son entrée fait sensation.

Pour la femme mariée, c'est autre chose. Elle appartient à la « première aristocratie du monde. » C'est une grande, très grande Juive. Son mari est un des plus gros banquiers d'Israël, et si vous lui affirmez que son titre de comte est de date plus fraîche que celui de l'ami de son épouse, il sou-

tiendra envers et contre tous, que vous êtes dans l'erreur la plus complète.

C'est, dit-on, au cours d'une soirée donnée chez les Rothschild, que la grande Juive et le gentilhomme français se virent pour la première fois, et de suite ils s'aimèrent. En vrai chevalier, lui, mena sa cour tambour battant. Elle, telle l'oiselle que fascine le redoutable épervier, ne fit qu'une bien faible résistance.

— Oh ! tous les hommes me disent ça — soupira-t-elle, et puis, vous le savez bien : je suis Juive.

Ah ! sois Juive ou Chrétienne !

je m'en fiche ! — déclara impétueusement le gentilhomme.

Ils s'aimèrent...

Cependant, le gros banquier hébreu, la bouche en cœur, éclatait littéralement d'orgueil, se figurant, le pauvre ! que tous les mamours qu'on lui prodiguait, n'avaient d'autre cause que la sympathie profonde qu'il inspirait.

— On rend enfin justice à ma race — gloussait-il avec les yeux arrondis d'un chat dont on tolère les petits oublis.

En attendant, par téléphone, les deux coupables se donnaient de multiples rendez-vous.

— Allô ! allô ! Ce soir, n'est-ce pas, à telle heure. Sois exacte, ou je meurs !

— Allô ! allô ! Oui, mon ami, j'y serai, ô mon Jéhovah !

Par malheur, la grande Juive, comme toutes ses pareilles en général, n'est point de nature aimable envers ceux qui travaillent pour vivre, et au moindre retard apporté dans la communication avec l'élu de son cœur, elle attrapait les malheureuses téléphonistes avec la même frénésie que ses ancêtres mettaient à attraper les écus. Chaque prise de rendez-vous valait donc aux employées du téléphone ce qu'elles appellent dans leur langage imagé un *suif carabiné*.

On ne gagne jamais rien à être impolie. La femme du gros banquier en fit la cruelle expérience.

— Ah ! tu es grossière, ma fille, se dirent les employées, eh bien, on va rire.

A vrai dire, la vengeance, dont se servirent les demoiselles du téléphone, était du genre qu'il est convenu d'appeler douteux.

Au lendemain d'un rendez-vous, en effet, la grande Juive entendait la sonnerie du téléphone:

— Allô ! allô ! c'est bien à Mme X... que j'ai l'honneur de parler ?

— Parfaitement.

— Eh bien ! — reprenait la voix — y a pas de brouille dans l' ménage ?

Au domicile du noble seigneur qui avait pris, lui aussi, l'habitude peu polie de son amante, la même fumisterie se répétait :

— Allô ! allô ! c'est à M. de Z... que nous parlons ?

— A lui-même.

Alors, imitant la voix de la Juive, une téléphoniste engageait avec M. de Z... une petite causette :

— C'est toi, mon gros poulet ?

— Oui, mon trésor !

— Tu n'es plus souffrant, mon loulou ?

— Non, ma belle reine d'Egypte !

— Alors, viens ce soir, viens, dis ! me dire encore que tu m'aimes !

Et la maligne téléphoniste fixait à M. de Z... un rendez-vous, auquel, naturellement, la femme du banquier ne se trouvait jamais.

Un beau jour où, selon son habitude, Mme X... s'étant montrée plus impertinente envers les téléphonistes, celles-ci résolurent de corser leur plaisanterie.

Avec cette belle sérénité que donne l'accomplissement d'une vengeance méritée, l'une d'elles téléphona tranquillement au gros banquier pour l'avertir que sa volage moitié se trouvait rue K... avec son ami.

Qu'advint-il ? Ceci est un sujet trop intime pour le rapporter ici. Il n'y eut cependant point de

duel. Peut-être même, en bon Juif qu'il est, le mari trompé jugea-t-il que cette alliance de la main gauche ne pouvait qu'augmenter le nombre de ses quartiers de noblesse, et il ne s'en est fallu que d'un *fil*, pour que tout reste pour le mieux dans le meilleur des mondes où l'on s'enjuive.

Mais c'est ce *fil* qui a justement ébruité l'affaire.

Savez-vous ce que c'est qu'une dérivation téléphonique ?

Une dérivation consiste en un fil branché sur une ligne particulière et qui permet d'écouter les conversations des abonnés. Le cabinet noir de la Sûreté générale a fait installer ainsi, sur tout le réseau téléphonique parisien, une série de ces fils pour son usage spécial. Détail particulier : quand ces messieurs de la Sûreté générale se servent de cette dérivation, on entend une crépitation très caractéristique rappelant à s'y méprendre le bruit d'une friture.

C'est grâce à ce truc ingénieux, que trois agents de service au cabinet noir surprirent les espièglerie, un tantinet raides, des employées du téléphone.

Aussi, quand on vint (qui on ? le gentilhomme ou le gros banquier ? on ne sait exactement) l'Administration des postes et télégraphes déclara que les quatre demoiselles facétieuses allaient être mises en congé illimité.

Cela n'empêche pas le banquier hébreu trompé d'être toujours en excellents termes avec le correspandant téléphonique de sa légitime, comme dirait Populo. On évite seulement certain sujet de conversation, et on ne va plus ensemble voir certaine pièce de Molière, dont le titre trop « vieux français » pourrait choquer la chaste oreille du mari.

L'extraordinaire, dans cette Société parisienne, qui, au fond, méprise cordialement les Juifs, c'est que chacun croit devoir prendre des airs de commisération aussitôt qu'on écrit cinq lignes un peu sévères sur certains Hébreux.

— Après un excellent dîner, on vous dira pis que pendre de telle ou telle grande Juive, on vous racontera que Mme Z... a des passions déshonnêtes, et qu'à Nice, la police a dû lui signifier de partir au plus vite pour éviter un scandale énorme (1), et sur Mme X... on insinuera que jamais Juive plus bêtement orgueilleuse n'a foulé le sol français.

Racontez donc cela le lendemain, pour voir, et vous ne trouverez plus que des gens le front barré d'un pli attristé :

---

(1) Le rabbin Kroner a dit que la Juive était sujette à des vices contre nature.

— C'est peut-être vrai, ce que vous avez écrit là sur Mme K..., s'exclameront-ils, mais, était-ce le moment de parler de ça ; on dit qu'elle fait tant de bien ! lisez-donc le *Gaulois*.

Ce n'est jamais le moment, pour dire la vérité sur Israël. De suite, on vous lance à la figure cinquante coupures de journaux, trempées de larmes reconnaissantes.

Mme Furtado Heine, qui est morte au milieu d'un concert d'éloges funèbres, qui ont valu trois colonnes nécrologiques aux lecteurs des grands journaux boulevardiers, est le plus bel exemple qu'il soit possible de citer dans cet ordre d'idées.

Vous coupiez le matin, la bande de votre journal, et, la première chose qui vous sautait aux yeux, c'était l'écho flatteur consacré à la dame :

« Le comité de bienfaisance de la Société des jeunes manchots de Paris et de la banlieue, a reçu hier de Mme Furtado-Heine, une somme de cinq cents francs. L'inépuisable charité de cette bienfaitrice du genre humain n'a donc pas de bornes ? »

Deux jours après nouvel écho :

« On parle beaucoup, dans certain ministère,

d'une décoration à décerner à une femme du plus haut mérite. La seule crainte de froisser la modestie de la future décorée, nous empêche de laisser jaillir son nom de notre plume. »

Deux jours plus tard :

« Nous savons que cette courte note va affliger une femme de cœur ; mais la vérité nous force aujourd'hui à déclarer que la décoration si méritée dont nous parlions avant-hier, aura pour destinataire Mme Furtado-Heine. Tous les pauvres de France applaudiront à ce juste hommage rendu à celle, que leurs enfants appellent leur « *bonne mère* ».

Comme sa coreligionnaire Mme James de Rothschild, Mme Furtado-Heine avait fondé un hôpital. Oh ! les maladies des gueux, quelles ressources inépuisables ! quel excellent prétexte à réclame.

Un mois après la décoration, ce n'était plus trente lignes émues que vous lisiez dans votre quotidien, mais une demi-page :

« Hier, a eu lieu à l'hôpital Furtado-Heine, une cérémonie profondément touchante :

« A l'occasion de la décoration de leur bienfaitrice, les jeunes malades de l'établissement ont voulu lui témoigner leur gratitude d'une façon éclatante (*suit une description de l'ornementation des salles*).

« Quand Mme Furtado-Heine parut, accompagnée de Mmes Judas, Dreyfus, Bloch, Meyer, etc. un long cri d'allégresse est parti de toutes les poitrines, et, une mignonne fillette borgne et scrofuleuse, s'est avancée un peu émotionnée, avouons-le, vers elle, en lui disant :

« *Admirable et noble dame,*

« *Permettez à de malheureuses petites infirmes, de venir en ce jour solennel, déposer à vos pieds l'expression de leur insondable reconnaissance.*

« *Grâce à vous, qui êtes sur terre l'incarnation de toutes les vertus, la souffrance a fui nos membres torturés ; dans nos cœurs le soleil est entré, soyez bénie!*

« Rendre l'impression que ce simple discours enfantin a produit sur l'assistance, est impossible, et, c'est avec des sanglots dans la voix, que Mme Furtado-Heine a serré la pauvre borgne sur son cœur, tandis que le personnel de l'établissement, enthousiasmé par cette scène véritablement attendrissante, battait des mains à tout rompre »

Le cas de Mme Hirsch, la femme du grand tripoteur des valeurs ottomanes, est identique. Cette

Juive opère par grands coups espacés, oh ! très espacés, à la manière de son cher défunt. Si une grande catastrophe surgit, pendant huit jours, la grosse caisse journalistique ne cesse de ronfler :

*15 octobre.*

« On assure qu'hier, au *Crédit Familier*, une dame âgée a déposé une somme de cent mille francs, pour venir en aide aux victimes de l'effroyable sinistre qui vient de plonger Paris dans la consternation ».

*16 octobre.*

« On affirme que la dame âgée qui a déposé avant-hier cent mille francs au *Crédit Familier* n'est autre que la veuve d'un banquier, décédé depuis un an à peine, mais, n'essayons pas de percer un incognito qui pourrait peiner une femme dont le nom est synonyme de charité ».

*17 octobre.*

« On cite assez avec orgueil maintes mauvaises actions, pour qu'il soit permis une fois de livrer à l'admiration publique, un trait de charité malheureusement rare à notre époque. La généreuse donatrice des cent mille francs déposés il y a trois jours au *Crédit Familier*, n'est autre que Mme la baronne H... L'éminente veuve nous en

voudra de notre demi-indiscrétion, mais, n'importe, nous aurons fait notre devoir, nous aussi ! »

*18 octobre.*

« Nous voudrions taire le nom de la femme de bien, qui a versé cent mille francs en faveur des victimes de la catastrophe de Bournemouth, que cela nous serait impossible, car, nous avons reçu de nos abonnés, plus de mille lettres nous enjoignant de dire la vérité.

« Ce nom, lecteurs, vous l'avez tous au bord des lèvres ; c'est celui de Mme la baronne Hirsch, la veuve du banquier philanthrope. »

Auprès d'une réclame aussi ingénieuse, *les millions donnés chaque année sans bruit par les grandes chrétiennes passent naturellement inaperçus*. Ce qu'il y a de curieux dans l'affaire, c'est d'entendre parler les rares juifs pauvres au sujet de la générosité des baronnes de ghetto.

Allez un matin rue Saint-Claude, au bureau de bienfaisance israëlite, et vous nous en direz des nouvelles. En moyenne, vous trouverez là une vingtaine de miséreux, tout au plus ; si, entre ces deshérités circoncis, vous voyez distribuer plus de trente francs, c'est que ce sera la veille d'une grande fête, où la charité est prescrite par la loi.

— Les paronnes ! — vous diront en chœur les parias du Judaïsme — les paronnes ! mossié, ils falent pas plis cher, gué les parons, tout ça c'est tes *sales chuifs !*

# LES CABOTINES

La Juive en scène. — Le toupet. — Ce que dit Drumont. — Une pauvre fille de France. — L'âpreté au gain. — Le puffisme. — Hadamard. — Théodore de Banville et de Goncourt. — Une scène typique. — Fidès-Devriès. — Elisa Félix, dite Rachel. — Une oraison funèbre. — Arsène Houssaye en cause. — Rosine Bernhardt, dite Sarah Bernhardt. — L'art de la Réclame. — Le monsieur colère. — La croix de Sarah et la croix de la sœur de Charité. — Le champagne. — La fameuse réunion à la gloire de la grande Sarah. — L'aura-t elle ou l'aura-t-elle pas ? — Un portrait amusant par de Goncourt.

Les planches devaient être, pour la Juive, un merveilleux moyen d'arriver dans la vie. Ce n'est pas qu'elle soit meilleure comédienne que l'Aryenne, son jeu à la scène est souvent exagéré et, par conséquent, fatiguant à suivre ; mais au théâtre, pour réussir, il faut avoir énormément de toupet, surtout au début, et,... savoir se faire *mousser*, comme on dit en argot de coulisse.

Le toupet, vous pensez si ça manque à la Juive :

quant à la bonne petite réclame, Israël est là pour un coup.

Soyez donc surpris, si la majorité des artistes en vedette au théâtre est en partie composée de Juives. Il y a vingt ans, on ne parlait que de la Stohlz, de la Patti, de la Sass, de Fidès-Devriès, de Rosine Bloch et d'Heilbronn.

Drumont l'a ainsi admirablement dit, d'ailleurs :

« La plupart des artistes en vue sont d'origine juive; dans le cas contraire ne trouvant que de l'hostilité dans la presse, ils ne seraient arrivés à rien et ils auraient été réduits à courir la province. Les cantatrices célèbres de notre temps ont été célébrées surtout parce qu'elles sortaient de la famille de Jacob : Léa Stolz, la Patti, la San Fidès-Devriès, Rosine Bloch, Heilbronn, Mlle Isaac étaient Juives, Judic; du nom de son mari, Mme Israël Reichember, Mlle Milly Meyer, appartiennent aussi au monde juif.

« Worms est le fils d'un boucher de la rue Vieille-du-Temple qui vendait de la viande kascher.

« *Van Zand est-elle Juive?* En tout cas, elle n'a pas été baptisée; c'est ce qui explique que les Rothschild l'aient reçue chez eux, l'aient couverte de leur protection, l'aient imposée à Paris. Elle a, d'ailleurs, comme Mlle Névada, comme la

Krauss, l'avantage d'être étrangère en un temps où toute *Française est mise sévèrement à l'index.*

« Je me rappelle la mélancolie avec laquelle une jeune fille, que des revers de famille avaient forcé d'entrer au théâtre, me répondait un jour que je lui parlais de son avenir :

« Oh ! Je n'arriverai à rien, je suis Française ! » (1).

Maintenant, les critiques musicaux et dramatiques ont encore une provision considérable d'éloges pour Mmes Reichenberg, Sarah Bernhardt et Hadamard.

Cette dernière est surtout célèbre, par *l'âpreté* qu'elle déploie pour accaparer les rôles à succès aux dépens de ses camarades. Pour arriver à ses fins, elle se cramponne pendant des journées entières aux malheureux auteurs, les fatiguant de ses demandes réitérées, jusqu'à ce que, de guerre lasse, ils cèdent. Si, par hasard, son insistance à la glue ne réussit pas, elle dérangera tout un monde de gens influents : — N'est-ce pas, cher maître, vous irez trouver un tel ? Si vous saviez comme je me sens ce rôle dans la peau !

---

(1) La *France Juive*, t. II, livre V. Paris. *Juif et la Société française.*

Pour interpréter le personnage d'*Henriette Maréchal*, qu'elle n'osait pas demander à de Goncourt, généralement peu compatissant aux juifs, elle n'hésite pas un seul instant ; elle court chez Théodore de Banville, roule des yeux de poule mourante et obtient enfin du Maitre, la promesse qu'il se rendrait intercéder pour elle chez l'auteur.

Dans le *Journal des Goncourt*, (1) le fait se trouve consigné d'une manière peu flatteuse pour la pensionnaire de la Comédie-Française, et nous ne voudrions pas en priver nos lecteurs.

Laissons donc parler de Goncourt :

« *Samedi 10 mai.* — Dialogue hier à la porte de chez moi.

— Monsieur de Goncourt y est-il ?

— Il vient de sortir, à l'instant même, répondit Pélagie à l'inconnu.

— Ah ! fait l'inconnu, qui ajoute : Est-on sûr de le trouver demain matin ? Et il laisse sa carte.

C'était Banville.

Commentaires de Pélagie sur l'air sérieux du visiteur. Je suis bien avec lui, mais, dans la disposition de mon esprit et avec les méchants potins de Paris, on ne sait jamais.

---

(1) Année 1884.

Et toute la nuit, imagination extravagante et tragique, fabrication de la tenue composée d'un monsieur qui ne sait pas s'il doit s'attendre à une gifle ou à une amicale poignée de main.

On sonne.

Banville s'avance vers moi, avec le sérieux d'un notaire de pantomime des Funambules, et me dit solennellement : — Mon cher, je viens vous demander le rôle d'Henriette Maréchal pour Mlle Hadamard.

— Ah zut alors ! Est-ce bête, ai-je eu envie de lui dire, de m'avoir fait travailler l'imagination comme ça, à propos d'une chose aussi bête ».

N'est-ce pas qu'elle est typique cette anecdote parisienne. Cette juive qui s'en va déranger un maitre de la littérature contemporaine, un nom illustre du Tout-Paris, lequel va à son tour implorer un autre maître. Théodore de Banville se serait-il dérangé pour une chrétienne, aurait-il été implorer un confrère pour quelque pauvre femme de talent qui aurait eu besoin de sa protection pour arriver à gagner son pain quotidien ?

Il n'aurait peut-être pas eu cette peine. La chrétienne est timide d'instinct et la juive a le toupet et l'aplomb en partage !

C'est dans le caractère de la Juive d'agir ainsi sans façon avec tout le monde, dès l'instant qu'une

chose leur chante en tête, et, sur Mme Fidès-Devriès, Edouard Drumont, dans la *France Juive* cite des détails bien piquants :

« Paris, au mois de février 1884 — dit-il — a parlé quinze jours de Mme Fidès Devriès. De toutes les comédiennes hébraïques, celle-là, du reste, est la plus agaçante. Elle était à l'Opéra quand, un beau soir, elle s'ennuya en apercevant peut-être qu'elle ennuyait ; elle épousa un dentiste Juif et quitta le théâtre. Bon débarras pour nous ! Vous ne connaissez pas les Juifs ; il faut toujours qu'ils dérangent le prochain. Un soir, les baronnes Juives annoncèrent mystérieusement le retour de leur coreligionnaire : « Vous savez la grande nouvelle ? La toute belle, la toute charmante, la toute divine Devriès va nous revenir ! — Quel honneur pour nous ! » dirent les duchesses pour faire leur cour aux baronnes. Les journaux bien stylés, annoncèrent le retour, puis le démentirent, puis l'annoncèrent de nouveau.

« Après un court passage à l'Opéra ou les Juifs seuls l'applaudirent, Mme Fidès-Devriès se décida à aller chanter au théâtre Italien ; elle consentit, par pur désintéressement à empocher 68,000 francs pour douze représentations ; puis brusquement, le mari se fit remettre subrepticement au nom de sa femme, « un chèque qu'elle n'avait pas le droit

de toucher. » Ici, c'est le directeur M. Maurel, qui parle et je ne fais que répéter ce qu'il écrivait dans les journaux. Bref, voilà la cantatrice qui va rejoindre le Juif Jules Cohen qui l'attend à la gare de Lyon pour l'amener à Monte-Carlo, pendant que l'impresario s'arrache les cheveux et que l'éditeur Hartmann écrit des lettres étonnantes aux gazettes.

« Remarquez le changement qui s'est accompli même dans les mœurs du théâtre, sans doute les coulisses n'ont jamais été le sanctuaire de la vertu, mais le bon cœur, l'affection pour les camarades rachetaient bien des choses. Déjazet aurait joué mourante pour ne pas faire perdre un cachet de quarante sous à un figurant et cette juive qui vient de toucher une somme fabuleuse pour quelques notes parfois assez fausses, qui, à la seconde représentation d'*Hérodiade* a mis le couteau sur la gorge de son directeur pour obtenir un peu plus d'or, ne se demande pas une minute si son départ soudain ne sera pas une ruine pour le théâtre, s'il ne mettra pas sur le pavé tout ce petit monde d'artistes subalternes, d'employés, de gagistes pour lequel la fermeture est un désastre.

« Ces considérations sont complétement étrangères à tout individu de race sémitique qui compte les autres absolument pour rien. Pour-

quoi se gênerait-il encore une fois ? Autrefois, une artiste qui se serait permis une pareille incartade aurait été reçue avec des pommes cuites, si elle s'était avisée de reparaître devant un public parisien. De nos jours, la Juiverie n'a eu qu'à faire un geste à ce qu'on appelle l'aristocratique assistance de l'Opéra, pour qu'à sa rentrée au mois de Janvier suivant, Mme Fidès-Devriès fût couverte d'applaudissements. »

Et Drumont termine en rapportant le passage d'un journal dans lequel il était dit qu'à Lisbonne Mme Fidès-Devriès avait été rappelée *cent douze fois* en une seule soirée, ce qui aurait représenté au dire du courriériste musical, rien que pour le trajet des coulisses à la scène une marche de *six kilomètres*.

Avant Sarah Bernhardt, la Juive comédienne qui a le plus fait parler d'elle sur les tréteaux, et même en dehors, est évidemment Elisa Félix, dite Rachel. Ses parents, Jacques Félix et Esther Haya, sont de misérables marchands forains, et elle vient au monde à Mun, en Suisse, en 1821. Dix ans plus tard on la retrouve à Lyon, mendiant des sous avec sa sœur Sophie qui prit

par la suite le nom de Sarah. (1) Quelques années se passent, et la voilà à Paris protégée par un nommé Choron. A ce moment elle chante au théâtre, mais subitement elle perd la voix. Le 28 octobre 1836 elle se fait admettre au Conservatoire, et, aussitôt, retentissent les fanfares d'Israël, nouvelles trompettes de Jéricho, qui feront crouler toutes les concurrences qui pourraient se produire autour d'elle et l'amoindrir. (2)

Pensionnaire du Théâtre-Français, sa soif d'argent lui fait utiliser, à en devenir malade, ses congés annuels. En 1849 notamment elle donna en province jusqu'à deux représentations par jour. Bientôt, enthousiasmées par la réclame incessante que ses coreligionnaires font dans les journaux de tous les pays, toutes les cours d'Europe se disputent l'honneur de la recevoir ; mais c'est surtout en Allemagne qu'elle préfère se produire, et la récompense de la Juive ne se fait

---

(1) « Je vois encore la maigre petite racleuse de guitare... » JULES CLARETIE.

(2) En juillet 1845, un grand écrivain, Pétrus Borel, avait écrit un petit chef-d'œuvre littéraire dans le *Journal du Commerce* à propos d'une représentation qui avait été donnée avec force réclames par Rachel et sa tribu des Félix. Hélas ! le pauvre écrivain devait payer cela cher et mourir de faim. Songez donc il avait osé toucher à une cabotine juive !

pas attendre. Sur la pelouse de son château de Babelsberg ou elle avait dit des vers, le roi de Prusse lui fait élever une statue en marbre, juste à l'endroit ou ses pieds s'étaient arrêtés pendant sa déclamation.

C'est M. Jules Claretie qui raconte le fait en parlant du journal *l'Artiste*, cette revue d'art qui poursuit encore sa glorieuse carrière et où tant de renommées ont passé, Arsène Houssaye, Henry Houssaye, Zola, Paul de Saint-Victor. C'est en parlant de ce dernier qu'il arrive à nous citer Rachel. « Il y a toujours plaisir et curiosité, dit-il, à feuilleter les vieilles pages oubliées de l'*Artiste*. Saint-Victor débutait dans l'article théâtral en saluant les débuts de Madeleine Brohan toute rayonnante dans la beauté de ses dix-sept ans, en acclamant Mlle Rachel, revenant d'un tour d'Europe, de ce voyage en Allemagne, où le roi de Prusse, la priant de réciter des vers sur une pelouse de son château de Babelsberg, faisait ensuite dresser la statue de marbre de la tragédienne à la place même où les pieds de Rachel avaient foulé l'herbe verte... »

Dans la vie, ni les joies ni les triomphes ne semblaient l'étonner, et elle aimait à raconter, avec orgueil, qu'à l'époque où gamine elle chantait en plein vent, Victor Hugo s'arrêta pour l'entendre chanter.

Après avoir entendu la fillette, le grand poète lui aurait glissé une pièce de cinq francs dans la main, et, Rachel l'ayant reconnu, lui aurait dit : — Faites-moi donc une chanson, monsieur Hugo ? L'auteur des *Misérables* aurait remis aussitôt à l'enfant une feuille de papier en lui disant : — Ce sont des vers d'un ami, vous les chanterez sur un air d'autrefois, j'adore les chansons des rues ; puis ayant touché du doigt le front de la future tragédienne (1) il partit. Rachel demanda à Sophie sa sœur qui l'accompagnait : « Il me semble que j'ai maintenant une couronne sur la tête ; ne la vois-tu pas ? Ce n'est pas une couronne, aurait répondu Sophie, c'est une auréole. »

C'est à la suite de ce voyage en Allemagne, que Paul de Saint-Victor prenait sa lyre pour chanter Rachel :

« Voici, écrivait-il alors, que Mme Rachel, revient de son voyage en Allemagne, à travers les plus étranges et les plus rares triomphes de sa vie. Ce peuple de philosophes, de voyants, d'antiquaires, de mystiques, d'hellénistes s'est levé

---

(1) « Les tragédies... oh ! que c'est embêtant ces vieilles tragédies ! Rachel... *une femme plate* ! — c'est Jules Janin qui cause avec le décousu d'un de ses feuilletons. » — (*Journal des Goncourt*, fin de janvier 1852).

devant elle comme les vieillards de l'Iliade devant Hélène et à lire les dithyrambes sibyllins inspirés par la tragédienne vous direz en effet l'Hélène du second Faust transportée du ciel bleu de la Grèce dans le clair-obscur fantastique de la nuit de Walpurgis. Elle leur est apparue comme cette femme de l'Apocalypse qui porte écrit sur son front le mot *mystère*, comme la chimère de l'énigme antique, comme la pâle Pythie des mythes disparus et des symbobes évanouis; à l'heure qu'il est, la philosophie hégelienne en rêve encore. Etrange prestige du génie que chaque climat colore de teinte et que chaque race adore dans la langue de ses instincts et de ses sympathies.

« L'Angleterre a salué dans Mlle Rachel une héroïne de Shakspeare dépaysée dans la tragédie et elle transposait sur les drames de son poëte la langue muette de son jeu frémissant et sombre.

« Qu'elle aille en Italie et le peuple acclamera en elle une apparition de son Olympe et de son histoire; une muse du ciel païen, une enfant de la Cour romaine; il versera dans son peplum tous les soleils, toutes les étoiles, tout le firmament de ses sonnets et il la conduira au capitole sur un quadrige à l'antique en chantant le *Manibus date lilia plenis* de Virgile sur un air de Rossini. Aujourd'hui la comtemplative Allemagne l'élève

pour la transfigurer sur le Brocken de sa vision et de ses rêves ; elle étudie les plis de sa draperie comme le frissonnement sacré du voile de Isis, des initiations, et, pour mieux l'admirer selon son cœur et son génie, elle vaporise, elle, la forme de Phidias drapée par Sophocle dans les brumes illuminées de Jean-Paul... »

N'est-il pas profondément triste de voir un homme de la valeur de Paul de Saint-Victor, entonner un chant de triomphe, prendre sa plume pour louanger Rachel et les Allemands. Il est vrai, ainsi que Drumont en a fait la remarque dernièrement, que Paul de Saint-Victor avait horreur de la pauvreté et des pauvres, et naturellement son cerveau ne pouvait par suite qu'admirer la richesse et le succès. Rachel riche, enviée, c'était là surtout ce qui avait pu le frapper. N'empêche, que dans ces lignes, on aperçoit bien le côté *uniquement païen* du talent de Rachel, le côté plastique.

Juive entre toutes les Juives en dépit de certains côtés « bon enfant » tout était, pour Rachel, occasion à profit.

Et sa pitié n'était que superficielle. Elle mettait le cabotinage, le puffisme en tout, même dans

les choses qui demandent une circonspection respectueuse. Écoutez ce que raconte de Goncourt dans son *Journal* (1) « Mardi, 7 février.» Vallès, jaloux de tout le bruit qu'il ne fait pas, et qui veut bien de mon *moi*, retentissant dans le passé, mais non dans le présent, s'indigne presque vertueusement de mon livre (2), me représente comme un marquis de Sade, frisé par Scudéry, compare le roman, dans une assez *jolie comparaison, au bourdonnement d'une cantharide dans une coiffe d'hôpital*, blague mon *agonie sardonique*. Eh bien oui, cette agonie sardonique est une invention, une imagination... mais possible, vraisemblable. Et je ne l'aurais pas risquée, sans un certain renseignement. Voici ce qui est arrivé à Rachel :

« Elle avait une vieille bonne, à laquelle elle était très attachée. Cette vieille bonne tombe malade chez sa maîtresse, très gravement malade, Une nuit on vient réveiller la tragédienne et lui apprendre que la malade agonise. Rachel descend tout en larmes et dans l'affliction la plus vraie, mais un quart d'heure ne s'était pas passé que l'artiste *était toute « à l'étude de l'agonie*

(1) Année 1882.

(2) Il s'agit du livre *La Faustin* dont Charpentier avait annoncé un nouveau tirage chez Alphonse Daudet, quinze jours auparavant.

*de la femme, qui était devenue pour elle une étrangère, un sujet* (1). »

En 1851, la gloire de la Juive avait atteint son apogée. Au Salon, on vit, cette année-là, par douzaine, les portraits : Mlle Rachel en Phèdre, Mlle Rachel dans le « Moineau de Lesbie », Mlle Rachel de face, de profil, de trois quarts (2).

Arsène Houssaye qui fut l'ami de la tragédienne, raconte dans ses *Souvenirs de Jeunesse* (1850-1870) une foule de détails qui dépeignent bien l'étrange créature.

L'écrivain des élégances féminines est venu la voir, et elle lui dit :

« Vous rappelez-vous que vous m'avez donné une Bible en sept langues à moi qui n'ai jamais

---

(1) De Goncourt ajoutait : « Je tiens ce détail de Dinah Félix. »

(2) Ceci nous est raconté par M. Jules Claretie. Cela ne dura pas longtemps par exemple ; Rachel morte, on ne vit plus que portraits et bustes de Mlle Favart. La juive partie, plus de réclame ou de bassesse pour la juive, plus de souvenir. Une grande chrétienne qui aurait fait quelque chose de remarquable ne serait pas oubliée et plusieurs siècles après on lui élèverait encore des statues où on retracerait par le pinceau son acte mémorable. — La juive partie, c'est fini.

rien appris. La Bible a été mon premier livre et ce sera mon dernier; quand je suis seule, ce n'est pas toujours dans ma vie passée que je voyage : c'est dans les temps primitifs où je retrouve ma première mère, la Rachel toute divine ».

Elle parle ensuite de l'Egypte et déclare :

« C'est là, ma vraie patrie ! » et elle exprime le désir de passer l'hiver suivant à Jérusalem.

« Au moins là-bas, dit-elle, si je meurs dans mon voyage on m'enterrera au chemin d'Euphrate, là où est le tombeau de la vraie grande Rachel, femme de Jacob. J'ai été fière de porter son nom à celle qui mit au monde tant d'enfants ».

Celle-là, au moins, n'avaient rien de commun avec les baronnes et les comtesses de ghetto qui, tout en conservant soigneusement tous les vices de leur race, s'ingénient à se poser en descendantes des Croisés.

Nous trouvons dans les *Mémoires des autres* de la Comtesse Dash (1) de curieux détails sur les débuts inconnus de Rachel.

C'était au fameux *Théâtre du Comte de Castellane* où joua tout d'abord une troupe de comé-

---

(1) Tome V. *Souvenirs anecdotiques sur le second Empire.* (Librairie illustrée).

diens du grand monde : la Duchesse d'Abrantès, Sophie Gay, Mélanie Waldor, Edmond Mennechet, etc. Mais, raconte la Comtesse Dash, « les amateurs devenaient de plus en plus rares ; alors on eut recours aux artistes. Il y eut des élèves du Conservatoire, il y eut de jeunes talents, il y eut des acteurs en réputation quelquefois. Il me semble qu'Augustine Brohan, qui débutait alors, consentit à jouer une petite comédie inédite. Je n'en suis pas bien sûre, pourtant je le crois.

« Mais ce dont je suis sûre, c'est d'y avoir vu Rachel jouer je ne sais plus quelle pièce inconnue et cela avant son début au Gymnase, alors qu'elle était tout à fait obscure. *C'était une petite brune renfrognée, laide, maigre, nouée, presque désagréable et sans talent.* Elle me parut surtout étrange : son regard ne se fixait pas : elle avait la voix rauque....

« J'avais pour voisine une vieille dame, dont j'ai oublié le nom, qui me dit une parole dont je me suis toujours souvenue.

— Cette petite personne a en elle quelque chose d'extraordinaire, je ne serais pas étonnée quand elle irait loin.

« On sait jusqu'où elle a été.

« Rachel avait, comme tous ceux qui lui ressemblent, la rage de faire ce qu'elle faisait le moins bien ; ainsi Mlle Mars voulait jouer le

drame. Talma voulait jouer la comédie, Rachel avait le même penchant. Je l'ai vue une fois à l'Odéon, à une représentation à son bénéfice, alors qu'elle était encore bien jeune. C'était le temps où certaines personnes du faubourg Saint-Germain en raffolaient, où leurs salons lui étaient ouverts.... La duchesse de *** s'était engouée d'elle à un point inouï; elle avait loué ce jour-là une avant-scène de rez-de-chaussée pour elle et une autre personne. Cette loge était littéralement remplie de bouquets à l'adresse de la tragédienne; j'étais en face, je voyais tout.

« Elle joua Hermione dans *Andromaque*; après la pièce, rappel, fleurs, trépignements, rien n'y manque.

« Après *Andromaque* venait le *Tartufe*; Mlle Mars jouait Elmire et Rachel s'était imaginée de représenter Dorine. Tout le monde connaît cette scène, où la servante *forte en gueule* défend seule contre Mme Pernelle tous les membres de la famille que l'aïeule attaque. Celle ci est au milieu du théâtre, Elmire auprès d'elle, et tout à fait au bout se trouve Dorine; le dialogue est à elle seule avec la vieille. Rachel ne paraît pas mal dire, mais sa voix pleine et sonore dans la tragédie était dans la comédie une vraie voix de rogomme, sourde, caverneuse et désagréable.

« Mlle Mars jouait avec son éventail et regardait

du coin de l'œil, avec un sourire ironique, sa rivale qu'on applaudissait et qui lui portait ombrage. Ce regard disait :

— Ah ! tu viens sur mon terrain, et tu crois y triompher. Attends un peu, tu vas voir, j'aurai mon tour.

« En effet, jamais — et c'est beaucoup dire — jamais Mlle Mars ne joua Elmire comme ce jour-là. Après la scène du quatrième acte elle fut rappelée par la salle entière avec un enthousiasme que rien ne peut rendre : tous les bouquets apportés pour Rachel lui furent lancés ; il ne fut plus question de celle-ci. Sa chute dans la comédie fut complète, et le triomphe de Mlle Mars s'en augmenta d'autant. »

Drumont a reproduit dans *la France Juive* un portrait de Rachel, par Philarète Chasles :

Ce petit tigre bohémien, Juive, lascive, vaste front, planté sur des épaules de hyène et sur un torse charmant de Menade, sublime d'intelligence et plus rapprochée, par l'âme, des carnivores que des hommes, a séduit tous ses contemporains dignes d'elle et et que sa grande qualité, la férocité, a enivrés. Véron le gros en a raffolé. Ricord se serait perdu pour elle. Les archevêques l'ont bénie. La France l'a pleurée. Autrefois petite gueuse en chemise qui, la sébille à la main, ramassant

des sous dans la fange des estaminets, toute rompue depuis dix ans aux trois-six, aux planches, aux quinquets gras, aimant le ragoût du vice mais plus encore le ragoût de l'argent, elle représentait la sauvagerie des Parias, celle des Juifs, celle des Bohèmes résumée, concentrée et raffinée par la sauvagerie des rues de Paris.

Avec cela, des manies d'agrippeuse, habitudes contractées dans son enfance, qui lui faisaient dérober, en cachette, chez ses amants, tout ce qui lui tombait sous la main, objets d'une valeur dérisoire aussi bien que bibelots de prix.

Tourgueneff, qui au fond était un profond observateur, a aussi dit de Rachel qu'elle avait été « la face et la fleur de cette juiverie qui s'est emparée déjà des poches du monde entier et qui s'emparera bientôt du reste, car qui a la poche a la femme et qui a la femme a l'homme. »

Drumont a ajouté dans une note qu'il fallait lire au sujet de Rachel, une curieuse étude parue d'abord dans la *Revue politique et littéraire* et publiée ensuite en volume chez Hetzel, les *autographes de Crémieux* : « Rachel, dit-il, n'avait pas la moindre notion de l'orthographe, c'était Crémieux qui lui servait de secrétaire. Rachel adressait à Crémieux un brouillon informe, écrit

en style de cuisinière, et celui-ci lui envoyait un petit chef-d'œuvre de grâce et d'art que Rachel n'avait qu'à recopier. N'est-ce pas gentil cet avocat occupé sans relâche, dont le cabinet est envahi depuis le matin jusqu'au soir et qui trouve le temps de rendre d'une manière assidue un service, subalterne en apparence, mais qui a à ses yeux, l'avantage de grandir une coreligionnaire ?

. . . . . .

Rappelons ici une étude, où à travers des éloges se dégagent des vérités, étude écrite par un maître de la critique dramatique, Théophile Gauthier.

Nous y verrons encore le côté pose, le cachet surtout plastique du talent de cette Juive :

« Mademoiselle Rachel, dit-il, sans avoir de connaissances ni de goûts plastiques, possédait instinctivement un sentiment profond de la statuaire. Ses poses, ses attitudes, ses gestes s'arrangeaient naturellement d'une façon sculpturale et se décomposaient en une suite de bas-reliefs.

Les draperies se plissaient comme fripées par la main de Phidias, sur son corps long, élégant et souple; aucun mouvement moderne ne troublait l'harmonie et le rhythme de sa démarche ; elle était née antique. Sa beauté n'avait rien de coquet, de joli, de français, en un mot : — long-

temps même, elle passa pour laide, tandis que les artistes étudiaient avec amour et reproduisaient comme un type de perfection ce masque aux yeux noirs, détaché de la face même de Melpomène.

Elle ébauchait à main-levée, en traits légers, hardis et primitifs comme les peintres des vases grecs, une figure aux longues draperies, aux sobres ornements, d'une austérité gracieuse et d'un charme archaïque qu'il était impossible d'oublier désormais. Nous ne voudrions en rien diminuer sa gloire, mais là était l'originalité de son talent; *Mademoiselle Rachel fut plutôt une mime tragique* qu'une tragédienne dans le sens qu'on attache à ce mot. Son succès, déjà si grand chez nous, eût été plus grand encore sur le théâtre de Bacchus, à Athènes; si les Grecs avaient admis les femmes à chausser le cothurne; non pas qu'elle gesticulât, car l'immobilité fut au contraire l'un de ses plus puissants moyens, mais elle réalisait par son aspect tous les rêves des reines, d'héroïnes et de victimes antiques que le spectateur pouvait faire. Avec un pli de manteau, elle en disait souvent plus que l'auteur avec une longue tirade et ramenait, d'un geste, aux temps fabuleux et mythologiques, la tragédie qui s'oubliait à Versailles.

Seule, elle avait fait vivre pendant dix-huit

ans une forme morte, non pas en la rajeunissant, comme on pourrait le croire, mais en la rendant antique, de surannée qu'elle était peut-être: sa voix grave, profonde, vibrante, ménagère d'éclats et de cris, allait bien avec son jeu contenu et d'une tranquillité souveraine.

Personne n'eût moins recours aux contorsions épileptiques, aux rauquements convulsifs du mélodrame ou du drame, si vous l'aimez mieux. Quelquefois, on l'accusa de manquer de sensibilité, *Mlle Rachel fut froide comme l'antiquité*, qui trouvait indécentes les manifestations exagérées de la douleur, permettant à peine au Laocoon de se tordre entre les nœuds des serpents et aux Niobides de se contracter sous les flèches d'Apollon et de Diane.

Le monde héroïque était calme, robuste et mâle. Il eut craint d'altérer sa beauté par des grimaces, et, d'ailleurs, nos souffrances nerveuses, nos désespoirs puérils, nos surexcitations sentimentales eussent glissé comme de l'eau sur ces natures de marbre, sur ces individualités sculpturales que la fatalité pouvait seule briser après une longue lutte. Les héros tragiques étaient presque les égaux des dieux dont ils descendaient souvent, et ils se rebellaient contre le sort plus qu'ils ne pleurnichaient. Mlle Rachel n'eut, comme on dit, de larmes dans la voix, et

ne sut pas faire trembloter et chevroter l'alexandrin avec la sensiblerie moderne. La haine, la colère, la vengeance, la révolte contre la destinée, la passion, mais terrible et farouche, l'amour aux fureurs implacables, l'ironie sanglante, le désespoir hautain, l'égarement fatal, voilà les sentiments que doit et peut exprimer la tragédie, mais comme le feraient des bas-reliefs de marbre aux parois d'un palais ou d'un temple, sans violenter les lignes de la sculpture et en gardant l'éternelle sévérité de l'art (1).

. . . . . .

Et plus loin, Théophile Gauthier dit encore cette phrase qu'il faut retenir, car elle caractérise le néant de l'influence de la Juive sur le théâtre :

« *Mademoiselle Rachel n'a exercé aucune influence sur l'art de notre temps.* . . . . . »

On a des renseignements nombreux sur la galanterie et les succès de Rachel, nous n'y insisterons pas ici ; mais nous tenons à montrer le degré de sa tartuferie par l'anecdote suivante :

Mlle Nathalie avait envoyé en présent à Ra-

---

(1) *Portraits contemporains. — Artistes dramatiques.* Charpentier, éditeur.

chel, un joli tableau de Diaz (1), un amour de tableau. La grande Rachel fut effarouchée et elle écrivit à Nathalie cette lettre pudibonde.

« Ma chère camarade,

« Ce Diaz est vraiment trop peu gazé pour l'ornement de ma petite maison. J'aime le déshabillé d'un esprit charmant, je ne puis admettre cette nudité que l'Arsinoé de Molière aime tant. Ne me croyez pas prude. Mais pourquoi vous priverai-je d'un tableau que je serais obligée de cacher, moi !

« Mille remerciements quand même, et croyez-moi, votre dévouée camarade.

RACHEL. »

Mlle Nathalie reprit son Diaz, mais elle répondit à Rachel, en le raccrochant au mur, déjà en deuil et tout triste, cette mordante missive :

---

(1) Ce Diaz représentait une jeune femme en compagnie d'un jeune homme, la chevelure de l'amant se mêlait aux cheveux de l'adorée et la Vénus comme l'a dit si gracieusement Tabureau :

Croisant ses beaux membres nus
Sur son Adonis qu'elle baise ;
Et lui pressant le doux flanc ;
Son cou douillettement blanc,
Modèle de trop grande aise.

« Chère camarade,

« Je suis une folle, et presque une impie d'avoir cru mon petit tableau digne de votre hôtel. Mais ma sotise m'a du moins valu un *précieux renseignement sur les limites de votre pudeur*. Permettez-moi seulement de défendre contre vous le répertoire comique que vous invoquez ici un peu à contre-sens, car c'est justement dans les tableaux qu'Arsinoé n'aime pas les nudités.

Elle fait des tableaux couvrir les nudités
Mais elle a de l'amour pour les réalités.

« Je reprends donc mon Diaz, un peu confus de son excursion téméraire, et je cache sa confusion dans ma chambre où M. A... peut seul le voir.

« Votre très dévouée,
NATHALIE. »

Bien répondu, Mademoiselle, vous connaissiez votre Rachel.

Rachel s'est éteinte loin du pays de sa race, et son rêve d'être enterrée au chemin d'Euphrate ne s'est pas réalisé. C'est à Paris, au cimetière du Père-Lachaise, que dorment dans l'éternité ses restes mortels.

Cinq amis, dont Arsène Houssaye (1), se trouvaient réunis, ce jour-là, dans la maison de la place Royale où le cercueil avait été apporté de Cannes.

« Je ne veux pas me rappeler, écrit Arsène Houssaye, dans *Souvenirs de Jeunesse*, qu'au Père-Lachaise, le grand rabbin, tout heureux de voir près de lui le baron de Rothschild, lui dit entre deux psaumes :

— J'ai bien fait de vendre mon Crédit Mobilier, il n'était que temps ! Cent francs de baisse ! ».

Ce fut l'oraison funèbre de la grande tragédienne Juive.

Terminons en citant cette page de Goncourt, où le maître raconte, avec son talent habituel, sa dernière visite chez Rachel disparue à jamais (2).

*11 avril 1858*

« Dans un angle glacé de la place Royale, il y a deux coupés qui se morfondent à une porte, des

(1) Arsène Houssaye se croyait aimé de Rachel.

« Musset, dit Jules Claretie, sortait un jour de chez Rachel, persuadé qu'elle l'adorait, et le disait à Arsène Houssaye qui souriait, certain qu'elle n'aimait que lui. Tous en étaient là. »

(2) *Journal des Goncourt.*

sergents de ville et une queue de ménages du Marais, de ménages à la Daumier, et, derrière ces ménages, de petites ouvrières en cheveux. C'est là. Je monte avec ceux qui montent. C'est d'abord une grande pièce éclairée par le jour morne d'une cour, et, tout autour, dans des poses affaissées et pleurantes, les hardes de la morte, hardes de femmes, hardes de reines, les sorties de bal de satin blanc et les robes d'Athalie, tous les chiffons-reliques de ce corps, tous les costumes de cette gloire, accrochés en grappes, comme aux murs d'une Morgue, avec un aspect d'enveloppes fantômatiques et de vêtements ondoyants et radieux des rêves, immobilisés et morts au premier rayon du jour.

Quelques marchandes à la toilette s'en vont le long de ces nippes orgueilleuses et flétries, semblant dans la tunique de Camille chercher l'accroc de l'épée de son frère...

« Passez, messieurs et dames », fait la voix glapissante d'un crieur qui pousse par les épaules la foule hébétée.

A côté, voici l'argenterie et les seaux de champagne que, certes, ni Meissonnier, ni Germain n'ont ciselés, trois nécessaires de voyage, quelques livres en misérable habit, en demi-reliure ; des diamants, un reliquaire de bijoux, dessiné sur les étrusques du Vatican et du Musseo Bor-

bonico, une parure zingare, aux pierres sans valeur, montée par quelque Gilles l'Egaré du royaume de Thunes, un vieux service de dessert en porcelaine peinte et des tasses de Sèvres moderne.

« Passez, messieurs et dames », glapit encore la voix.

Et c'est le salon : un salon de tapissier du Marais ; puis, la chambre à coucher avec son petit lit en bois noir, aux rideaux de soie bleue, et, jetés dans toute la chambre, sur le lit, les fauteuils, les chaises, des dentelles, des volants d'Angleterre, des garnitures de Malines, des mouchoirs de Valenciennes, qu'une vieille, toute jaune, assise au chevet du lit, surveille et couvre de son œil cupide et juif.

« Passez... », répète encore la voix.

Et tutto... Et voilà ce que laisse Rachel : des diamants, des bijoux, de l'argenterie, des dentelles, des demi-reliures et du faux Sèvres. »

Parmi toutes les Juives qui ont trémoussé leur névrose sur les planches, Sarah Bernhardt est sans contredit la plus extraordinaire. Après elle, les petites gargouilleuses de Sion, pourront essayer de l'imiter, jamais elles n'arriveront à la hauteur de son formidable *puffisme*. En l'art de la réclame et du *battage*, comme on dit en argot de

boulevard, elle est unique, aussi la prenons-nous pour identifier la figure de la Juive cabotine contemporaine par excellence.

Si vous ouvrez le *Dictionnaire des Contemporains* ou l'*Annuaire des artistes*, vous lirez ceci :

« Bernhardt (Sarah), artiste dramatique, naquit à Paris, en 1844. Le nom de Sarah qu'elle prit au théâtre, fait supposer qu'elle appartient à la religion juive; il n'en est rien, sa mère était juive, en effet, mais son père la fit baptiser, etc. »

Et le père, était-il Français, Espagnol, Maure ou Castillan. Attendez, c'est le journal *le Siècle* qui va nous renseigner sur ce père, dont on ne dit pas le nom, mais qui fit baptiser l'enfant, ce qui tendrait à insinuer qu'il était de souche gauloise :

« Sarah Bernhardt n'est pas Française! » — dit ce journal.

« Voici qu'un M. J.-H. Keables, vivant à Pendleton, dans l'Orégon (Etats-Unis), a reçu de sa mère, Mme L.-E. Bell, qui habite Withe-River, dans le comté de Tulare, en Californie, une lettre où se trouve le secret de la naissance encore peu soupçonnée de notre grande tragédienne. Celle-ci aurait écrit récemment à Mme Bell pour lui avouer qu'elle était sa jeune sœur, disparue de l'Etat de New-York il y a trente-cinq ans.

« Sarah Bernhardt, au moment où elle abandonna, après une vive querelle de famille, la maison de sa tante, sœur de son père, Mme Mary Finefield, habitant à Rochester (Etat de New-York), avait juste dix ans ; elle était du tempérament le plus volontaire et le plus indomptable. Elle a changé de nom pour venir en France, car elle s'appelait vraiment Sarah-King, étant fille d'un mouleur en plâtre, d'origine juive-française, Kinsley-King. Sa plus jeune sœur l'a suivie dans cette escapade qui s'est terminée au Conservatoire de Paris, après nombre d'années de détresse...

« Les Américains sont dans la joie : ils annexent Sarah, leur incomparable idole. »

De ces deux biographies, il ressort surtout un fait indiscutable, c'est que, initiée à adorer Dieu par la *Gémara*, ou par le Catéchisme, Sarah Bernhardt n'est *ni plus ni moins qu'une Juive et rien qu'une Juive.*

Naturalisez un noir du Soudan, instruisez-le dans la religion catholique, et apprenez-le à manger à votre table ; un beau jour qu'il se croira seul, vous le surprendrez, l'écume aux lèvres, faisant *tam tam* avec frénésie, et, quand il passera dans la rue, les passants s'écrieront : — Tiens voilà

un nègre. Il en est de même pour les Juifs, à part la différence de teint, et tous les baptêmes possibles ne les changeront pas. C'est une race qui n'a rien de commun avec les autres races.

Retracer l'existence de Sarah Bernhardt serait inutile, chacun la connaît dans les grandes lignes. En toute occasion, la femme d'Israël n'a cessé d'affirmer sa race : — *Comme je suis Juive !* comme je suis bien Juive ! s'écrie-t-elle parfois avec orgueil.

Oh ! oui ! elle l'est bien celle-là ! Partout où elle passe, elle fait parler d'elle, un seul de ses actes aurait suffi à perdre, dans l'esprit du public, une comédienne de race aryenne et, chose curieuse, plus elle extravague, plus elle remplit la chronique scandaleuse du récit de ses excentricités parfois imbéciles, plus devient légion le nombre de ses admirateurs. Derrière elle, tous les Juifs du journalisme, tous les rastaquouères circoncis qui trafiquent du cabotinage théâtral, se livrent à une incessante parade de foire : — C'est la grande Juive, l'orgueil de notre race, chauffons, chauffons ! hurlent-ils à leurs coreligionnaires : — C'est la Grande-Française ! la Seule ! l'Unique ! l'Incomparable ! s'époumonent-ils à crier aux Français.

Elle a été, paraît-il, baptisée, ce qui lui a servi énormément dans la vie : Ne dites pas de mal de

Sarah, elle est chrétienne — nous fait-on à chaque instant. Oui, elle est chrétienne, c'est pour çà qu'elle s'est empressée, en montant sur les planches, de troquer de suite son nom de Rosine pour celui de Sarah, qu'elle ne s'entoure que de Juifs, et, que l'homme choisi par elle pour diriger son théâtre, s'appelle Ullmann, un nom bien français, n'est-ce pas ?

C'est la bohémienne arrivée, la descendante des Juifs magiciens nécromants, dont elle a les goûts macabres au point d'emporter dans ses bagages, en voyage, un cercueil. Pendant des années, elle a singé les poitrinaires.

Parlez aux gens de son intimité, à ces Juifs qui battent la grosse caisse en son honneur. Ils sont effarés, eux-mêmes, de la facilité avec laquelle le bon public mord aux réclames les plus grossières de la Voix d'or. Parlez également à un de ces poètes, qui se traînent dans le sillage de ses jupes, comme chats sentant la valériane, ils se répandront en historiettes scabreuses, et finiront par s'écrier subitement, les yeux au ciel :

— Est-ce assez malheureux qu'elle ne soit pas encore décorée !

Expliquez ce phénomène, si vous pouvez. Il est à la fois triste et amusant, comme tout ce qui touche d'ailleurs aux questions juives.

Si vous voulez éprouver un plaisir cérébral de dillettante, amusez-vous un jour à voir partir la directrice de la Renaissance à la gare du Nord avec sa troupe ; le coup-d'œil en vaut la peine, allez ! Le vieil Alphonse de Rothschild, escorté d'une douzaine de juifs de marque, est sur le quai, dirigeant en personne les préparatifs du départ, bavant d'aise, et essuyant avec son mouchoir de poche, le marchepied du wagon spécial où elle va monter. Songez donc ! l'endroit où doit se poser le pied mignon de la divine Sarah ne saurait être trop immaculé ! Ne faut-il pas que tout soit vierge et propre pour cette jolie pécheresse ? On a retardé l'heure des autres trains, tant pis pour le *goy* pressé de partir pour ses affaires, et, tandis qu'Ullmann gourmande Sartiaux, le chef du personnel, pour une petite négligence dans le chargement des malles, une cinquantaine de rastas, payés un demi-louis la séance, vocifèrent : *Vive Sarah ! à bientôt !* en agitant avec frénésie des mouchoirs généralement sales.

En route, des ordres ont été donnés pour que rien ne trouble le voyage de la grande artiste, et, sur ce point, notre aimable confrère Pierre Neblis, du *Journal* a raconté maints détails intéressants :

« Elle se déplace toujours, dit-il, avec une compagnie très nombreuse et un matériel consi-

dérable, décors, costumes, accessoires. En Amérique, elle habite généralement, ainsi que toute sa troupe, dans le train spécial que Ullmann forme pour elle. Chacun des wagons est un véritable appartement avec salon, salle à manger, salle de bains.

« Si Mme Sarah Bernhardt ne trouve pas sur les chemins de fer européens les mêmes commodités, elle rencontre partout la plus grande obligeance, le plus grand empressement.

« Quand, par exemple, le train arrive en gare à une heure matinale, on détache son wagon qui est placé sur une autre voie, ce qui lui permet de prendre un repos plus long. De même, lorsque le train ne part qu'au milieu de la nuit, elle s'installe dans son compartiment aussitôt après la représentation. En chemin de fer, comme en bateau, la grande artiste dort admirablement et c'est là peut-être le secret de la facilité avec laquelle elle supporte les fatigues du voyage ».

Pauvre petite mignonne! On ne pourra pas dire que la France n'a pas souci de ses gloires !

A l'arrivée, dans la ville où elle jouera le soir, la mise en scène est réglée comme au départ.

Depuis huit jours, les feuilles judaïques locales ont publié, chacune, huit portraits de l'illustre tragédienne. ans les cafés, dans les cercles, dans les salons, la youtrerie n'a cessé de faire

*mousser* la « deuxième Rachel ». Au lever du rideau, la salle est archi-comble, et naturellement la caisse aussi.

Ceci est parfaitement compréhensible. En hissant le plus haut qu'ils peuvent, une des leurs, les Juifs font, après tout, ce que devraient bien faire les Français entre eux ; mais l'inexplicable, comme nous le disions plus haut, c'est cette adoration publique, que professent des hommes de talent, pour une femme qu'ils savent n'être qu'une cabotine, très inférieure à mainte artiste française de race.

Jusqu'au duc d'Orléans, l'un des derniers représentants des familles princières de France, qui courait après la Sarah.

Drumont l'a dit avec verve (1) :

« Ce prince aux yeux d'azur, le duc d'Orléans, qui avait une minute éveillé les sympathies autour de lui par un coup de tête juvénile, est maintenant enjuivé comme les autres. Il s'exprimait jadis sur le compte des Juifs en termes particulièrement grossiers. « Je vais écrire aux Juifs », était son mot quand il allait au lieu secret. Il y a quelques mois (2), il promenait les Rothschild

(1) *Le Testament d'un Antisémite*. Paroles testamentaires. P. 54-55.

(2) 1891.

dans sa voiture et *tout Londres s'est amusé de lui quand il courait dans les coulisses après les jupes de la vieille Sarah Bernhardt.* »

Quoi encore de plus grotesque, que cette apothéose au Grand-Hôtel, le 10 décembre 1896, *la Journée de Sarah Bernhardt*, comme on l'a nommée.

Dix jours avant, vous trouviez des gens fort sensés dans la vie ordinaire, qui arrivaient à vous l'air anxieux :

— Dites-donc, vous qui êtes dans les journaux, savez-vous si elle l'aura?

— De qui parlez-vous? répondait-on, surpris.

— Mais de la Légion d'honneur, pour Sarah.

— Ah! oui, la Légion d'honneur ; alors vous pensez qu'elle la mérite?

L'homme vous quittait, en roulant des yeux féroces, sans être parvenu à vous expliquer pourquoi il désirait que Sarah fût décorée.

D'ailleurs, il ne le sait pas lui-même, ce bon bourgeois fin de siècle. Il a respiré l'air du boulevard, son cerveau est *façonné à la Juive*, et, s'il lisait que Sarah a été décorée, il serait capable de payer une tournée de champagne. Si, au contraire, il voit dans son journal que le Président M. Félix Faure a mis la croix des braves sur la poitrine couverte de bure d'une humble religieuse

qui a passé cinquante ans de sa vie à soigner de répugnantes misères, il jettera le journal qui vient l'ennuyer avec de pareilles calembredaines.

A côté de ces sidérés de talent, vous avez l'escadron léger de ces malheureux hurluberlus, dont la vie se passe à décrire, en vers et en prose, les sensations amoureuses d'une mouche d'eau *qui a respiré trop longuement les parfums d'un lotus blanc*. Ceux-là déliraient absolument, et, ce fut le *Chef des odeurs suaves*, cet infortuné Robert de Montesquiou-Fezensac, qui se chargea du compliment d'ouverture, la veille du grand jour, en première page du *Gaulois* (9 décembre 1896).

De grâce, lisez ce passage :

D'abord, pour M. de Montesquiou-Fezensac, la glorification de la tragédienne Juive lui apparaît comme le complément nécessaire des fêtes franco-russes. Pourquoi ? le poète ne daigne point nous le dire ; il ne peut, du reste, nous le dire, car voici qu'il se pâme en songeant aux couronnes dignes de ceindre les tempes de la Muse :

« Les couronnes ! Mais il ne faut que remonter au fil des jours, l'onde même où Sarah-Ophélia s'est coiffée de tant de fleurs immarcescibles, pour les reprendre à son souvenir acclamé et les lui rejeter comme autant d'odoriférantes auréoles. Ces couronnes, je les respire ou les revois,

au cours lumineux et embaumé de ma mémoire qui les charrie. La litanie s'en énumèrerait comme une hymne de sainte Hildegarde ou un chant de Marbode; sans omettre cette couronne de cheveux blancs dont il plut, un jour, à la jeune sociétaire, de couronner coquettement l'aveugle et sexagénaire Posthumie.

. . . . . .

. . . . . En voici une dernière. La rose mourante que le *Passant* prit aux sombres cheveux de Silvia, dans un début inoubliable, s'est faite roseraie. Et ce sera, Madame, l'une des pages les plus colorées et odorantes de vos récits de voyages qui nous sont promis que ce lac lointain, tout chargé de barques et de musiques voguant et jouant pour vous, sur une eau si jonchée de fleurs que tout l'azur en disparaissait lui-même, noyé sous des pétales de roses.

« Telle est la géante et mouvante couronne qui vous convient, ô grande Sarah Bernhardt, pour le feu sacré et le souffle d'art dont vous avez embrasé et rafraîchi le monde. Nos cœurs aujourd'hui pour vous fleuris les secondent et les suppléent, ces milliers de pétales qui flottèrent ce jour-là vers vous, ainsi que de tendres cœurs parfumés et de roses lèvres murmurantes. »

Le grand jour arrive.

Tous les admirateurs de la dame sont groupés dans l'immense salle du Zodiaque, au Grand-Hôtel, où un dais vert à franges d'or, a été dressé pour elle :

Soudain, un mouvement de têtes et un silence. Tout le monde se retourne, se lève... Tous les yeux se fixent sur le même point, là-bas, vers l'angle gauche de la salle. Au sommet de l'escalier qui relie la salle du Zodiaque au premier étage, une forme blanche vient d'apparaître. C'est elle, c'est Sarah !

Les reporters consacrent cinquante lignes à décrire la descente de l'escalier. Enfin, la voilà, à la table d'honneur, sous le dais, parée d'une robe d'un blanc gris, à reflets crépusculaires, rehaussée de broderies d'or et d'argent mat, bordée d'une mince bande de fourrure.

A sa droite, M. Victorien Sardou; à sa gauche, M. Henry Bauer. Puis, des deux côtés: Mme de Najac, Mme Maurice Bernhardt, MM. Ludovic Halévy, François Coppée, Catulle Mendès, Henri de Bornier, Jules Lemaitre, Coquelin, André Theuriet, Périvier, Edouard Colonne, Pierné, Clairin, Maurice Bernhardt, Charpentier, Haraucourt, Robert de Montesquiou, Jean Lorrain, Armand d'Artois, Eugène Morand, Th. Dubois,

Lavedan, Rostand, Albert Carré, Silvain, lord et lady Rembesdale.

Au champagne, Victorien Sardou se déclare impuissant à célébrer en prose l'*artiste sans rivale*, et aussitôt l'orchestre et les chœurs du Juif Judas, dit Edouard Colonne, attaque les premières mesures de l'*Hymne à Sarah*, composé sur les paroles d'Armand Silvestre, le délicat poète :

Toi qui portes la lyre sainte
Sur tes lèvres et dans ton cœur,
Fille sublime au nom vainqueur,
Dont la tête est de laurier ceinte;
Toi que le Temps obscur élut
Pour faire briller sur nos têtes
La gloire auguste des Poètes,
Sarah ! sœur de la Muse immortelle, salut !

A la Renaissance, où devait se clore l'apothéose, la noblesse de Golgotha était là, au grand complet, pour l'applaudir, et, quand, défaillante, Elle revint saluer, sous les cheveux blancs de Posthumia, Elle crut mourir de joie.

Lors, les poètes lui dirent des vers, encore des vers, toujours des vers.

Le coreligionnaire de Sarah, Catulle Mendès, préluda avec âme :

Vous la Déesse encor des temples profanés,
Mélodieuse Muse, eurythmique Carite,
Vous êtes le pur geste et l'hymne d'or du Rite !
Et vous êtes la gloire et vous nous la donnez,

Certes, ce siècle, exemple aux demains étonnés,
Des siècles de jadis n'a rien qui démérite ;
Sur la tourbe haineuse et sur l'or sybarite
Hugo plana, soleil aigle, aux cieux inbornés !

Mais du plus haut aède assis au plus haut faîte
L'orgueil sera moins vaste et la gloire imparfaite,
De quelque énorme éclat que son front ait relui,

Si l'avenir, parmi les lauriers et les roses,
Sur son tombeau sacré, seuil des apothéoses,
Ne lit ces mots : « Sarah disait des vers de lui. »

André Theuriet, académicien depuis quelques heures seulement, oublia son propre triomphe pour déposer à ses pieds *la fleur des forêts, les épis de la sauge et de la marjolaine*.

M. Haraucourt la nomma *Reine d'un monde au temps où les reines s'en vont*.

Et enfin, M. Edmond Rostand déclara qu'en entendant jouer Sarah, on a des chances énormes de devenir un vilain monsieur :

En ce temps sans folie, ardente tu protestes.
Tu dis des vers. Tu meurs d'amour. Ton vol se perd
Tu tends des bras de rêve et puis des bras de chair,
Et quand Phèdre paraît, nous sommes tous incestes.

Quelqu'un, à ce moment, cria :

— La croix ! la croix !

Hélas ! ce fut la seule chose qui manqua à la fête.

Dans quelques années, n'ayez crainte, elle l'aura sa croix. On reculera plutôt la nomination d'un vieux soldat ou d'une sœur de charité.

De Goncourt nous a tracé aussi, dans son *Journal* (1), un typique et vrai portrait physique de Sarah.

On sait que le grand écrivain était passionné pour les bibelots japonais, et c'est dans une visite chez Bing, son marchand favori, qu'il avait rencontré Sarah.

*Vendredi 28 décembre.*

« Hier, chez Bing, le marchand de japonaiseries, je voyais une longue femme, très pâle, empaquetée dans un *water-proof* interminable, tout remuer, tout déplacer et, de temps en temps, mettre un objet par terre en disant : « Ce sera pour ma sœur ».

Je ne reconnaissais pas la femme, mais j'avais le sentiment que c'était une femme connue de moi et du public.

Alors s'est avancé vers moi, en me tendant la main, son cavalier, qui se trouve être presque mon parent.

---

(1) Année 1877, page 347.

C'est singulier comme *cette Sarah Bernhardt me rappelait* aujourd'hui, par ce jour gris et pluvieux, *ces élégantes et efflanquées convalescentes qui, dans un hôpital, passent devant vous*, en le crépuscule de cinq heures, pour se rendre à la prière du fond de la salle. »

# CONCLUSION

# CONCLUSION

**La Juive ennemie de la Chrétienne. — Ordonnance religieuse. — L'« Aboda Zara ». — Un aveu des archives israélites. — Nombreuses filles publiques. — Les Juives et les Chrétiennes. — Ce que dit Cerfbeer. — Les entremetteuses juives. — Un conseil. — Un bien joli rabbin. — Il va au ciel. — Pourquoi la juive se gênerait-elle. — La plus belle fille du monde.....**

Nous pourrions consacrer encore d'innombrables pages à monographier la Juive ; à quoi bon ? Nous l'avons déjà dit, dans chaque milieu où elle opère, actuellement, la femme du Sémite est un danger public pour la race aryenne et les types que nous venons de présenter le démontrent d'une façon irréfutable.

Nous avons montré que la Juive était l'ennemie de la chrétienne, et cela, non-seulement par instinct, *mais aussi par ordonnance religieuse*, dès la plus *haute antiquité*.

Juvénal (1) dépeint les Juifs et les Juives comme

(1) Satir., XIV. 104, 101.

refusant d'indiquer la route à un voyageur ou une source aux altérés, s'ils ne sont pas de leur nation.

On connaît sur les Juifs et les Juives le mot de Tacite : Entre eux, ils sont pleins de bonne volonté, mais pour tous les autres ils ont la haine de l'ennemi (1), *adversus omnes alios hostile odium.*

Déjà au temps du Christ ils n'avaient point altéré la Thora' en lui faisant dire :

« Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. (2) »

Notre excellent confrère, M. Achille Liégeois, a bien voulu nous rappeler que le célèbre docteur Maimonides a écrit :

« Nous n'avons pas le droit de tuer les païens avec lesquels nous ne sommes pas en guerre ; mais il est défendu de les secourir quand ils sont en danger de mort. »

Un traité de la Mischna, l'*Aboda Zara*, défend aux Juifs de payer les païens dans les trois jours qui précèdent une fête païenne, comme si le débiteur devait s'inquiéter de savoir comment son créancier emploie son argent et comme si un pareil délai ne pouvait pas lui être préjudiciable ;

(1) Hist. V. 4.

(2) Matthieu. V. 43, Cf. Deut. XV. 8.)

c'est le même traité qui défend à une sage-femme Juive d'assister une mère non Juive en travail, de sorte qu'à la suite de cette prescription mosaïque, la mère et l'enfant peuvent se trouver en péril de mort.

Cette cruauté est certainement motivée par ce considérant, qu'un Juif a parfaitement le droit de tuer les hérétiques qui nient la loi et les prophètes.

Si la femme Juive est cruelle pour les non-Juifs et les non-Juives, c'est que la *Ghemara* refuse généralement de reconnaître aux *goyms* leurs droits naturels vis-à-vis des Juifs, et dispense ceux-ci de tous devoirs d'humanité et de justice vis-à-vis des non Juifs.

Le péril vient surtout des Juives de Russie, de Pologne et d'Allemagne, qui commencent de plus en plus à envahir l'Europe occidentale, car c'est parmi les Juifs et les Juives de ces pays que les traditions Talmudiques dominent encore absolument la Synagogue.

Cette culture juive de la Juive, est certainement le produit du Talmud, car le Talmud a, depuis 20 siècles, rabaissé le peuple juif par des *espérances toutes terrestres*.

Nons pouvons ajouter que le Juif et la Juive exercent incontestablement une *action dissolvante et démoralisante* partout où ils pénètrent.

En les admettant parmi eux, les peuples occidentaux ont commis une imprudence dont les conséquences sont incalculables, et le bon public ne peut vraiment pas continuer longtemps à être dupe de leur comédie d'assimilation. Les seuls Français qui persistent encore à hausser les épaules devant ces affirmations des antisémites, sont, justement, pour la plupart, et, cela est regrettable à constater, les descendants de ces preux, qui poussaient le mépris du Juif souvent jusqu'à l'injustice.

— En quoi, vous disent-ils, M. Blumayer, Mme Kerschmulh et Mlle Schokmolh, diffèrent-ils de nous?

Il est certain que les Juifs s'abstiennent soigneusement de faire montre, en public, de leurs sentiments ou de leurs habitudes talmudiques; mais, croyez-vous que sous les dehors de la civilisation européenne la plus raffinée parfois, croyez-vous qu'ils cessent d'être Juifs? Soyez persuadés que M. Blumayer, qui parle en sceptique de toutes les religions y compris la sienne, est un circoncis qui vous hait. Demeurez convaincu que l'altière Mme Kerschmulh, dont les robes et les diamants mettent une certaine jalousie dans le cœur de vos femmes, est ni plus ni moins qu'une esclave, en faveur de laquelle nos lois ne peuvent rien. De par le Talmud, elle est la chose de son mari

dont elle doit supporter, bon gré mal gré, toutes les pratiques abominables qu'il lui plaît de lui faire subir, sans compter les infidélités et le concubinage au domicile conjugal. Quand à Mlle Schokmolh, demain, elle devra, sans murmurer, d'après sa loi, servir d'appoint dans quelque spéculation paternelle.

Vous comprenez, dans ces conditions, quelle espèce de sens moral peuvent avoir des femmes élevées dans ces principes, et quels désordres leur introduction peut amener au foyer de la famille française.

« La Juive renie moins que toute autre femme le caractère de sa race. Elle est orgueilleuse, faible, crédule, aimant la dispute et la calomnie ; elle méprise profondément les chrétiens et blâme les *Juives*.

Qui dit cela ? Est-ce un antisémite ? Erreur, c'est un israëlite : M. Cerfbeer, dans un livre intitulé : *Les Juifs*, imprimé à Paris, en 1847. (1)

Voulez-vous avoir aussi l'avis des « *Archives israëlites* », une publication qui est pour les Hébreux, ce qu'est la *Semaine Religieuse* pour les chrétiens pratiquants.

---

(1) Page 49.

Prenez la collection de cette feuille, vous lirez ceci : (1)

« Depuis plus de vingt-cinq ans, on remarque, parmi *les filles publiques* de nos grandes villes, *plus de Juives que de Chrétiennes*. A Paris, Londres, Berlin, Vienne, Varsovie, Cracovie, on voit parmi le demi-monde, sur les places publiques et dans les maisons de prostitution, — proportion gardée — plus de Juives que de Chrétiennes. C'est triste, mais c'est la vérité.

Selon le même journal juif (2), il suffit de rester juif pour avoir droit à des égards.

Ecoutez encore ceci, c'est typique aussi :

Mademoiselle J. F. s'était vouée à la carrière du théâtre ; ses funérailles eurent lieu d'après le rite israélite, puisque son nom est toujours resté juif ; et, quoiqu'elle ait cédé aux séductions, comme tant de dames fidèles à cette carrière, elle a néanmoins pieusement conservé les traditions de famille, etc... »

De ce que les filles publiques sont nombreuses parmi les Juives, il doit forcément en résulter que les entremetteuses le sont aussi.

Il s'agit de s'en méfier, ainsi que vient de l'é-

---

(1) 15, p. 71. Décembre 1876.

(2) 1876, 2, p. 528.

crire récemment notre confrère M. D. Kimon (1).

Le mari d'une belle et jeune femme fera bien, dit-il, de se défier de l'*entremetteuse juive. Celle-ci est un monstre de scélératesse et d'habileté*. Elle a toutes les audaces et tous les prétextes pour s'introduire, au besoin, celui d'une œuvre de charité ; *toutes les adresses enveloppantes, toute une négociation infâme, toutes les ruses pour organiser le guet-apens du viol.* S'il existait, en France, un tribunal spécial muni de pleins pouvoirs, ayant à ses ordres une police dressée à rechercher minutieusemement les crimes de ces créatures, le plus souvent cachées dans une ombre épaisse, croit-on qu'on ne reconnaîtrait pas la nécessité de faire d'elles ce qu'en a fait le Moyen-Age, non parce qu'il était aveugle et fanatique, comme le prétendent les Juifs, mais parce qu'il était, au contraire, clairvoyant et qu'il avait en horreur l'immoralité et le crime ?

Cependant les *Archives israëlites* auraient tort, en faisant la constatation citée en leur numéro de décembre 1876, de crier à l'abomination de la désolation, car si les femmes d'Israël sont devenues des gaillardes de mœurs trop faciles, la

(1) La *Guerre Antijuive*. M. D. Kimon a d'ailleurs déjà publié deux curieux volumes sur la *Politique Israélite* et la *Pathologie de l'Islam*, où il est question de la force mystérieuse du Judaïsme.

conduite des rabbins racontés par le Talmud, n'est pas précisément faite pour leur inspirer une furieuse envie de rester chastes.

Le Talmud, en effet, (1) nous apprend très sérieusement qu'un certain rabbin Eliezer se vantait d'avoir usé de toutes les femmes publiques de la terre, ce qui nous semble un peu exagéré. Un jour, ce même rabbin a connaissance d'une femme admirablement belle, qui exige pour prix de ses faveurs une caisse pleine d'or, et, le voilà parti avec la caisse demandée ; il traverse un fleuve ..... mais à ce passage, la lecture du Talmud devient tellement ordurière, qu'il est impossible de traduire, même dans le latin qui brave l'honnêteté. (2)

Et, quand les femmes Juives demandent comment est mort cet homme plutôt vigoureux, on leur répond qu'il est monté droit au ciel à coté de Jehovah. (3) La morale de tout ceci, c'est que

---

(1) Tract. *Abod Zara*, folio 17e.

(2) Les plaisanteries obscènes, les propos dégoutants et ignobles sont d'ailleurs fréquents.

V. Talmud, tract. Sanhedin, fol. 22, tract. Sab. fol. 1495, tract. nazir, fol. 23, tract. Soto, fol. 10, tract. moëd qattan, fol. 18, etc.

(3) Qu'on le veuille ou non, d'après le Talmud, les actions des rabbins passent pour une observation de la loi. Tract. Berachoth, fol. 62 a et tract. chag. fol. 56.

tout sera pardonné à la condition de *rester juif*.

Dans ces conditions, pourquoi voulez-vous que la Juive, qui voit son profit dans la prostitution, ne s'y donne pas à cœur-joie ? Sa conscience est tranquille et elle n'a pas craint les scrupules de la chrétienne qui revient souvent à de bons sentiments quand il est possible de toucher son cœur.

Nous terminons ce livre, écrit par nous sans colère, sans parti pris, souvent même avec bonhomie.

Si les silhouettes féminines, que nous avons fait défiler sous les yeux des lecteurs, ne sont pas toutes idéalement belles, si quelques-unes sont parfois inquiétantes, ce n'est certes point notre faute. La plus belle fille du monde, dit un proverbe, ne peut donner que ce qu'elle a. D'ailleurs un photographe est-il responsable de la laideur des types qui ont impressionné la plaque de son appareil?

Ce travail n'a peut-être qu'un seul mérite, celui de la sincérité. Il nous a donné d'ailleurs bien du mal, car il nous a fallu fouiller avec patience les livres sacrés du Mosaïsme et du Judaïsme pour y retrouver le passé de la femme Juive à travers les siècles disparus et nous attacher à l'étude de la Juive contemporaine, la sui-

vant dans toutes les phases de son évolution sociale.

Ici, nous pouvons ajouter que l'un des deux auteurs, pour donner plus de vie à cette œuvre utile, au point de vue social, s'était attaché spécialement depuis quelques années, à suivre les scandales contemporains où les Juives ont joué un rôle, où se sont étalées au grand jour les hontes juives.

Aujourd'hui notre œuvre est complète ; en pleine tranquillité d'âme, nous la soumettons à l'appréciation des chrétiens de France.

# APPENDICE

---

# LA JUIVE

ET

# LES CÉRÉMONIES RELIGIEUSES

# LA JUIVE

ET

# LE KOL-NIDRE

---

**La ruse et la tromperie de la Juive. — Ce qui se passe au *Yom-Kipour*. — La prière du *Kol-Nidre*. -- Fourberies et tromperies autorisées par la religion. — Pourquoi la Juive se gênerait-elle ? — Le *Messirat-Madna* et le *Gatoval-Nédovme*. — Singulière faculté. — Les Juives et les Femmes de France. — Réfléchissez ô mères chrétiennes !**

Nous avons cité le *Yom Kipour* et nous avons parlé dans le courant de ce travail de la ruse, de la tromperie, de la mauvaise foi que la femme d'Israël apportait dans le commerce (1). Ceci n'a rien d'étonnant si nous voulons faire attention à ce qui se passe dans la cérémonie mentionnée plus haut.

Nous devons rappeler ici que la plus impor-

---

(1) Voyez pages 122, 123, 124 et suivantes.

tante prière par laquelle commence la cérémonie de *Yom-Kipour* est le *Kol-Nidre*.

La veille au soir, les Juives en compagnie des mâles d'Israël se réunissent à la Synagogue où sont allumés un grand nombre de cierges et que chantre et le chœur s'étant placés prêts à entamer les cantiques sacrés, celui qui doit présider la cérémonie ce jour-là découvre au milieu du recueillement de tous l'arche sainte (*le Kivot*) ensuite *la Tora*.

Alors, tout le monde, Juives et Juifs, chante et répète par trois fois la prière du Kol-Nidre. Le sens de cette prière qui se psalmodie (est-ce par ironie, ô Jéhova ?) est un renoncement complet à tous les vœux, serments, promesses, engagements, que Juive ou Juif a faits pendant l'année écoulée et qui n'ont pas été remplis. Après avoir récité cette prière trois fois, la Juive a la conviction qu'il lui est permis de ne pas tenir compte pendant l'année qui va s'ouvrir, des serments, vœux, engagements qu'elle a contractés pendant l'année qui vient de s'écouler. (1)

Vous voyez d'ici les résultats de ce manque de parole publiquement avoué par les Juives ! Avec quelle hésitation ne doit-on pas aborder une Juive ? Et quels soucis, quels ennuis ne doit-

(1) Consultez le *Livre sur le Kahal* de Brafmann.

on pas avoir dans les transactions qu'on peut être obligé de faire avec elle !

Et notez encore qu'il n'y a pas seulement cette prière du Kol-Nidre, que nous pouvons encore citer deux autres cérémonies, le *Messirat-Madna* et le *Gatoval-Nédovme* qui laissent à la Juive la faculté de prêter un faux serment et de servir de témoin en faveur d'une autre Juive ou d'un Juif dans un procès avec un chétien ou une chrétienne.

Allons, mesdames du noble faubourg, allons vous les représentantes de l'aristocratie française, vous qui allez dans nos églises vous prosterner aux pieds du Sauveur et implorer la Vierge-Marie, qui donnez une partie de votre temps pour soulager des infortunes obscures, vous qui quêtez pour les pauvres, vous dont quelques-unes sont allées mourir de la plus terrible mort dans un bazar de Charité, recevez-les donc dans vos salons ces femmes d'Israël ; donnez-leur la meilleure place dans vos festins, dans vos soirées à ces baronnes du ghetto, couvertes de colliers dont chaque diamant a peut-être été acquis au prix de la ruine d'une honnête famille, dont chaque pierre a été peut-être acquise au prix de bien des larmes et des douleurs. Inclinez-vous devant elles, femmes de France ; faites la courbette devant ces Juives qui, à la Synagogue ont

chanté le *Kol-Nidre* en pensant que tout ce qu'elles vous diront ne sera que mensonge, duperie et haine !

Ah ! les Juives ! Songez à ce qu'elles valent, ô mères chrétiennes..

# LA JUIVE

ET

## LA CÉRÉMONIE DU « CAPORET

---

La *Mikva*. — Une cérémonie de purification de la Juive. — En Orient. — La cérémonie du Caporet. — Dans la matinée de la veille de Yom-Kipour. — La pauvre poule. — Plus de péchés ma mie. — La poule est mangée.

Nous avons parlé, dans le courant de ce livre, de la *Mikwa*, cérémonie de purification de la femme juive.

Mais il existe aussi, surtout dans les pays orientaux, une *cérémonie de la purification de la Juive à l'aide d'une offrande*.

C'est ce qu'on appelle *la cérémonie du Caporet*.

Cette cérémonie est d'un usage absolument païen.

Voici d'ailleurs en quoi elle consiste :

Dans la matinée de la veille du *Yom-Kipour*, la juive doit attraper par les pattes une poule vivante, et, l'élevant au-dessus de sa tête, lui fait

faire trois fois le tour de la pièce où elle se trouve en récitant la prière suivante : « Cette poule va être mise à mort, mais moi je vivrai éternellement heureuse. »

Après quoi, la juive, prenant la poule par la tête, doit la jeter au loin.

La femme juive, en exécutant cette promenade autour de la pièce avec la poule, est persuadée qu'elle s'est débarrassée de tous ses péchés, qu'elle les a transmis à la poule.

Si la poule ne s'est pas complètement tuée en tombant, la femme juive l'achève et elle la mangera après le jeûne du *Yom-Kipour*.

# LES JUIVES

## EN AUTRICHE

ET

# EN RUSSIE

# LES JUIVES

## EN RUSSIE ET EN AUTRICHE

**La Juive en Autriche. — L'archiduc Rodolphe, victime d'une Juive. — En Russie. — Les Juives et le Nihilisme. — Les Juives donnant leur concours à l'Impératrice d'Allemagne contre la Russie. — L'aristocratie allemande et la noblesse russe. — Absence de patriotisme chez la Juive.**

Nous n'avons pas besoin d'insister ici sur l'influence de la *Juive* à la cour d'Autriche, tout le monde sait que le malheureux archiduc Rodolphe, après avoir été le collaborateur du juif Weil, s'était amouraché d'une jeune femme juive et qu'il en est mort (1).

En Russie, aussi, on les trouve les Juives et les Juifs dans tous les complots. Dans des conciliabules tenus dans de petits restaurants de

---

(1) Cela n'a pas empêché sa mère, l'Impératrice d'Autriche, d'aller lors de son passage à Paris, déposer une couronne sur la tombe du juif Henri Heine L'Autriche en mourra du Juif.

Saint-Pétersbourg, le Juif Goldenberg s'offrait de tuer l'empereur Alexandre II en 1879.

C'est un Juif qui le 4 mars 1880, attente à la vie du comte Louis Melikof, ministre de la police ; il s'appelait Ulodesski.

Dans un des derniers complots contre le Tzar on trouve des Juifs allemands : Rapporfort, Mendelsohn, Rheinsten, Lavionus, Bomberg.

En 1880, Hessa Helfman fut condamnée comme complice de la mort de l'empereur de Russie.

Hessa Helfman d'origine Juive était une femme du peuple. Elle gagnait sa vie comme couturière à Kief, quand elle entra dans le mouvement révolutionnaire. Accusée d'avoir prêté son concours à l'échange de correspondances entre révolutionnaires, elle fut condamnée à quatre années de prison. C'est là qu'elle devint foncièrement nihiliste. La peine achevée la police l'interna dans le gouvernement de Novgorod. Elle se sauva à Pétersbourg le 14 octobre 1879. Depuis lors elle fut la ménagère attitrée du parti nihiliste; elle se chargeait notamment de la distribution du journal *Narodnaïa Volga* et autres publications de l'imprimerie clandestine. Son mari Nicolas Koloskevitch arrêté comme terroriste en 1881, fut condamné à mort un peu plus tard. Hessa Helfman était enceinte au moment de l'assassinat d'Alexandre II, pour cette raison sa peine fut

commuée en celle des travaux forcés, mais seulement le 9-21 juillet 1877 plusieurs mois après l'exécution de ses complices. Elle mourut en prison le 13 février 1882. Un numéro de la *Narodnaïa Volga* du mois de mars en donne la nouvelle.

Le *nihilisme* est une secte qui a été fondée par les Juives et Juifs ; ils y sont nombreux mais font peu de chose par eux-mêmes.

En Allemagne, à l'époque ou les Juifs et les Juives étaient expulsés de Russie, les Juives s'unissaient entre elles et offraient leur concours à l'Impératrice Victoria contre les Russes.

C'est un journal l'*Observateur Français* (1) qui le constatait.

« L'Impératrice Victoria s'est mise à la tête d'un comité de dames fondé en vue de recueillir des secours pour les Juifs expulsés de Russie qui arrivent journellement en masse à la gare de Charlottembourg et sont dépourvus d'argent, de vêtements et de nourriture.

« En raison de la haine des Juifs qui anime l'aristocratie allemande et de l'influence de la noblesse russe à Berlin, on veut voir dans cette initiative de l'impératrice une démonstration contre le Tzar bien plus qu'une tendance chari-

(1) 2 juin 1891.

table. Par suite de nombreuses grandes dames de Berlin ont refusé d'entrer dans ce comité présidé par l'impératrice qui a surtout rencontré le concours des riches épouses de banquiers et boursiers israëlites pour la plupart ».

Ceci ne vous prouve-t-il pas que, dans n'importe quel pays où elles se trouvent, les Juives ne connaissent pas le patriotisme.

# Condition des Juives

**Le colonel juif Cerfbeer. — Un écrit qui fit du bruit. Le Registre. — Interdiction. — Rien de la morale et de la religion. — Malpropreté ordinaire. — Impérieuse et bavarde. — La condition des Juives dans la synagogue.**

Le colonel Juif Cerfbeer, esprit un peu frondeur, ce qui ne l'empêche pas de devenir président du Consistoire central de Paris nous a tracé en 1844 dans un ouvrage (1) qui fit du bruit à l'époque, le portrait suivant de la condition de la femme Juive.

La femme Juive a plus gagné que son époux aux bienfaits qu'ont amenés les progrès de la civilisation et de la liberté. La femme *n'était qu'esclave partout et toujours* et c'est sur elle que retombaient les effets de l'humeur longtemps contrainte de son mari, elle était l'instrument de ses plaisirs, un souffre-douleurs incessamment destiné à apaiser les peines et les chagrins de la

(1) *Les Juifs, leur histoire, leurs mœurs.*

misère et de la persécution! Chargée de tous les soins domestiques et de perpétuer la famille, la Juive ne semblait être née que pour cela; sa vie monotone se passait au milieu de toutes ces préoccupations... heureuse encore lorsque son abnégation et son dévouement ne lui attiraient pas des plaintes et des mauvais traitements!

La femme *n'était comptée pour rien dans l'état social des Israélites, sa naissance* n'était point comme celle des hommes consignée sur le registre de la communauté : *son décès* n'était l'objet d'aucun acte pareil, sa vie active et souffrante passait sur la terre comme l'ouragan.

On n'enseignait aux filles Juives rien de la littérature, des sciences et des arts, rien des métiers, *rien de la morale ou de la religion*, on ne les habituait qu'à souffrir et à se taire, l'entrée du temple leur était *interdite jusqu'à leur mariage* et l'on a peine à concevoir leur dévotion, même leur fanatisme lorsqu'on sait que le Judaïsme *n'a rien pour les femmes* qu'il ne leur accorde aucune place dans la hiérarchie sociale;... qu'il ne les regarde que comme des *meubles indispensables* dignes à peine de quelques égards et de quelques attentions.

« A peine mariée, la femme Juive rentre dans l'état commun de *malpropreté ordinaire à sa caste*. Malheureusement un tempérament de feu

caractérise généralement les beautés juives et c'est pour *un grand nombre* d'entre elles un écueil qui les fait facilement tomber et se livrer à toute la corruption de l'époque sans qu'elles soient retenues par les appréhensions religieuses qui s'effacent de jour en jour dans le judaïsme à mesure que la persécution et le danger disparaissent.

Les Juives sont, d'ailleurs, en grande faveur auprès des artistes qui trouvent en elles des modèles achevés.....

La *femme Juive* a, moins que toute autre, dépouillé le caractère de son sexe. *Elle est impérieuse et bavarde, faible et crédule, médisante et cancanière.,. Elle a des habitudes très casanières, méprise profondément les chrétiennes et médit de ses coreligionnaires.*

Citons encore à l'appui de nos dires, des extraits d'un article paru dans les *Archives israélites* du 26 octobre 1893.

On y verra comment la femme juive était traitée il y a trente ans à peine, par le mâle de sa race, même à la synagogue.

Cet article a pour titre : *La Femme Juive dans les Synagogues de Paris.*

« On sait que, complètement cachées aux yeux de l'auditoire masculin, « parquées et grillées

comme des bêtes fauves », reléguées dans des tribunes où, sous le prétexte de les dérober aux regards des fidèles, on les condamnait « saintement à étouffer par respect pour les mœurs », les femmes assistaient, absolument invisibles, aux offices divins. Elles venaient au temple pour prier, dans une mise simple, presque sévère, l'âme recueillie; et, en mettant le pied sur le seuil de la « schoule », elles étaient placées sous la surveillance d'un « commissaire » qui, posté au bas de l'escalier, avait charge d'empêcher toute communication entre elles et les hommes. *Plus d'un, en raison des inimitiés qu'il s'attirait dans cette délicate mission, dut résigner ces fonctions honorifiques* ».

« La tradition religieuse se maintenait là (dans la synagogue) dans toute sa sévérité, dans toute sa rigueur. Qui donc aurait osé la rompre ? Celui qui eût été assez téméraire pour en concevoir le projet se serait heurté à l'attitude énergique des trois Grands Rabbins du Consistoire central qui n'entendaient pas que, sur ce point, on fît la plus petite concession. « *La séparation des deux sexes, disaient-ils en 1812, est un frein salutaire contre l'indécence et la dépravation des mœurs* ».

Enfin, le Consistoire de Paris finit par permettre aux femmes d'entrer au Temple à certaines

cérémonies dans la partie réservée aux hommes; mais il souleva une question de cheveux considérés comme indécents : aucune dame ne serait admise tête nue !

Lisez :

« Ce dernier point était important. Il mettait fin à une discussion que venait de soulever M. Benjamin Rodrigues, du Consistoire de Paris, qui avait posé nettement la question : « Une mariée est-elle tenue d'avoir les cheveux cachés pour recevoir la bénédiction nuptiale? L'administration du Temple poussa les hauts cris, délibéra, et répondit affirmativement. M. Rodrigues fit doucement observer que toutes les familles n'avaient pas « l'usage de faire marier leurs filles avec les cheveux cachés », et, à l'appui de cette assertion, il dit que M. de Cologna n'avait pas exigé « cette formalité» dans un mariage qu'il venait de bénir. M. de Cologna, interpellé, protesta. Pouvait-on imaginer ?.... Il n'avait passé outre ce jour-là que pour « éviter tout scandale dans le Temple »; mais il était bien résolu à refuser à l'avenir son ministère si, d'avance, il ne devait avoir l'assurance que la mariée ne viendra au Temple qu'avec les cheveux cachés.

*La femme juive restait donc soumise en principe à toutes les défenses qui faisaient d'elle un être disgracié dans la Synagogue*».

Cette fois non plus les Juifs ne pourront pas nous accuser de mensonge. Pour lire cette affirmation il suffit, nous le répétons, de lire le n° des *Archives israëlites* du 26 octobre 1843.

# UN SOUVENIR

DE

# Constantine

# Un Souvenir de Constantine

Au pays algérien. — L'ami Jean Drault. — *Les lettres algériennes.* — Le quartier juif à Constantine. — Les Juives. — M. Réjou. — Juive cicerone.

Nous avons parlé, dans le courant de ce livre, de la juive en Algérie et en Tunisie. Nous demandons ici la permission de citer une page de notre ami Jean Drault, dont le nom est bien connu au sujet des questions relatives à notre colonie et auxquelles les récents événements ont fait une grande popularité.

En 1896, notre ami, qui voyageait en Algérie, adressait à un grand journal parisien (1) des *Lettres Algériennes* (2) du plus grand et du plus vif intérêt, et, dans l'une d'elles, relative à Constantine, Jean Drault parlait des *femmes d'Israël* qu'il venait de voir dans leur milieu.

C'est la partie de cette lettre, qui a trait aux femmes juives, que nous reproduisons ici : « La

(1) *Libre Parole.*

(2) Voir le n° de la *Libre Parole*, du 6 janvier 1896.

ville, formée d'un amas de petites maisons jaunâtres, est divisée en deux parties : le quartier arabe, où fraternisent les Sémites non-Juifs, et le quartier juif, réservé aux barons de demain.

Autrefois, seul l'arabe avait le droit de porter un burnous blanc. Le Juif devait en porter un de couleur et, dans beaucoup de régions, des États barbaresques, cette couleur est déterminée par les beys ; tout comme dans le royaume des rois très chrétiens, le Juif soumis aux Turcs était tenu de porter ostensiblement le signe qui indiquait sa race et exhortait à la méfiance celui qui voulait acheter et surtout celui qui avait besoin d'emprunter.

A Constantinople, de même qu'il a continué à habiter son ghetto, le Juif ne s'est guère risqué à revêtir le burnous blanc de l'Arabe. Il l'a fait dans les premiers temps de la mise en activité du décret Crémieux, pour bien montrer qu'il avait désormais le droit de le faire et se venger de l'arabe qui l'appelait : *Alouf ben alouf* (porc fils de porc) ; mais il est vite revenu à ses habitudes séculaires, et il a laissé à l'Arabe et au Kabyle leurs burnous blancs, pour s'habiller le plus souvent d'une veste et d'une culotte tunisiennes que recouvre un burnous jaune ou noir.

Quand il ajoute à cela une calotte rouge à

cnechia et des bottines élastiques sur ses jambes nues ou chaussées de grands bas bleus, il n'est plus un Juif, il est un *électeur* et va voter pour Thomson sitôt que le Consistoire en manifeste la volonté.

La Juive, elle non plus, n'a rien de commun avec la femme arabe.

Cette dernière, drapée dans de grands lainages blancs, voilée le plus souvent jusqu'aux yeux, les poignets et les chevilles cerclés d'argent, est séparée à quatorze ans du reste du monde, murée, cloîtrée comme une nonne dont elle a, surtout vue de dos, l'apparence monastique. Seulement, c'est à un homme qu'elle est sacrifiée, dont elle est devenue la chose, presque le bétail.

La Juive, au contraire, s'en va toujours bras nus été comme hiver, les cheveux en bandeaux, souvent teinte en roux, au henné, la taille enveloppée dans une espèce de corsage lâche de velours violet, d'où retombent sur les bras des lambeaux de mousseline.

Sur la tête, un foulard noué à la nuque est surmonté d'un petit bonnet pointu, en velours, posé en arrière et sur le côté gauche; il est retenu par un ruban qui passe sous le menton.

La robe est de couleur criarde, constellée de jaune, d'or et d'argent, et il serait bien surprenant que le costume classique des magiciennes

du Moyen Age n'eût pas été emprunté à la manière de se vêtir des Juives de cette époque. Tout y est, depuis le chapeau pointu jusqu'à la robe constellée.

Les Juifs n'ont-ils pas conservé, dans ce monde arabe qui ne se modifie point, le costume et les mœurs qu'ils ont atténués en vivant au milieu de la société aryenne impressionnable, changeante et éprise de nouveauté?

Tous ces marchands de nougats, aussi laids que certaines de leurs sœurs sont jolies, malgré les chiffons et les loques qui les recouvrent, habitent, le long des ruelles du vieux quartier juif, d'extraordinaires taudis dans lesquels il leur faut se glisser à quatre pattes . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Quoique président de la ligue antijuive de Constantine, et par conséquent connu de toute cette société hébraïque qui ne le porte pas dans son cœur, puisqu'elle a essayé deux fois de le faire assassiner, Réjou m'a fait les honneurs du quartier juif et il m'a même initié aux mystères de la maison juive, grâce à la seule personnalité sympathique du ghetto : j'ai nommé la petite Mme Rheïda.

C'est une vieille petite bonne femme toute

ratatinée, qui porte, elle aussi, ses bras nus tout parcheminés et le chapeau pointu posé sur l'oreille. Elle parle le français assez facilement, car, comme beaucoup de ses coreligionnaires, elle a été bonne chez les colons et fait danser l'anse du panier avec une certaine maestria.

— Tu veux voir mon mari ? Tu veux voir ma maison ? chantonne-t-elle.

Elle nous précède sur les pavés glissants de la ruelle. Le long des murs des maisons peintes en bleu, des Juifs gras sont accroupis, enveloppés dans leurs burnous ; ils nous coulent en dessous, un regard sournois. Des fillettes qui dansaient en rond sur des tas d'ordures nous regardent passer avec des yeux agrandis par le *kool*, poudre de plomb dont elles se noircissent le bord des cils inférieurs. Elles n'ont que six ans et possèdent, mieux que de vieilles actrices, la science du maquillage.

— Par ici ! dit Mme Rheïda.

De son pas alerte de petite vieille, elle nous précède dans sa maison. Quel immeuble étrange !

On passe d'abord sous une voûte tortueuse qui conduit à gauche, dans une cour encombrée de détritus variés : trognons de choux, cosses de haricots, vieux os, vieille ferraille.

La cour a bien six mètres de long sur quatre de large. Des trous carrés, noirs, s'ouvrent dans

les murs autour de la cour. On devine que ce sont des portes, car en se baissant, et en passant la tête, on finit par apercevoir, les yeux s'habituant à l'obscurité, des êtres humains accroupis, buvant ou s'exerçant au bonneteau.

Et l'on croirait, au premier abord être tombé dans une basse-cour mal tenue. Ce qui accentue cette impression, ce sont les échelles étroites qui conduisent aux taudis du premier étage. Et l'on est tout surpris, lorsqu'on lève le nez, d'apercevoir aux étroites lucarnes, au lieu de poules, des visages gras, luisants de *Juives mûres*, encadrés des figures trop blanches, aux yeux trop grands et aux sourcils trop noirs de leurs filles, et des nez trop longs de leurs fils.

Il y a dans cet immeuble six locataires, ce qui représente bien une quarantaine d'individus, tant mâles que femelles.

Tous sont aux fenêtres, nous dévisageant.

— Samak ! Samak ! a appelé tout à coup la vieille petite Mme Rheïda.

Une sorte de poussah apparaît alors à une fenêtre du premier étage en toussant et en jargonnant quelques mots en arabe ou en hébreu.

— C'est mon mari ! dit-elle. *Connaît pas bien le francis.*

— Mais il vote ! tient à insister Réjou, qui ne

veut pas me faire perdre de vue le côté politique de mes excursions.

Samak dort presque tout le jour et emploie à brocanter les quelques heures qu'il n'emploie pas à dormir. On l'a dérangé, et il n'est pas content. Mais Mme Rheïda nous l'a présenté, c'est tout ce qu'elle voulait.

Le matin du jour où je fus ainsi présenté à M. Samak, Morinaud m'avait dit :

— Allez donc visiter le quartier juif et demandez, à la suite de votre visite, qu'une délégation parlementaire parcoure ce quartier pendant une heure : cela suffira pour faire enlever à ces cosmopolites pouilleux le droit de vote qui leur a été conféré comme s'ils étaient des Français !

J'ai visité le quartier juif et je trouve effectivement abominable que ce soit cette sentine juive qui fasse la loi à Constantine comme en Algérie, aux colons et aux Arabes.

« Sur le bord de la crevasse au fond de laquelle coule le Rhummel, continue Jean Drault, se dressent les vieux quartiers de Constantine, labyrinthes inextricables de ruelles sordides où grouillent les représentants de tous les peuples dont la Bible raconte les légendes, les croyances, les victoires et les effroyables malheurs. Le Mozalite obséquieux

y coudoie l'Arabe, fièrement drapé dans son burnous, et qui s'éloigne du Juif avec mépris.

. . . . . .

. . . . . .

Vu de loin, par exemple, de la route de Sétif qui surplombe la ville, le vieux quartier arabe, avec ses petites maisons carrées et jaunâtres, entassées en désordre sur le rocher, possède un caractère d'étrange monotonie.

Il est bien l'image du monde sémitique qui l'habite et qui, malgré les diversités de ses races, malgré ses haines intestines, se fond en un ensemble grisâtre, sans relief, mûrissable comme l'immensité du désert d'où il sort.

Mais dans sa famille elle-même, chez son vieux père Sem, Judas a su se rendre aussi insupportable que chez les étrangers, et il a fallu lui assigner une place à part. »

# LE TALMUD

Nous avons mentionné souvent dans la première partie de ce livre le *Talmud*, la *Mischna*, la *Gemara*, etc.; il nous paraît utile de donner ici quelques renseignements sur ces noms peu connus du grand public.

*Le Talmud* est une compilation des rabbins qu'ils donnent comme une loi morale et traditionnelle commentée.

La première édition du *Talmud* date de l'an 150 de l'ère chrétienne et a eu pour auteur le rabbin Juda Haccadosch.

Il faut distinguer dans le *Talmud* deux parties: la *Mischna* qui est le texte, et la *Gemara* qui est le commentaire.

La *Gemara* ne fut achevée que vers l'an 301. Elle fut rédigée par le rabbin Asser.

Ce *Talmud* dont nous venons de parler est *celui de Jérusalem*.

Le second, celui de *Babylone*, ne fut composé que deux siècles après le premier, vers le commencement du VIe siècle. Il se compose de 12 volumes in-folio.

Le *Talmud*, renferme non-seulement de pitoyables rêveries, de ridicules fables, des manifestes faussetés dans la chronologie et l'histoire, mais encore et surtout des impiétés, des blasphêmes contre la religion du Christ, et une *haine déclarée contre les chrétiens*. C'est pourquoi, le *Talmud* a été condamné par le pape Grégoire IX et plusieurs de ses successeurs.

Disons toutefois, qu'un Juif espagnol du XIe siècle, Maïmonide (1) a fait un *extrait* du *Talmud*, moins mauvais que le *Talmud* lui-même.

Jusqu'à la fin du Ve siècle de l'ère chrétienne, le *Talmud* (2) se conservait seulement dans la mé-

---

(1) On peut dire qu'il fut le Platon du judaïsme ; ses ouvrages font encore autorité. *L'Univers Israélite* qui s'intitule Journal des Principes conservateurs du Judaïsme et qui a été fondé par S. Bloch, dit que Maïmonde a été « l'aigle de la Synagogue au Moyen-Age ». On sait que Maïmonde est né en 1110 et mort en 1180. Il a composé le *Moréli Neboûchim* (Guide des Egarés) et le *Haémonnah haramah* (la croyance sublime).

(2) La clef du Judaïsme s'écrie, avec raison Gougenot des Mousseaux, un des hommes les plus versés dans les questions judaïques, c'est le Talmud ; et qui ne sait ce que c'est que le Talmud est radicalement incapable ou de déchiffrer l'histoire ou de pénétrer les mystères de Juda.

moire de quelques savants auxquels on s'adressait comme de nos jours on s'adresse à une bibliothèque.

« De cette manière, dit Kalixt de Wolski (dans sa *Monita secreta des Juifs*), le Talmud pouvait parfaitement périr avec le dernier savant qui le possédait uniquement par cœur, circonstance assez présumable, attendu que ces savants se mettaient toujours à la tête des mouvements révolutionnaires.

Mais lorsque ce danger fut passé et que *les savants possédant encore par cœur le Talmud, purent le transcrire sur le papier*, l'étude du livre sacré rencontra encore des obstacles, par suite de l'oppression et de la persécution que subissait la nation juive sous la domination des derniers princes Sassaïdes. Le Talmud, d'ailleurs, qui se renfermait uniquement sur le terrain de la théorie, et qui ne pouvait être appliqué à la vie pratique, perdit la sympathie, non seulement du peuple juif en général, mais aussi de ses représentants, qui commençaient à faiblir ; il aurait finit par s'éteindre complètement, si le changement favorable survenu dans le sort de la population juive en Asie, sous la domination des descendants de Mahomet, n'avaient ramené tous ces Juifs à ces études, permettant ainsi aux re-

présentants d'appliquer les lois et de les rendre pratiques.

*Dès lors, prenant son essor et devenant le règlement de la vie nationale et spirituelle des Juifs, le Talmud s'intronisa dans la pensée de toute la population répandue, non seulement en Asie, mais aussi parmi celle qui habitait les côtes de la Méditerranée, en Europe et en Afrique* ».

Nous voyons d'ici le résultat pour les femmes Juives de cette intronisation si répandue.

Le rabbin Lazard s'exprimait ainsi en 1867 :

« L'immense compilation (du *Talmud*) s'est répandue parmi les Juifs avec une rapidité *presque miraculeuse*, elle fut acceptée dès son apparition comme l'expression vraie et sincère de la loi traditionnelle ; de nombreuses écoles où le *Talmud* fut l'objet de l'étude la plus respectueuse surgirent tout d'un coup en Orient et en Occident, ses *décisions casuistiques furent acceptées par toutes les communautés* et cette triple barrière élevée par les rabbins de la Palestine et de la Babylonie autour de la Thora (loi écrite) *ne rencontra pas un seul téméraire qui voulût la franchir* ».

# LA MISCHNA

La *Mischna* (*Misna* ou *Misne*) (1) est un recueil des traditions rabbiniques depuis Moïse.

Nous venons de dire que c'est la *Mischna* qui a servi de fondement au *Talmud*.

Les Juifs, qui l'appellent encore la *Loi Orale*, croient que Dieu, en donnant la loi écrite à Moïse, lui en donna une autre non écrite, conservée par la tradition jusqu'au rabbin Judas le Saint, qui la rédigea vers l'an 180 de l'ère chrétienne.

Surenhemis a traduit la *Mischna* en latin (2).

---

(1) De l'hébreu *Mischna*, répétition de la Loi.
(2) 1668-1673.

# LE CORAN

On sait que le *Coran* (1) est le recueil des lois promulguées comme divines par Mahomet. Nous l'avons cité parce qu'il se ratache aux religions qui l'ont précédé et *qu'il mêle aux traditions des Juifs* celles qui sont particulières aux Arabes.

---

(1) De l'arabe *Coran*, lecture.

LES

# FEMMES DES ROTHSCHILD

## A PARIS

---

La descendance féminine des Rothschild est ainsi établie :

1° Mme ALPHONSE DE ROTHSCHILD (Léonora), née Lionel, de Londres, demeurant à Paris, 2, rue St-Florentin, et à Ferrières (Seine-et-Marne). A eu trois enfants :

*Edouard*, célibataire.

*Bettina*, mariée à Albert Salomon, de Vienne, morte, en 1892, en laissant cinq fils et une fille.

*Béatrix*, mariée à Maurice Ephrussi, pas d'enfants.

2° Mme EDMOND DE ROTHSCHILD (Adélaide), fille de William, de Naples-Francfort, demeurant à Paris 41, faubourg St-Honoré, et à Armainvilliers (Seine-et-Marne). Trois jeunes enfants, deux garçons et une fille.

3° Mme GUSTAVE DE ROTHSCHILD (Mme Anspach), demeurant à Paris, 23, avenue Marigny. Trois filles :

*Lucie*, mariée à Lambert, de Bruxelles.

*Aline*, mariée à Saasoon.

*Juliette*, mariée au comte Emmanuel Leonino.

morte en décembre 1896, à la suite d'un mystérieux accident de chasse dans la forêt de Hallatte.

4° Mme Veuve SALOMON DE ROTHSCHILD, fille de Charles, de Naples-Francfort, demeurant 11, rue Berger. Une fille :

*Hélène*, mariée à Zuylen de Nyevelt de Haaz.

5° Mme Ve NATHANIEL DE ROTHSCHILD (Charlotte), rue Faubourg St-Honoré, 33, et Vaulx-de-Cernay (Seine-et-Oise). Deux fils :

*Arthur* (célibataire).

*James-Edouard* (mort).

6° Mme Veuve JAMES-EDOUARD DE ROTHSCHILD (Louise-Thérèse), avenue de Friedland, 38, château des Fontaines (Oise) ; chalet des Oyats, à Berck-sur-Mer (Pas-de-Calais). Deux enfants :

*Henri*, marié à Mlle Weisweiller.

*Jane*, mariée à un Leonino.

7° Mme WILLIAM DE ROTHSCHILD (Mathilde), avenue du Bois-de-Boulogne, 31. Trois filles :

*Adélaïde*, femme du baron Edmond.

*Bettina*.

*Georgina Sara*, morte en 1869, sans enfants.

8° Mme ADOLPHE DE ROTHSCHILD (Julie), fille d'Anselme Salomon, de Vienne, 45 et 47, rue de Monceau, et château de la Ferme (Seine). Pas d'enfants.

# TABLE DES MATIÈRES

Pages

Aux lecteurs. — Pourquoi ce livre . . . . . 7

Le Talmud et la femme juive . . . . . 43

Grandes juives d'autrefois. — Deborah, Hulde, Anna, Judith, Salomé. — La femme d'Akiba. — La femme de R. Chanoch. — La favorite de la sultane Baffa. 62

La juive de nos jours en pays orientaux . . . . . 71

Les juives contemporaines. . . . . 83

Les prostituées juives . . . . . .84

Les juives dans la prostitution et l'espionnage . . . 86

La juive brasseuse d'affaires commerciales et politiques . . . . . 106

La juive dans le commerce . . . . . 130

Baronnes et Comtesses de Ghetto. . . . . 141

Les cabotines . . . . . 191

Conclusion : La juine ennemie de la chrétienne. — Ordonnance religieuse. — L' « Aboda Zara. » — Un aveu des archives israëlites. — Nombreuses filles

publiques. — Les juives et les chrétiennes. Ce que dit Cerfbeer. — Les entremetteuses juives. — Un conseil. — Un bien joli Rabbin. — Il va au ciel. — Pourquoi la juive se gênerait-elle. — La plus belle fille du monde . . . . . 237
APPENDICE: La juive et les cérémonies religieuses. . 246
La juive et la cérémonie du « Caporet » . . . . . 253
Les juives en Russie et en Autriche. . . . . 257
La condition des juives . . . . . 261
Un souvenir de Constantine . . . . . 268
Le Tâlmud . . . . . 277
La Mischna . . . . . 280
Le Coran . . . . . 281
Les femmes des Rothschild à Paris . . . . . 283
TABLES-INDEX . . . . . 295

# TABLES — INDEX

# TABLE

DES

# NOMS GÉOGRAPHIQUES CITÉS


## A

Afrique, 280, 281.
Alexandrie, 94.
Alger, 91, 93.
Algérie, 70, 269.
Allemagne, 105, 107, 197, 198, 200, 239, 259.
Alsace, 79, 80.
Amérique, 95, 96, 225.
Amsterdam, 69.
Angleterre, 102, 219.
Armainvilliers, 285.
Asie, 95, 279, 280.
Athènes, 212.
Autriche, 150, 256.

## B

Babelsberg, 210.
Babylone, 19, 37.
Babylonie, 41, 42, 44, 280.
Belgique, 91.
Berck-sur-Mer, 155, 156, 159, 160, 162, 287.
Berlin, 241, 260.
Blois, 66.
Bombay, 94.
Budeam, 97, 98.
Bournemouth, 189.
Bruxelles, 286.

## C

Californie, 220.
Calcutta, 94-95.
Cananéens, 40.
Cannes, 217.
Carpentras, 125.
Chaldée, 39.
Champs, 172, 173, 174, 175.
Chantilly, 167, 168.
Charlottemburg, 259.
Chelles, 172, 173, 174.
Chine, 94, 95, 116.
Cologne, 66, 67.
Constantine, 269, 275.
Constantinople, 94, 95, 106, 107, 108, 270, 271.

## E

Egypte, 15, 16, 36, 206.
Egyptiens, 16, 18, 40.
Espagnol, 220.
Etats-Unis, 220.
Europe, 67, 68, 280.
Euphrate, 216.

## F

Ferrières, 143, 144, 145, 148, 154, 285, 286.
Fontaines, 286.
France, 86, 90, 91, 94, 95, 96, 186, 221, 225, 243, 246, 248.
Francfort-sur-le-Mein, 143, 148, 286.

## G

Galata, 96, 97.
Gretz, 117, 118.
Gomorrhe, 11.
Grèce, 202, 203.
Gresc, 212.

## H

Hallatte, 117, 286, 287.
Héthiens, 40.

I

Illyrie, 115, 118, 119.
Italie, 202.

J

Japon, 94, 95, 126.
Jéricho, 199, 200.
Jérusalem, 41, 42.
Jourdain, 41, 42.
Juda, 37.
Judée, 42, 43.

K

Kiev, 258.

L

La Ferme, 287.
Le Brocken, 203.
Leipzig, 19.
Lemberg, 93.
Leybach, 114.
Londres, 242, 285, 286.
Lyon, 198, 199.

M

Madianite, 25.
Malines, 217.
Marseille, 95.
Meaux, 169, 170, 171, 172, 174.
Méditerranée, 65, 280, 281.
Moabites, 40.
Monte-Carlo, 197.
Moschulim, 96.
Moscovite, 75-76.
Mun, 198.

N

Nantes, 95, 96, 125.
Naples, 285, 286, 287.
New-York, 220, 221, 222.
Nice, 184.
Normandie, 130.
Novgorod, 258.

O

Oran, 74, 75
Oregon, 220.
Orient, 95, 96, 252.
Ouled-Nails, 70, 71, 91.
Ozouère-la-Ferrière, 148.
Palestine, 280, 281.

P

Paris, 86, 90, 94, 95, 99, 103, 185, 186, 188, 198, 210, 216, 220, 241, 242, 260, 263.
Pumbédita, 67.
Pétersburg (Saint), 258.
Pologne, 111, 237.
Port-Saïd, 94, 95.
Pultawa, 66.

R

Ratisbonne, 73.
Ranz-du-Fliers-Verton, 155, 160.
Ravina (R.), 44.
Reudleton, 220.
Rhin, 66.
Rochester, 221.
Rouge (Mer), 150.
Roumanie, 97, 98.
Russie, 75, 76, 102, 105, 111, 149, 239, 256, 258, 259.

S

Sèvres, 219.
Serbie, 97, 98, 99.
Sétif, 276.
Sinaï, 18.
Sion, 37, 38, 39, 41, 150, 219.
Sittim, 25.
Slaves, 41, 76.
Soudan, 221.
Strasbourg, 109.
Suisse, 198.

T

Tulare, 220.

V

Vaulx de Cernay, 286.
Varsovie, 242.
Venise, 69.
Versailles, 212.
Vienne (Autriche), 95, 96, 97, 149, 242, 285, 286.
Vatican, 218.

W

White-River, 220.

Z

Zara, 117.

# INDEX DES NOMS CITÉS


**A**

Abimélec, 17.
Abraham, 9, 16, 17.
Abrantès (Duchesse d'), 207.
Absalon, 32, 33.
Adélaïde (Mme), 287.
Adonis, 215.
Akiba, 62, 64, 65.
Aline (Mme), 286.
Alexandre II, 258.
Amnon, 15, 32, 33, 34.
Amson, 165.
Anspach, 281.
Apollon, 213.
Arthun, 286.
Artois (Comtesse d'), 230.
Arbib, 165.
Assuérus, 41.
Asser, 277.
Athalie, 218.
Aumale (Duc d'), 2.

**B**

Bacchus, 212.
Baffa, 62, 67.
Balzac, 92.
Banville (Théodore de), 190, 194, 195.
Bath-Sébah, 34.
Bauer (Henry), 230.
Béatrix, 285.
Beaucaire, 165.
Bell (L. E.), 220.
Belzébuth, 109.
Bernhardt (Maurice), 230.
Bernhardt (Mme), 230.
Bernhardt (Rosine), 190.
Bernhardt (Sarah), 190, 193, 198, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233.
Beruria, 63.
Bettina, 285, 287.
Bilha, 17, 18.
Bing, 233.
Bloch (A.), 278.
Bloch (Rosine), 192.
Bloch (Mme), 187.
Blumayer, 242.
Bomberg, 258.
Borel (Petrus), 199.
Bornier (Henri de), 230.
Brafman, 77, 78, 260.
Bragance (duc de), 124.
Briez (Mgr Emm. de), 172, 173, 178.
Brohan (Augustine), 207.
Brohan (Madeleine), 220.
Brühl, 165.
Budke (Abraham), 111.

**C**

Cahen d'Anvers (les), 142, 169, 171, 172.
Cahen (Mme), 169, 175, 176, 177, 178.
Cahun (Léon), 79.
Calot (Docteur), 160, 161, 162, 163.
Cambert, 288.
Camille, 218.
Carré (Albert), 231.
Casimir le Grand, 231.
Cassagnac (Paul de), 99.
Castellane (Comte de), 206.
Cazin (Docteur), 158.
Cerfbeer, 79, 241, 259.
Chanoch (R.), 62.
Charles, 286.

Charles-Quint, 68, 69.
Charpentier, 204, 214, 230.
Chauvy (Vve), 161, 162, 163, 164, 165,
Chechath R., 60.
Chiarini (abbé L.), 19.
Chonorh R., 65.
Christ, 278.
Claretie (Jules), 199, 200, 205, 217.
Cohen (Esther), 67.
Cohen (Jules), 197.
Cologna (de), 265.
Colonne (Edouard), 231.
Corneilhan (Georges), 71.
Copia (Sarah), 69.
Coppée (François), 230.
Coquelin, 230.
Chmilniky, 66.
Crémieux, 210, 270.
Christian II, 114, 115, 116, 117, 118, 119.

## D

Daudet (Alphonse), 114, 204.
Daumier, 218.
Dauvin, 159.
David, 15, 32, 34, 35, 36, 7
Deborah, 62, 63.
Delavigne, 165.
Delbeury, 174.
Diane, 213.
Dinah (Félix), 205.
Diaz, 215, 216.
Doria (Andreas), 66.
Dorine, 208, 209.
Drault (Jean), 269, 275, 276.
Dreyfus, 10.
Dreyfus (Mme), 187.
Drumont (Edouard), 57, 99, 143, 168, 190, 191, 192, 195, 196, 198, 203, 209, 226, 230.
Dufour (Pierre), 151.

## E

Edouard, 285.
Elie, 37, 38.
Elisée, 37.
Eliezer, 56, 57.
Eliham, 34, 35.
Elmire, 208, 209.
Ephrussi (Les), 142, 143.
Ephrussi (Maurice), 285, 287.
Ephrussi (Mme), 148, 149, 150, 152.
Esther, 15, 40, 41, 67.
Ezéchiel, 15, 39, 40, 73.

## F

Faure (Félix), 227, 228.
Faust, 202.
Favart (Mme), 205.
Félix, 199.
Félix (Elisa), 190, 198.
Félix (Jacques), 198.
Fidès-Devriès, 190, 192, 196, 198.
Finefield (Mme Mary), 221.
Flourens (Émile), 2.

## G

Gamaliel R., 56, 57.
Gauthier (Théoph.), 211, 212. 214.
Gay (Sophie), 207, 208.
Germain, 218.
Georgina (Sara), 287.
Gerson, 165.
Ghidel, 59.
Gilles, 219.
Goncourt (de), 146, 166, 186, 190, 194, 201, 204, 205, 206, 217, 233.
Gougenot des Mousseaux, 278.
Grégoire IX, 278.

## H

Haccadosch (Juda), 277.
Hadamard, 190, 193, 195.
Haya (Esther), 198.
Haman, 40.
Haraucourt, 230, 232.
Hecht, 165.
Helibronn (Mme), 192.

Heine (Henri), 256.
Heine (Furtado-), 185, 186, 187, 188.
Hélène, 202, 286.
Helfman (Hassa), 258.
Henri, 286.
Henkel (Comte), 100, 101, 102.
Hermann, 165.
Hermine (N.), 208.
Hérode, 63.
Herz, 100.
Héthien, 34.
Hetzel, 210.
Hilkija, 63.
Hillel, 54.
Hirsch, 187, 189, 190.
Hiskie, 58.
Hollander, 165.
Honouaël (R.), 45, 46.
Houssaye (Arsène), 190, 199, 200, 205, 217.
Houssaye (Henri), 200.
Hugo (Victor), 200, 201, 232, 233.
Hilda, 62, 63.

I

Ilich, 165.
Isaac, 73, 74.
Isachar, 107.
Isaïe, 15, 37, 38, 58.
Itzig (Jacob), 94, 95.

J

Jacob, 15, 17, 18, 19, 206.
Jane, 206, 207.
Janin (Jules), 200, 201.
Jéhochna, 45.
Jehojakin, 37.
Jehosua (R.), 56, 57.
Jérémie, 15, 38, 39.
Jésus, 109.
Joab, 35.
Johanan (R.), 44, 59, 60.
Jonadab, 32.
Josias, 62.
Judas (Mme), 187.
Judic (Mme), 192.
Judith, 62.
Juliette (Mme), 286.
Juvénal, 236.

K

Kaulla (La), 86, 87, 102, 103.
Keables (J.-H.), 220.
Kiera (Esther), 68.
Kimon (D.), 243.
King (Sarah), 221.
Kinsley-King, 221.
Klein, 165.
Kohnayer, 133, 134.
Koloskevitch (Nicolas), 258.
Krauss, 193.
Kroner, 184.

L

Laban (Rebbecca), 121, 132, 133, 134.
Lalys, 91, 92, 93, 94.
Lachmann (Les), 99, 100, 101.
Lano (Pierre de), 103, 104.
Langer (Les), 97, 98, 99.
Langer (Masch.), 97, 98.
Lauger (Rosa), 97, 98.
Lavedan, 231.
Laviouns 258.
Laveron, 213.
Lazard, 280.
Léa, 17, 18.
Leemans, 119.
Leemans (Sephora), 114.
Lemaître (Jules), 230.
Lemelle (Mme), 208.
Leonino, 155, 160.
Leonino (Baronne), 247, 286.
Leonino (Emmanuel), 286.
Leonino (Henri), 155, 156.
Leser, 165.
Levy, 9.
Liégeois, 238.
Lionel, 285.
Louis XV, 177.
Lumomirski (Prince), 71.
Lucie (Mme), 286.

## M

Maïnonides, 238, 278.
Mahomet, 53, 70, 279, 282.
Malachie, 37.
Marbode, 227.
Maréchal (H.), 195.
Mardochée, 15, 40, 41, 113, 115.
Marianne, 63.
Mars (Mlle), 204, 207, 208, 210, 212.
Maurel, 197.
Matthieu, 238.
Médicis (Cosme de), 68.
Meïr (R.), 54, 63.
Mégnin (Paul), 152.
Meissonnier, 218.
Melikof (Louis), 258, 259.
Mendelsohn, 258, 259.
Mendès (Catulle), 230, 231, 232.
Mennechet (Ed.), 207.
Metternich, 150, 151.
Meyer (Mme), 187.
Milly Meyer (Mlle), 192.
Miriam, 62, 65.
Moïse, 18, 19, 20, 37, 62, 63, 76, 151, 281.
Molière, 184, 185, 215.
Montesquiou-Fezenzac (de), 228, 229, 230.
Morand (Eugène), 230.
Morinau, 275.
Mortsche, 96.
Mourad, 111, 67.

## N

Naquet, 165. 166.
Nathalie, 214, 215, 216.
Nazac (Mme de), 239.
Nébucadnetser, 37.
Nevada (Mme), 192.

## O

Oppenheimer (Mme), 164.
Oppert, 165, 166.
Orléans (duc d'), 226, 227.
Osché, 165.

## P

Païva (La), 86, 87, 88, 99, 100.
Paul (Jean-), 203.
Pélagie, 194.
Patti (La), 192.
Perrochaud (Dr), 158.
Phidias, 203, 211.
Philarète Chasles, 209.
Philoutmann, 123, 124, 125.
Pharaon, 16.
Pichery, 119.
Poisson (Jeanne), 178.
Pompadour (La), 169, 175, 177, 178.
Posthumina, 231.
Pucinelli, 66.

## R

Rachel, 17.
Rache (Mlle), 180, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 226.
Rav, 44. 45.
Rejou. 272, 273, 274.
Rheïda, 272, 273, 274, 277, 278.
Rheinsten, 256.
Reichember (Mlle), 192, 193, 194.
Reitlinger, 165.
Rembesdale (lord), 231, 232.
Rembesdale (lady), 231, 232.
Ricord (Docteur), 209.
Ris-Paquot, 156, 158.
Roboam. 37.
Rodriguez (Benjamin), 265.
Rodolphe (archiduc), 256, 257.
Rossini, 202.
Rostand, 231.
Rothschild (Les), 142, 143, 144, 145, 146, 148, 149, 180, 208.

Rothschild (baron de), 27.
Rothschild (Mme de), 144, 147.
Rothschild (Mme Adolphe de) 287, 288.
Rothsc ild (Alphonse), 142, 144, 145, 147, 148, 149. 153, 224.
Rothschild (Mme Léonino-Alphonse de), 284.
Rothschild (Mme Adélaïde-Edmond de), 284.
Rothschild (Esther-Rebbecca), 149.
Rothschild (Mme Gustave), 285.
Rothschild (Henri de), 156, 160, 162, 163, 164.
Rothschild (Mme Ve James-Edouard de), 285.
Rothschild (Mme James de), 154, 186.
Rothschild (baronne James de), 156, 159, 160, 169, 170.
Rothschild (baronne Nathaniel de), 166 167, 185.
Rothschild (Mme Vve Salomon de), 285.
Rothschild (Mlle Salomon de), 166.
Rothschild (Mlle Thérèse de). 156.
Rothschild (Mme William de), 286.

## S

Saasoon, 285.
Sade (marquis de), 204.
Saint-Victor (Paul de). 200, 201, 202, 203, 204.
Salomon, 36.
Salomon (Albert), 286.
Salomon (Anselme), 287.
Salomon (Moïse), 108, 109.
Salomon (Noémi), 106, 107, 1 08.
Salomon (Mme), 111, 113, 114.
Samak, 275.
Samuel, 31.
Sarah, 16, 17, 70, 71, 72, 78. 190, 199.
Sardou (Victorien), 4, 230, 231, 232.
Sass (La), 192.
Saül, 31.
Sebban, 74.
Sephora, 116, 117, 118.
Shakespeare, 202.
Silvia, 229.
Silvain, 231.
Simha, 32.
Sophie (Mme), 198, 201, 202.
Sophocle, 203.
Soth, 203.
Soudery, 203.
Stohlz (Mme), 192.
Suren, 281.

## T

Tabureau, 215.
Tacite, 238.
Talma, 208.
Tamar, 32, 33.
Theuriet (André), 230, 232.
Thomson, 271.
Tourgueneff, 220.

## U

Ulmann, 223, 225.
Ulodesski, 218.
Urie, 34, 35, 36.

## V

Véron, 209.
Victoria (Impératrice), 259.
Veisweiler (Mme), 286.

## W

Waldor (Mélanie), 207, 208.
Weigel (S. A. G), 19.

Weil. 256.
Weill (Alexandre), 62, 63.
Weisweiller (Mme), 160, 161.
William, 285, 286.
Virgile, 202.
Wolski, 77.
Wolski (Kalixt de), 279.
Worms. 192.

Z

Zand (Van), 192, 194.
Zilpa, 17, 18.
Zola, 200, 201.
Zuylen, 286.

1000
0000

# CATALOGUE

DE LA

# LIBRAIRIE A. PIERRET, ÉDITEUR

*37, Rue Etienne-Marcel, PARIS*

*Toutes les commandes arrivées par les courriers du matin sont exécutées le même jour. En cas d'empêchement, avis en est donné directement.*

VIENT DE PARAITRE :

## LE CAS DE MISS DIANA VAUGHAN

PAR

**UN HOMME DE BONNE FOI**

Prix : 30 cent, *Franco* : 40 cent.

**La Mystification du Diable au XIXe siècle**

LES MYSTIFICATEURS ET LES MYSTIFIÉS

Par M. J. RIBET, *Chanoine honoraire*

Franco : 80 cent.

## DE L'ESPRIT DE LA RÉVOLUTION

Par Adrien DUVAL

Lauréat au Concours de la *Libre Parole*

**Prix : 1 fr. 25** franco)

*Désireuse d'aider à la lutte anti-sémite, notre Librairie se met gratuitement à la disposition des auteurs catholiques pour toutes les indications typographiques ou autres dont ils peuvent avoir besoin. Les auteurs restent entièrement libres de faire imprimer et vendre où bon leur semble. Notre Maison accepterait en dépôt des ouvrages intéressants dont les auteurs n'auraient pas d'éditeur attitré.*

---


# TROIS CONFESSIONS

## St-Augustin, Montaigne, J.-J. Rousseau

**par P. ANTONINI**

PROFESSEUR A LA FACULTÉ CATHOLIQUE DE PARIS

*(2e édition)*

Prix : **2** francs (franco **2.40**).

**Le Serment,** par P. Antonini. Il reste en dépôt une cinquantaine d'exemplaires de cet ouvrage (un peu défraîchis) ; ils sont laissés à 2 fr. (2 65 franco) au lieu de 6 fr.

**Mariage et Célibat des Prêtres,** considérés au point de vue de la religion, du droit naturel et de l'intérêt social, par P. Antonini. Franco . . . . . 50 cent.

**Le Frère de la duchesse d'Angoulême,** par H. Desportes, 1 volume in-12 de près de 300 pages. Prix . . 3 50

**Après la terrible catastrophe du Bazar de la Charité,** Oraisons funèbres et discours prononcés par les RR. PP. Ollivier et Boulanger. S. E. le cardinal Perraud, évêque d'Autun et le R. P. Montsabré, avec interprétation du discours du P. Ollivier, par Drumont. Franco . 1 fr.

**Liste complète des inoubliables victimes de la Charité,** Prix *franco* . . . . . 25 cent.

**La Vérité sur la conversion de Miss Diana Vaughan,** par E. Viator. 1re partie 30 cent. ; 2e partie 50 cent.

**Les Sultes de la Conversion de Miss Diana Vaughan,** par E. Viator. 1re partie . . . . . 50 cent.

**L'Art d'apprendre et de se souvenir,** par l'abbé Chavauty, missionnaire apostolique, 1 fort volume in-8o . 5 50

Pour les Etudiants anciens et nouveaux : **La Clef d'Or de l'Art d'apprendre et de se souvenir,** suivie : 1° D'une application facile et immédiate à la Carte de France (carte d'Etat-major dite d'assemblage) ; 2° D'une application à un voyage dans toute l'Europe, en passant par 200 stations principales, par M. l'abbé Chavauty, missionnaire apostolique.

Prix de la **Clef d'Or** et de la **Carte de France,** 3 francs.
*Franco,* 3 fr. 50.

**Les Légendes de Notre-Dame de Paris,** par Pauline de Grandpré. Livre contenant sous forme d'additions la liste des évêques et archevêques de Paris; la liste des otages de la Commune fusillés en 1871; la liste des principaux ouvrages consultés. 1 vol. in-18 de 330 pages. *Franco* . . . . . 5 3 0

**Gloria ! Les Martyrs de la Charité**, par la comtesse de Beaurepaire de Louvagny, 1 fort volume illustré de nombreux portraits . . . . . *franco.* 5 50

**Le Prêtre et le Franc-Maçon.** par J. Nicolas, 2e édition in-18 . . . . . 1 50

Excellent livre qui oppose les bienfaits moraux et sociaux de la religion, représentée par le clergé, aux corruptions de la franc-maçonnerie. Il fait ressortir très heureusement le caractère satanique de cette dernière.

Une introduction véhémente montre dans la franc-maçonnerie un instrument des juifs et fait écho aux livres vengeurs de Drumont.

L'ouvrage de M. Nicolas est un très bon livre de propagande et peut être utilement placé dans les bibliothèques populaires ou donné aux distributions de prix.

**Questions du jour sur la Franc-Maçonnerie**, par le P. E. Monniot, rédemptoriste. 1 vol. in-12 . . . 1 fr.

**Sociétés** (les) de charité, les francs-maçons et la circulaire du 16 octobre. In-8°. . . . . 1 fr.

**Volontaires** (les) **de Pie IX**, par le P. Delaporte. Brochure in-8° . . . . . 1 fr.

La souveraineté temporelle étant la condition du libre et complet exercice des fonctions de la Papauté, c'est cette souveraineté qu'il faut ébranler par le mensonge, puis détruire par la force, tel est le rôle qu'a joué la franc-maçonnerie dans sa lutte contre la Papauté.

**Papauté** (la) **et le rôle politique des temps modernes**, par Sallouy. 1 vol. in-12. . . . . 2 fr.

Pour l'auteur, c'est bien cinq ou six siècles avant l'époque connue sous le nom de moyen âge qu'il faut placer le commencement des temps modernes.

Cela établi, il aborde son sujet, montre comment l'Eglise met son cachet sur la politique en représentant la cause de la liberté, et comment l'Europe et ses plus illustres nations répondent aux dispositions nouvelles.

Il traite enfin du principe de la séparation du pouvoir, des grands effets qui en résultent, de la transformation de la politique européenne, de la part que prend la France au triomphe de la papauté, et des conditions du nouveau mouvement politique et religieux.

## Ouvrages de Mgr Justin Fèvre,

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE

*La Résistance à la Persécution* (lettre à l'Episcopat), 2 fr.

*La Séparation de l'Eglise et de l'Etat*, 1 vol. in 8°, 2 fr.

*La Restauration du Droit pontifical*, 1 vol. in-8°. 2 fr.

*De la Propriété des Biens ecclésiastiques*, 1 vol. in-8°, 2 fr.

*La Défense de l'Eglise en France*, 1 vol. in-8°. 2 fr.

*Qu'est-ce que le IVe Etat?* 1 fr.

---

# HISTOIRE CRITIQUE

DU

# CATHOLICISME LIBÉRAL

## EN FRANCE

## jusqu'au Pontificat de Léon XIII

par Mgr FÈVRE

---

Prix : 5 francs.

**Mémoire sur les**

# Moyens pratiques d'arriver à l'anéantissement

**DE LA**

# PUISSANCE JUIVE EN FRANCE

**Par A. JACQUET**

Précédé du Rapport de M. E. ROUYER, ingénieur
Président du concours de la *Libre Parole*

**Un volume de près de 400 pages. Prix : 3 fr. 50 *franco*.**

« *La Libre Parole* » juge ainsi ce volume :

« Ce livre se compose de deux et même de trois parties principales.

« Il s'ouvre par un intéressant rapport de M. Rouyer sur les opérations du concours, rapport dans lequel sont étudiées avec soin, analysées et critiquées les diverses œuvres soumises à l'appréciation du Jury d'examen.

« Vient ensuite sous le titre : *Exposé historique de la question judéo-maçonnique*, une étude très approfondie du même M. Rouyer qui sert, non seulement de préface, mais de complément au travail personnel de M. Jacquet ; ce dernier ayant laissé de côté le point de vue historique. Pour le livre, M. Rouyer a très heureusement comblé cette lacune. Sa notice abonde en documents intéressants et elle montre surtout à merveille l'étroite connexité qui unit l'œuvre Juive à l'œuvre Maçonnique.

« L'œuvre personnelle de M. A. Jacquet, intitulée : *Mémoire sur les moyens pratiques d'arriver à l'anéantissement de la puissance juive en France*, se distingue par une grande clarté d'exposition et une logique qu'on ne trouve point facilement en défaut.

« En résumé, le livre de MM. Rouyer et Jacquet est un excellent ouvrage de propagande, à la lecture duquel tout homme sérieux et sans parti pris trouvera plaisir et profit. »

---

**Les Prophéties Modernes**, recueil des principales prédictions relatives à l'avenir prochain de la France : Saint Remi, Saint Césaire, prophétie d'Orval, le P. Nectou, le P. Caliste, Marianne Galtier, Marie des Terreaux, abbé Souffrand, Marie Lataste, religieuse trappistine, vénérable curé d'Ars, le secret de la Salette. Opuscule de 65 pages 1 fr., franco. . . . . **1 25**

# EN VENTE

# "LA ROME"

ET

# Les Bourdes de M. Émile Zola

**par Ch. E. MONTET,**

avec une lettre à M. Henri Lasserre

Opinion de l'*Autorité* sur ce brillant opuscule :

L'auteur fait une critique à fond, page par page, du livre de M. Zola, et y relève les invraisemblances, les exagérations, les erreurs, les hyperboliques déclamations, les procès de tendance, etc., de l'auteur des *Rougon-Maquart*. Il secoue vertement surtout ce fantoche rêveur d'abbé Froment qui a perdu la foi et veut convertir le pape ; il lui arrache son masque hypocrite.... et découvre Zola lui-même, qui vaticine derrière le mannequin. Cette brochure fera du bruit, car elle est due à une plume experte, très renseignée.

Prix : **50** centimes.

Franco : **60** centimes.

POUR PARAITRE LE 1er JANVIER 1898

# L'ÉGLISE CATHOLIQUE

## Son Clergé, ses Religieux

Revue bi-mensuelle

Illustrations de E. Gauguet

**Le Numéro : 25 centimes**

**ABONNEMENTS**

France. . . . . 5 fr. par an.

Etranger. . . . . 6 fr. par an.

**Librairie A. Pierret, 37, rue Etienne-Marcel**

## ÉN PRÉPARATION

# Les Défroqués

**par l'abbé X...**

1 volume in-18 jésus

Prix : **3 fr. 50**

L'auteur, désireux qu'aucune appréciation anticipée ne soit portée sur son livre, nous nous contentons d'en mentionner la mise en vente prochaine.

## BIBLIOTHÈQUE ANTIMAÇONNIQUE

**Jeanne d'Arc et la Franc-Maçonnerie**, par K. de Borgia. Franco . . . . . 50 cent.

**Eva ! la Franc-Maçonnerie et la Française**, par le même auteur. Franco . . . . . 50 cent.

**Garcia Moreno**, par le même ; 1re partie franco 50 cent.
— — 2e partie franco 50 cent.

**Inter pocula !** (Souvenirs d'agapes maçonniques), par le même, franco . . . . . 50 cent.

Chacune des brochures de cette *Bibliothèque Antimaçonnique* est écrite dans un style vivant, clair et brillant qui en rend la lecture attrayante en même temps que profitable à la cause antimaçonnique.

---

**Poésies patriotiques**, par M. l'abbé Demnise. Un fort volume in-8o raisin. Prix 3 50 ; franco. . . . 4 10

« Dans le livre de M. l'abbé Demnise les grandes questions sociales, qui sont l'objet de nos débats actuels, sont traitées d'une façon magistrale ; ce sont de vigoureux morceaux qu'on dirait écrits par Juvénal et traduits par Corneille. » (*Anthologie des Poètes Contemporains.*)

Lettre du R. P. Monsabré à M. l'abbé Demnise :

« Monsieur l'abbé,

« J'ai reçu ces jours derniers votre beau livre de poésies..... Il est plein d'un souffle religieux et patriotique que je désire voir passer dans l'âme de tous vos lecteurs ; c'est de la saine et haute poésie.

« Recevez mes vifs remercîments avec l'assurance de mon affection dévouée.

« F. J. Monsabré. »

**La grande Nouvelle de la Mère de Dieu** (apparition de la Très-Sainte Vierge sur la montagne de la Salette le 19 septembre 1846), publiée par la bergère de la Salette, avec permission de l'Ordinaire . . Franco 60 cent.

**Le Juif dans la Franc-Maçonnerie,** par A. de la Rive, auteur de *La Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie universelle.* Un vol. in-18 jésus, franco. . 3 50

**Le Tiers-Ordre de St-François et la Franc-Maçonnerie,** par un Frère mineur Capucin, franco. . . 30 cent.

Voici la lettre par laquelle l'éminentissime cardinal Parocchi a daigné informer l'auteur de cet opuscule de l'accueil fait à sa brochure :

Rome, 23 sept. 1896.

Sa Sainteté a reçu avec joie l'hommage de votre opuscule et a daigné vous accorder avec amour la Bénédiction apostolique, moyennant laquelle vous entreprendrez de nouveaux travaux pour la gloire de Dieu. LUCIDE-MARIE, cardinal-vicaire.

**Pour la Patrie,** roman du xx^e siècle, par J.-F. Tardivel. Prix 4 fr. ; franco . . . . . 4 50

Opinion de l'*Autorité* sur ce brillant opuscule :

L'auteur fait une critique à fond, page par page, du livre de M. Zola, et y relève les invraisemblances, les exagérations, les erreurs, les hyperboliques déclamations, les procès de tendance, etc., de l'auteur des *Rougon-Macquart.* Il secoue vertement surtout ce fantoche rêveur d'abbé Froment qui a perdu la foi et veut convertir le pape; il lui arrache son masque hypocrite et... découvre Zola lui-même, qui vaticine derrière le mannequin. Cette brochure fera du bruit, car elle est due à une plume experte, très renseignée.

**Notre-Dame de Lourdes et le prochain Triomphe,** par le P. Marie-Clément d'Oloron. Un volume in-8° de 265 pages. Prix franco . . . . . 2 25

**Le martyre de Jeanne d'Arc.** — *Seule édition donnant la traduction fidèle et complète du Procès de la Pucelle,* d'après les manuscrits authentiques de Pierre Cauchon. — Un beau volume in-12, imprimé avec le plus grand soin, en elzévirs ; édition illustrée, xxxiv-528 pages. — Prix franco . . . . . 4 fr.

Ce volume considérable met sous les yeux du public toutes les pièces de l'inique procès de Rouen, sans en omettre une seule ligne. Loin d'être d'une lecture ardue, comme on pourrait le craindre, il présente, au contraire, l'intérêt le plus vif; en effet, rien ne saurait être plus vivant que cette succession de scènes tragiques où l'on voit la pure et noble victime se débattre contre la cruauté et l'hypocrisie de ses bourreaux, vendus à l'ennemi envahisseur. On est d'autant plus saisi, que les auteurs dédaignant les artifices du roman, ont reproduit le procès lui-même, d'un bout à l'autre, avec sa forme dialoguée, c'est-à-dire exactement comme les faits se sont passés. Les rectifications du texte des greffiers et les éclaircissements figurent en notes qui suivent le document au bas des pages et qui sont, à leur tour, d'une précision édifiante et impressionnante.

Cet ouvrage avait déjà paru en 1890. Il vient d'être mis à jour, en ce qui concerne l'introduction de la cause de Béatification de Jeanne d'Arc. Les recherches impartiales auxquelles cet ouvrage a donné lieu, ont établi la

*Le Martyre de Jeanne d'Arc* est le fruit de la collaboration de deux écrivains connus. L'un, M. l'abbé Paul Fesch, a su justement conserver les sympathies du public catholique et son éloge n'est pas à faire ; quant à l'autre, M. Léo Taxil, les honteuses palinodies dont il a entaché sa vie n'ont rien enlevé à la valeur historique de ce volume sur la sainte et grande française de Lorraine.

**Monseigneur Fuzet.** — Bellovocus. — *Premières notes d'un Témoin: la Réunion, Beauvais, les Lois d'accroissement.* — 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. ; franco **3 50**

**La Stigmatisation, l'extase divine, etc.** — Réponse aux libres-penseurs, par le Dr Imbert Gourbeyre. 2 forts volumes, 15 francs (colis postal) . . . . . **15 85**

**Le R. P. Félix CHARMETANT**

# LIVRE D'OR
DES
# MARTYRS DE LA CHARITÉ

**Vendu au profit de la souscription pour les victimes des massacres d'Arménie.**

Magnifique volume, grand in-8°, orné de nombreuses gravures et portraits.

Prix . . . . . **5** fr.
*Franco* . . . . . **6** fr.

# ENVELOPPES ANTIMAÇONNIQUES
**Bleutées opaques**

Ces enveloppes portent sur le côté de la fermeture une phrase tirée de l'encyclique de Léon XIII sur la franc-maçonnerie et des citations empruntées à des francs-maçons connus. Elles répondent aux désirs exprimés par un grand nombre de catholiques qui estiment qu'il est urgent de rappeler sans cesse, à soi-même et aux autres, les sentiments dont sont animés les francs-maçons.

**60 cent.** le cent pris à la *Librairie Antimaçonnique* ; franco **30 cent.** en sus pour port.

Opinion de *La Croix* de Paris du 5 août 1897 :

« Nous souhaitions, il y a quelques jours, voir des *enveloppes antimaçonniques* répondre aux enveloppes anticléricales qu'on nous avait signalées.

« Un de nos amis vient d'en faire paraître qui paraissent répondre parfaitement au but proposé. Elles por-

tent du côté de l'ouverture une citation de Léon XIII dénonçant la puissance de la secte et trois extraits de francs-maçons très connus indiquant ses funestes desseins ; elles se terminent ainsi : *La Franc-Maçonnerie, voilà l'ennemi !* »

---

## D. KIMON

# LA GUERRE ANTIJUIVE

1 volume in-18

Prix . . . . . 3.50

---

# LE DUC D'AUMALE

## ALLOCUTION PRONONCÉE

PAR

**Mgr PERRAUD**

Evêque d'Autun.

e **Jeudi, 10 Juin 1897**, à l'issue du service funèbre célébré pour le repos de l'âme du prince.

*Franco.* . . . . . **30** cent.

---

**Ma Vie**, Scènes de la Passion. De Gethsemani au Golgotha, d'après l'Ecriture sainte et la tradition. Elégante brochure de 66 pages. Franco. . . . . 35 cent.

Dans ces scènes de la Passion, l'auteur suit pas à pas le divin fils de Marie. Le récit douloureux commence à l'arrestation et se termine à la croix. Voici quelques titres del chapitres : Pilate et sa femme. — Jésus chez Hérode.—Barabbas. — La flagellation. — Les apprêts. — Véronique.— Jésus rencontre sa très sainte Mére, etc.

**La Stigmatisation, l'extase divine**, etc. — Réponse aux libre-penseurs, par le Dr Imbert Gourbeyre. 2 forts volumes, 15 francs (colis postal). . . . . 15 85

---

VIENT DE PARAITRE

# LA TERRIBLE CATASTROPHE

## DU 4 MAI 1897

*Listes complètes des victimes, des tués et des blessés des sauveteurs et des bienfaiteurs*

Prix : **UN** Franc

---

A LA MÊME LIBRAIRIE

# CARTE VELOCIPÉDIQUE

DES

## ENVIRONS DE PARIS

(*en couleurs*)

Indiquant dans un rayon de **60 kilomètres** les distances des localités et l'état des routes (praticables, pavées, les montées et les descentes, etc., etc.).

Prix : **60** centimes.

LIBRAIRIE A. PIERRET, ÉDITEUR
PARIS. 37, Rue Etienne-Marcel, 37, PARIS

# LETTRE AUX PRÊTRES

Sur la loi

## LES CURÉS SAC AU DOS

Par l'Abbé ROYER, Prix : 1 fr.

---

Lettre au Pape

**SUR LES EVÊQUES NOMMÉS PAR LES FRANCS-MAÇONS**

par l'Abbé ROYER, Prix : fr.

---

Lettre à Monseigneur l'évêque de Limoges
sur le décret du 27 mars 1893

# CONCERNANT LES FABRIQUES

(DEUXIÈME ÉDITION)

avec les félicitations de N.-S. Père le Pape
Prix : **60** centimes

---

H. DESPORTES et F. BOURNAND

# ERNEST RENAN

SA VIE ET SON ŒUVRE

Préface par J. DE BIEZ. — (3e mille)
Prix : **3** fr. **50**

---

# MORTES AU CHAMP D'HONNEUR

par l'abbé P. FESCH
Un vol. in-8 illustré, prix : **5** francs

**La Mystique de Saint Jean de la Croix**, par le P. Aug. Poulain. Franco . . . . . 70 cent.

**La Confusion de Satan**, par E. Surlabrèche. Prix 40 cent. franco . . . . . 50 cent;

Schiller. **Le Chant de la cloche et Lenore**, Burger. — Traductions équimétriques et équirythmiques, avec texte allemand en regard, par Edouard Pesch. Lettre-préface de M. Louis de Fourcaud. Prix . . . 1 25

**Fleur de Lys**, par Osmond. brochure très compacte de près de 100 pages, format couronne, 1 fr., franco. 1 15
Gabriel Français. 15 cent. l'exemplaire, franco.

---

Nous prévenons nos lecteurs que les ouvrages suivants, dont il ne reste qu'un nombre restreint d'exemplaires, sont vendus exclusivement à titre de documents.

**Mémoires de Miss Diana Vaughan.** — Les 24 fascicules sous leur couverture 24 fr. franco . . . . . 24 85

Il reste environ 600 séries de cet ouvrage retentissant. Les 24 livraisons ont leur couverture, ce qui permet à l'amateur de suivre le mouvement des brochures et des livres spéciaux auxquels a donné naissance la publication des *Mémoires* de Diana Vaughan.

Autres épaves de miss Diana Vaughan, dont il reste un nombre peu considérable d'exemplaires :

**Hymne à Jeanne d'Arc**, *contre la franc-maçonnerie.*— Paroles et musique de Miss Diana Vaughan. — Piano, complet, y compris le chœur. 1 fr. Petit format, sans l'accompagnement, couplets pouvant se chanter sans le chœur. 40 cent. Chœur à cinq parties, si on le désire à part . . . . . 25 cent.

**Le 33e*** Crispi**, un palladiste homme d'Etat démasqué, biographie documentée du héros depuis sa naissance jusqu'à sa deuxième mort, par Miss Diana Vaughan. Beau volume in-8° (plus de 500 pages), avec illustrations. Prix : 3 fr. ; franco par la poste . 3 85

La thèse, soutenue et developpée par Miss Vaughan, est celle-ci : Ayant trahi la franc-maçonnerie en 1862, Crispi a été empoisonné par les ultionnistes de la secte ; il s'est trouvé à l'article de la mort. Mazzini, survenant, lui a pardonné et l'a sauvé ; mais en échange de la vie, il lui a imposé une mission qui a fait de cet homme d'Etat l'instrument secret, docile et tremblant de la haute-maçonnerie. Son existence a été constamment à la discrétion des chefs occultes. L'auteur explique, avec documents, tous les mystères de la politique si étrange de Crispi, et fait connaître ce qui a été arrêté dans les hauts Conseils de la secte, en ce qui concerne l'avenir de l'Italie, et le dernier plan d'attaque contre la Papauté.

**La Neuvaine eucharistique,** pour réparer, par Miss Diana Vaughan, petit i n-18 jésus de 144 pages; 3 édition, augmentée. Prix : 60 cent. ; franco, 70 cent.

**La Restauration du Paganisme,** transaction décrétée par le Sanctum Regnum pour préparer l'établissement du culte public de Lucifer ; **Les Hymnes liturgiques d'Albert Pike,** texte original d'Albert Picke, traduction de Diana Vaughan. L'ouvrage forme une plaquette in-octavo ; même format que le 33°.·. Crispi. Prix : **UN fr.** (dans nos bureaux ou chez les libraires nos correspondants). Par poste . . . . . 1 15

**Le Palladium,** par Miss Vaughan (avant sa conversion) Recueil officiel des prières luciférienne. Prix : 4 fr (franco), au lieu de 7 fr.

---

## Publications contre l'abus du tabac

*Physiologie sociale.— Le tâbac abrège-t-il l'existence ? Est-il cause de la dégénérescence morale et physique ?* par le Dr Depierris . . . . . 5 fr.

---

*Etude sur les dangers inhérents à l'abus du tabac,* par le Dr Seutin. Broché . . . . . 2 fr.

*Contribution à l'étude clinique du tabagisme*, par le Dr F. Mertin . . . . . 1 fr.

*Influence du tabac sur la santé et sur les facultés intellectuelles et morales*, par le Dr Druhen aîné. 1 fr.

*Recherches chimiques et physiologiques sur la fumée du tabac*, par le Dr Gustave Le Bon . . . . 1 fr.

*Moyen à employer pour prémunir les enfants contre l'usage du tabac et devoirs scolaires antitabaciques*, par M. Minoret. . . . . 1 fr.

Le prix des brochures suivantes est de 50 cent. l'une.

*Le Tabac devant l'Hygiène*, par M. Decroix.

*De l'usage du tabac dans l'armée* (4e édition), par M. Decroix.

*Préjudices causés à la fortune publique par le tabac*, par M. Decroix.

*Le tabac devant l'hypnotisme et la suggestion*, par M. Decroix.

*Empoisonnement du Président de la société contre l'abus du tabac, par le tabac*, par M. Decroix.

*De l'usage du tabac dans le Clergé*, par M. Decroix.

*Le tabac et la dépopulation de la France*, par M. Decroix.

*Avantage de l'hyppophagie*, par M. Decroix.

*Les fumeurs d'Opium et les Morphinomanes*, par M. Decroix.

*La Vérité sur le Tabac et sur la Nicotine*, par le Dr Depierris.

*Le Tabac et la Famille. — Il cause la rareté et la stérilité des mariages, la débilité et la mortalité des enfants*, par le Dr Depierris.

*Effets du Tabac sur l'Ame : criminalité, suicide, folie, mort subite*, par le Dr Depierris.

## ŒUVRES D'ÉDOUARD DRUMONT :

*La France Juive illustrée*, 1 vol. . . . . 12 10

*La France Juive*, édition ordinaire, 2 vol. . 7 »

*La France Juive devant l'opinion* . . . . . 3 50

*Le Testament d'un antisémite* . . . . . 3 50

*La Dernière Bataille* . . . . . 3 50

*La Fin d'un Monde*, reliure t. rouge . . . . 3 50

*Le secret de Fourmies* . . . . . 2 »

*Mon vieux Paris*, 100 dessins de G. Coindre première série . . . . . 3 50

*De l'or, de la boue, du sang* . . . . . 3 50

*Mon vieux Paris*, deuxième série, illustré par Gaston Coindre. . . . . 3 50

Procès de la *Libre Parole*, 14 juin 1892. — **Burdeau contre Drumont**, trois mois de prison, 80.000 francs d'insertions. Débats complets : Protestations des jurés; Recours en grâce. — Article d'Edouard Drumont sur le président Mariage : Comment on extorque un verdict. Une brochure de 65 pages. *Franco* . . . . . » 35

Père Constans. — **Les Juifs devant l'Eglise et l'Histoire**, . . . . . 3 fr.

Fore-Fauré. — **Face aux Juifs!** préface d'Edouard Drumont . . . . . 3 50

Abbé Gayraud. — **L'Antisémitisme de Saint-Thomas d'Aquin** . . . . . 3 50

Kalixt de Wolski. — **Juifs et Antisémites en Europe.** Prix . . . . . 3 50

A. Kannengieser. — **Juifs et Catholiques en Autriche-Hongrie.** . . . . . 3 50

D. Kimon. — **La Pathologie de l'Islam.** . . . 2 50

— **La Politique Israélite** . . . . . 3 50

Jean de Ligneau. — **Juifs et Antisémites**, in-18 jésus illustré . . . . . 3 50

VIENT DE PARAITRE

ERNEST RENAULT

# l'EXPULSION des JUIFS

Préface du Comte d'Hugues

Prix : **3 fr. 50**. — *Franco*

MARTYROLOGE ARMÉNIEN

Tableau officiel des massacres d'Arménie dressé après enquêtes par les six Ambassades de Constantinople avec carte de la région des massacres

**Par le P. F. CHARMETANT**

Vendu au profit de la souscription pour les Arméniens. — Prix : **2** francs.

## LES FRANCS-MAÇONS ET LOURDES

Par **G. BOIS**

FRANCO : **50** Centimes

**FRANC-MAÇONNERIE** (la) **ET LES MOYENS D'ARRÊTER SES RAVAGES**

par S. G. Mgr. ROSSET, évêque de Maurienne

1 vol. in 12 de 300 pages : **2** fr.

# Cartes Cyclistes des Environs de Paris

*à 40, 50, 150 et 250 kilomètres*

## DÉSIGNATION DES CARTES

**Nouvelle Carte vélocipédique des environs de Paris,** au 1/80.000e, divisée en 4 feuilles, indiquant toutes les routes cyclistes, les chemins impraticables, les montées et les descentes, etc., etc., avec des secteurs marquant les distances kilométriques, dans un rayon de 50 kilomètres, d'après la carte de l'État-major. Publiée avec le concours des Sociétés vélocipédiques et de plusieurs membres de l'U. V. F. et du T. C. F. Prix, *franco* . . . . . 1 fr.

**Carte Cycliste des environs de Paris.** au 1/200.000, divisée en 4 feuilles, indiquant toutes les routes vélocipédiques, avec des secteurs marquant les distances kilométriques dans un rayon de 150 kilomètres, d'après la carte de l'État-major, publiée avec le concours des Sociétés vélocipédiques et de plusieurs membres de l'U. V. F. et du T. C. F. Prix. *franco* . . . . 1 25

**Grande Carte cycliste des environs de Paris,** à 250 kilomètres, en 4 feuilles, à l'échelle du 1/250.000e, d'après la carte de l'Etat-Major, avec indications des routes pavées, macadamisées, trottoirs cyclables, descentes et montées, descentes dangereuses, dressée avec le concours du personnel consulaire de l'U. V. F., de MM. les Agents Voyers, Ingénieurs et Conducteurs des Ponts et Chaussées et des Sociétés vélocipédiques. Chaque feuille mesure 86 × 68 et est imprimée sur papier simili Japon. Les 4 feuilles renfermées dans un étui, Prix, *franco* . . . . . 2 fr.

**Carte vélocipédique des environs de Paris,** dans un rayon de 40 kilomètres, à l'échelle de 1/80.000e. Prix, *franco* . . . . . » 50

**Carte de la Forêt de Fontainebleau,** à l'usage des promeneurs et des cyclistes. Prix, *franco* . . » 50

**Carte de France kilométrique** à l'usage des touristes, Prix, *franco*. . . . . 1 fr.

N° 1. — **Carte cycliste du Nord de la France et de la Belgique** comprenant : Arras, Boulagne, Calais, Douai, Dunkerque, Lille, Anvers, Bruxelles, Liège, etc. Sur papier avec étui . . . . . » 75

La même carte en toile avec étui. . . . . 1 25

N° 2. — **Carte cycliste des environs de Paris.** Section **Nord-Est**, comprenant Châlons-sur-Marne, Compiègne, Epernay, Laon, Mézières, Rocroi. Saint-Quentin, Sedan, etc. Sur papier avec étui . . . . . » 75

La même carte en toile avec étui . . . . . 1 25

N° 3. — **Carte cycliste des environs de Paris.**— Section **Nord-Ouest** comprenant: Abbeville, Amiens Beauvais, Caen, Dieppe, Falaise, Le Havre, Saint-Valéry-surd Somme, etc. Sur papier avec étui. . . . . » 75

La même carte en toile avec étui . . . . . 1 25

N° 5. — **Carte cycliste de la Bretagne et de la Normandie**, section **Nord** comprenant . Brest, Cherbourg, Granville, Dinan, Jersey, Saint-Lô, Saint-Malo, Saint-Brieuc, etc. Sur papier avec étui. . . . . » 75

N° 4. — **Carte cycliste de la Bretagne et de la Normandie**, section Sud comprenant : Ancenis, Angers, Châteaubriant, Laval, Lorient, Loudéac, Nantes, Rennes, Saint-Nazaire, Vannes, Vitré, etc. Sur papier avec étui. Prix. . . . . » 75

Ces deux sections sur papier renfermées dans un étui . . . . . 1 25

Ces deux sections en toile renfermées dans un étui. Prix. . . . . 2 50

N° 6. — **Carte cycliste des environs de Paris**. Section **Sud-Ouest** comprenant : Alençon, Argentan, Baugé, Blois, Chartres, Le Mans, Orléans, Vendôme, etc. Sur papier avec étui. . . . . » 75

La même carte en toile avec étui . . . . . 1 25

N° 7. — **Carte cycliste das environs de Paris**. Section **Sud-Est** comprenant : Auxerre, Avallon, Bar-sur-Aube, Bar-sur-Seine, Châtillon-sur-Seine, Gien, Troyes, Semur, etc. Sur papier avec étui. . . . . » 75

La même carte en toile avec étui. . . . . 1 25

N° 8. — **Carte cycliste du Centre de la France. Section Est** comprenant : Beaune, Bourges, Châlon-sur-Saône Château-Chinon, Clamecy, Dijon, Mâcon, Montluçon, Moulins, Nevers, etc. Papier avec étui. . . . » 75
La même carte en toile avec étui . . . . . 1 25

N° 9. — **Carte cycliste du centre de la France. Section Ouest** comprenant : Boussac, Châteauroux, Chinon, Civray, Châtellerault, Guéret, Parthenay, Poitiers, Tours, etc. Papier avec étui . . . . . » 75
La même carte en toile avec étui . . . . . 1 25

N° 10. — **Carte cycliste du centre de la France. Section Sud-Ouest** comprenant : Bellac, Angoulême, Barbezieux, Bergerac, Blaye, Bordeaux, Cognac, Jonzac, Limoges, Périgueux, Rochefort, Royan, Sarlat, etc. Sur papier avec étui. . . . . » 75
La même carte en toile avec étui . . . . . 1 25

N° 11. — En préparation.

N° 12. — **Carte cycliste de la Provence** vallée du **Rhône**, vallée de l'**Isère**, etc., etc., accompagnée d'un petit guide illustré avec de nombreux itinéraires. Prix. . . . . 1 fr.

**Guide-Vélo.** 2000 itinéraires pour cyclistes et automobiles (distances kilomètriques, cartes graphiques, carte de France, étapes militaires, bains de mer). 1 fort volume de près de 600 pages. *Franco* . . . . 2 75

Nouvelle édition de la **Carte Vélocipédique-Routière-Kilométrique des environs de Paris**, échelle de 1/250,000, rayon 100 kilomètres. Comprenant : Beauvais, Rouen, Chartres, Fontainebleau, Provins, Château-Thierry, Soissons, Compiègne, etc. Indiquant les distances des localités et l'état des routes praticables, pavées, les montées, descentes, etc. Pliée dans couverture. 1 fr.

*La même carte, dans un rayon de 60 kilomètres.* Comprenant : Vernon, Creil, la Ferté-sous-Jouarre, Melun, Coulommiers, Étampes, Chartres, etc. Pliée dans couverture. Prix. . . . . » 50

100. Sectio
-sur-Sa
Montluçe
» 7
1 5

9. Sectio
, Chinon
Poitiers
» 7
1 5

9. Section
, Barbe-
Jonzac
etc. Sa
» 7
1 2

llée du
ée d'un
éraires.
1 fr.

utomo-
iques,
1 fort
2 75

ntière-
0,000,
ouen.
erry,
des
les
1 fr.

res.
rre,
liée
50